

carton 130.

# HISTOIRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



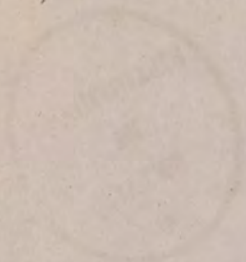
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



301074111

1917 OCT 10



UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY



ESSAI  
SUR LES  
FETES NATIONALES  
ET  
QUELQUES IDÉES SUR LES ARTS



---

A PARIS,


Chez DENNÉ, Jardin Égalité, passage du perron.

MARET, cour des fontaines, Palais Egalité.

LEBOUCHER, Palais National, près la Convention.

ANTOINE, à la Convention, passage du pavillon de  
la Liberté.

PRÉVOT, rue Jacques, près la fontaine Severin, N°. 195.





ESSAI  
SUR LES  
FÊTES NATIONALES  
SUIVI DE  
QUELQUES IDÉES SUR LES ARTS;  
ET SUR LA NÉCESSITÉ DE LES ENCOURAGER  
ADRESSÉ A LA CONVENTION NATIONALE  
PAR BOISSY D'ANGLAS  
REPRÉSENTANT DU PEUPLE,  
DÉPUTÉ PAR LE DÉPARTEMENT DE L'ARDÈCHE.

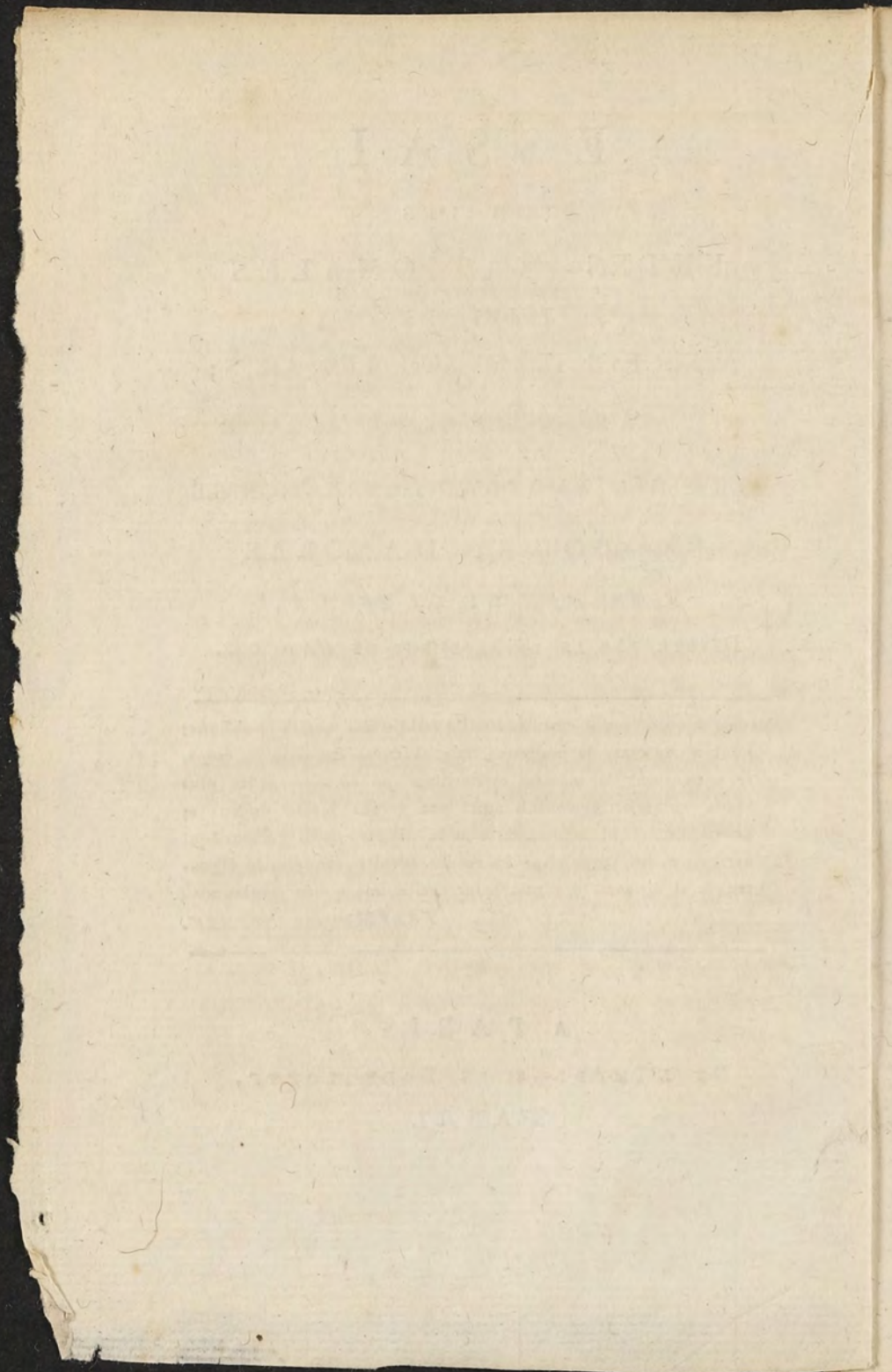
---

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des écoles publiques pour accoutumer la jeunesse aux plus rudes exercices du corps, et pour éviter la mollesse et l'oisiveté qui corrompent les plus beaux naturels : il vouloit aussi une grande variété de jeux et de spectacles qui animassent tout le peuple ; mais surtout qui exerçassent les corps pour les rendre adroits , souples et vigoureux : il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation.

*TÉLÉMAQUE liv. XIV.*

---

A PARIS  
DE L'IMPRIMERIE POLYGLOTTE,  
L'AN II.



---

# ESSAI

S U R

LES FÊTES NATIONALES.



C'EST une chose bien affligeante, sans doute, que l'on ne puisse arriver au perfectionnement de l'art social, et ne recueillir les plus heureux résultats de la civilisation et des lumières, qu'après avoir parcouru le cercle entier des erreurs de l'esprit humain, et traversé les abîmes les plus profonds de la barbarie et de l'ignorance. Il semble que l'homme ait été doué, dès sa création, de toute la perfection à laquelle il lui soit donné d'atteindre, et qu'il ait été condamné en même tems à s'en éloigner sans cesse, pour n'y revenir que par le secours tardif de l'expérience des siècles.

La nature, en le créant, n'a rien négligé de

A



ce qui pouvoit assurer son bonheur et son élévation. Elle semble ne l'avoir environné de tous ses ouvrages, que pour les subordonner tous à l'intelligence dont elle l'a enrichi ; elle semble ne l'avoir placé au milieu de l'univers, que pour l'offrir à son admiration , comme le chef-d'œuvre dont elle devoit se glorifier le plus ; et lui , peu sensible à tant de bienfaits, paroît au contraire ne s'être attaché, dans tout ce qu'il a ajouté lui-même à une création aussi sublime , qu'à l'anéantir , ou qu'à la dégrader.

On diroit que l'homme n'a voulu connoître et aprofondir toutes les vues de la nature que pour les contrarier et les combattre. Elle lui a donné pour loi la justice, et il a été presque toujours injuste ; pour guide , la raison , et le récit de ses extravagances semble être l'histoire de tous les siècles : elle l'a enrichi de cet instinct secret qui le porte à discerner ce qui est bon de ce qui est mauvais, et il n'a presque jamais préféré ce qui est bon : elle l'a doné de cet amour sacré pour ses semblables , qui forme le plus doux lien de la société , et il a été insensible ou cruel envers eux : elle a gravé dans son ame tous les principes de cette morale simple et pure qui doit être le code immortel des nations et des particuliers , et il les a foulés aux pieds ou mé-

connus : elle a placé dans son cœur le germe et le desir de toutes les vertus qui seules peuvent embellir et perpétuer le rapide éclair de son existence , et il s'est souillé de tous les vices.....

Partout et dans tous les tems il a conspiré contre lui-même. Il a lutté contre son bonheur ; il a cherché loin de lui une félicité pénible et douteuse , et il a constamment dédaigné celle dont la source étoit dans ses propres actions. Il étoit né indépendant et libre , et il n'a cessé de se préparer des chaînes : il étoit environné de peu de besoins , et il s'en est créé une immensité qu'il ne peut satisfaire sans peine ou dont il ne peut s'affranchir sans de violens efforts. Sa carrière étoit parsemée de maux et de biens qui se balançoient les uns les autres et se tenoient dans une sorte d'équilibre ; il a diminué la masse des biens et augmenté celle des maux , en ajoutant aux maux phisiques accrus par ses habitudes nouvelles , tous ceux qui naissent de la morale et des loix qu'il s'est données. Enfin il a été presque partout le contraire de ce qu'il devoit être ; et quand la nature lui offroit un but heureux et peu distant de lui , il a mieux aimé s'en écarter ou prendre , pour y parvenir , la route la plus éloignée.

Mais à côté de ce contraste , véritablement douloureux à observer , il existe , il faut bien le



dire , des considérations consolantes sur lesquelles l'ame peut se reposer avec quelques douceurs.

La nature a ajouté à tous ses bienfaits envers l'homme celui de lui avoir donné le sentiment et le desir de la perfection et du vrai bonheur , et d'avoir amené par ses combinaisons même et par la succession des choses , des révolutions bienfaisantes qui , en détruisant toutes les institutions vicieuses créées par l'ignorance , par les préjugés et par l'abus des passions humaines , permettent de leur en substituer d'autres inspirées par la seule raison et conformes en tout aux vues simples de la nature : et , quand ces révolutions arrivent dans l'instant où les lumières portées à leur plus haut degré de perfection ne sont pas encore ou ne sont plus obscurcies par les ténèbres de l'erreur , il en doit résulter la possibilité de rétablir l'homme dans la pureté primitive de son être , et de lui restituer les avantages naturels , qu'il s'est attaché à détruire.

Ce moment est celui où nous sommes.

Une grande révolution s'est opérée dans les connoissances humaines et dans les combinaisons politiques du gouvernement d'un grand peuple. Uniquement amenée par les progrès de l'esprit humain , et diamétralement opposée à toutes celles qui l'ont précédée , elle n'a point eu ,



pour but unique , d'assurer la puissance de quelques tyrans , ou la supériorité de quelques usurpateurs , mais d'établir la liberté de l'homme : elle s'est attachée aux mœurs non moins qu'à l'organisation réglementaire du gouvernement , aux idées bien plus qu'aux choses ; et , agissant à la fois et sur les créations de l'esprit et sur les combinaisons de la politique , elle a dû entraîner dans sa course tout ce qui existoit avant elle pour lui substituer un ordre absolument nouveau dans toutes ses parties.

Quel doit donc en être l'objet et le résultat ?

C'est d'embrasser dans son ensemble et d'effectuer la régénération complète et durable de l'espèce humaine et non de réparer momentanément quelques abus particuliers ; c'est de ramener l'homme à la pureté et à la simplicité de sa nature par la connoissance et l'exercice de ses droits ; c'est de le porter à toute la hauteur à laquelle il lui est donné d'atteindre , en facilitant le développement de toutes les facultés de son ame ; c'est d'anéantir pour cela tout ce qu'il avoit créé lui-même et qui dégradoit , dans sa personne , la plus belle portion de l'univers ; c'est enfin de briser pour jamais toutes les chaînes qui l'opprimoient et le rendoient esclave , quel que soit celui qui les ait forgées et de quelque nom pompeux que l'on ose les décorer encore.

Il faut faire pour l'espèce humaine, ce que J. J. Rousseau a fait pour l'enfance, l'affranchir des liens homicides dont elle étoit environnée, et la restituer à l'influence et aux lois de la nature plus sage qu'elle.

Mais pour remplir un si saint devoir, ce n'est pas seulement le secours de l'autorité qu'il faut invoquer : car son action n'est souvent que passagère, car le développement du système qu'elle embrasse ainsi que la direction de sa marche, sont subordonnés à la politique et aux vicissitudes de ses principes, car souvent son pouvoir est insuffisant, et elle est forcée de s'arrêter devant l'immensité des obstacles qui s'accumulent devant elle. Et d'ailleurs, qui pourroit se flatter de la diriger continuellement vers un but raisonnable et moral, d'empêcher qu'elle ne fût plus d'une fois dominée par de fausses vues, ou ne devînt, entre les mains des hommes, un moyen d'oppression et de tyrannie ? Il est une autre puissance dont l'ascendant est plus certain et l'effet plus irrésistible, c'est l'opinion ; c'est elle qui doit régir l'univers, et compléter toutes les révolutions politiques, mais c'est elle aussi qu'il faut éclairer en rassemblant autour d'elle toutes les lumières de l'esprit et tous les moyens qui peuvent



aggrandir le cercle de l'enseignement qui les développe.

Les lumières seules ont une influence constante et durable, et c'est uniquement d'elles que l'on peut attendre la régénération du monde moral et l'amélioration de l'espèce humaine.

C'est donc en instruisant l'homme, que vous le renouvellerez, pour ainsi dire, d'une manière absolue et complète; c'est en épurant sa raison et ses mœurs; c'est en lui faisant connoître l'influence et les dangers de ses passions et en lui enseignant à les diriger vers le bien, que vous le ramènerez à la simplicité primitive dont la nature l'avoit doté, et qu'il n'a perdue que par l'ignorance ou par l'abus du faux savoir.

Mais si vous voulez que sa régénération soit durable; si vous voulez qu'il ne courre pas d'erreurs en erreurs, d'inconséquence en inconséquence; si vous voulez qu'il ne s'égare point dans la route que vous lui tracerez; si vous voulez qu'après être parvenu au plus haut point de la civilisation et des connoissances humaines, il ne soit pas précipité de nouveau vers le dernier terme de la barbarie où il étoit arrêté naguère, il faut parler à son ame et à son cœur non moins qu'à son esprit et qu'à sa raison; il faut éclairer et former l'un et l'autre par



des institutions politiques et morales qui l'identifient avec la supériorité que vous voulez qu'il conserve après l'avoir acquise, et qui fassent qu'il soit impossible de le changer sans le détruire, de le modifier sans l'anéantir.

Les institutions deviennent avec le tems la seule puissance des empires. Les lois appartiennent aux législateurs; les institutions appartiennent aux peuples et bientôt même ce sont les peuples qui appartiennent aux institutions dont l'influence a sa source dans les affections les plus douces et les plus puissantes et dans l'ascendant de cette autre nature, l'habitude. Ainsi le tems qui abroge les lois, qui du moins en affoiblit les ressorts, donne au contraire, plus de force aux institutions publiques, en les environnant, d'âge en âge, de tout ce que la vénération, qui s'attache aux choses anciennes, peut obtenir d'influence et de pouvoir; et par elles, il fixe et maintient les principes sur lesquels reposent la morale et la législation qui doit en être l'expression sacrée.

Les dépositaires, quels qu'ils soient, d'une autorité légitime ou usurpée, changent les lois, quand eux-mêmes changent de résolution ou de principes. Les seules institutions sont indépendantes des vicissitudes politiques et surnagent au dessus de tous les changemens qui arrivent

dans les gouvernemens et dans les lois : il faut des révolutions complètes et absolues pour les renverser ; mais elles sont elles-mêmes un moyen pour empêcher que ces révolutions n'arrivent , et sont ainsi leur propre sauve-garde.

Les conquérans qui asservissent un peuple quelconque lui donnent des lois nouvelles et il s'y soumet sans murmurer, quoiqu'elles soient contraires à celles qui l'avoient gouverné jusqu'alors ; mais, si ce peuple a des institutions et des mœurs publiques, le conquérant ne peut les détruire : il est forcé de les respecter, et souvent il les adopte lui-même, comme le firent les Tartares de l'Asie qui semblèrent n'avoir conquis la Chine, que pour devenir eux-mêmes Chinois.

Il faut donc, en empruntant le secours des institutions publiques, identifier tellement les lois et les peuples, que l'on ne puisse les séparer pour les combattre et les vaincre : il faut imprimer aux nations, par elles, une forme qui ne change point quelles que soient les vicissitudes de leur gouvernement, et une phisionomie dont le temps lui-même ne puisse altérer les traits, mais qui se retrouve et se reconnoisse, si je puis parler ainsi, jusques sous les rides de leur vieillesse.

C'est par la seule puissance des institutions que l'on peut perpétuer les peuples au-delà même



de leur dissolution et du temps marqué pour leur mort. Regardez les juifs; ils existent encore, et cependant ils n'ont plus aucun territoire, aucune autorité politique; et cependant, depuis plusieurs milliers d'années, ils sont dispersés sur la terre, voués à l'opprobre et à toutes les persécutions de l'humanité et de l'intolérance: mais ils ont eu des institutions et des mœurs, et ces institutions vivent toujours; et avec elles et par elles leur véritable caractère national.

Leurs lois politiques ont péri; leur gouvernement a cessé d'être; leur territoire a été la proie de tous les tyrans qui se sont disputé le monde; eux-mêmes ont été menés en esclavage sur des rivages éloignés, dispersés ensuite sur tous les points de la terre et condamnés partout à cette humiliation avilissante, qui flétrit l'ame et anéantit le courage: mais leurs institutions, leurs fêtes, leurs mœurs, leurs préjugés, leurs dogmes, leurs vices nationaux même ont été indestructibles, et attestent, encore aujourd'hui, l'impuissance de leurs vainqueurs: ils ne forment pas seulement une religion, mais un peuple; ils n'offrent pas le simple tableau de quelques familles isolées, unies entr'elles par les seuls liens des opinions religieuses, mais d'une nation toute entière qui a ses loix, ses usages, ses principes particuliers, sa politique, ses cérémonies, ses fêtes et jusqu'à sa langue naturelle.



Et à quoi pensez-vous que les juifs aient dû cette éternité d'existence? à leurs lois civiles? Non: elles étoient incomplètes et souvent injustes. A la sagesse de leur gouvernement? Il n'a duré quelques instans que pour changer continuellement de forme et de mode; il a été successivement et en peu d'années, théocratique, aristocratique, démocratique et monarchique; il a été livré à l'ambition et au pouvoir des prêtres, aux crimes des rois, à la haine et à l'influence des peuples voisins, et il a péri par ses propres vices.

Mais le génie de leur législateur sut placer dans leur organisation sociale, un principe de vie qui devoit la maintenir et la défendre contre toutes les vicissitudes politiques et morales. Il leur donna des institutions et avec elles un caractère public; il leur donna des mœurs nationales; il embellit leur législation de tout le charme des cérémonies et des fêtes; il plaça dans la religion, qu'il créa pour eux, tous les dogmes qui pouvoient les unir les uns aux autres par les liens de la fraternité la plus douce, et, en les isolant des autres nations, les empêcher d'être envahis par elles: et, tandis que dix articles, parmi lesquels il en est d'insignifiants et d'inutiles, lui suffirent pour énoncer toutes les conditions de leur pacte social, il employa un livre entier à ordonner dans le plus grand détail

leurs cérémonies, leurs fêtes publiques, leurs rites religieux, tout ce qui, en un mot, pouvoit rendre indestructibles les sentimens qui devoient les unir et leur imprimer cette phisionomie particulière qui, même aujourd'hui, leur est exclusivement propre et vous frappe au premier coup-d'œil.

Mais parmi ces institutions dont l'ensemble, comme je l'ai dit, doit si non former, du moins fixer le vrai caractère des peuples et en perpétuer la durée, il faut placer au premier rang, sans doute, les fêtes nationales et les jeux publics, qui lors même que l'on ne pourroit les considérer que comme le luxe des nations et la parure de la liberté, n'en devraient pas moins occuper une grande place dans des institutions créées pour elles; mais qui, examinées sous leur véritable point de vue, doivent vous paroître le complément de ces mêmes institutions auxquelles elles se rattachent et se réunissent.

Rousseau, dont j'ai déjà parlé; Rousseau, qu'on ne peut citer trop souvent, lorsqu'il s'agit de l'organisation des peuples et de l'épuration des mœurs; Rousseau, qui a fait sur les habitudes morales et privées, la révolution que vous devez faire sur les habitudes politiques et nationales, n'a fait aimer ses préceptes et ses lois qu'en les revêtissant de tout ce qui peut agir sur l'ame et émouvoir le



cœur; et c'est ainsi qu'il a persuadé aux femmes l'accomplissement de tous les devoirs que la nature avoit réclamés d'elles bien avant lui, et que d'autres écrivains leur avoient déjà prescrits comme lui; mais avec moins de charmes, et conséquemment avec moins de succès.

Il faut en user de même avec les peuples; car les peuples sont, comme les femmes, disposés à ne céder qu'à ceux qui les émeuvent, et qui leur plaisent.

C'est par l'émotion et par le plaisir qu'on peut les diriger le plus efficacement, et ces deux mobiles sont dans vos mains. Ils sont dans les institutions nationales, que vous êtes appelés à créer, et c'est à vous à les embellir de tout ce qui peut parler à l'ame par les sens, plaire à l'esprit en touchant le cœur, et donner de l'action et de la vie aux préceptes sacrés de la morale. Les institutions publiques doivent former la véritable éducation des peuples; mais cette éducation ne peut être profitable, qu'autant qu'elles seront environnées de cérémonies et de fêtes, ou plutôt, qu'autant qu'elles ne seront elles-mêmes que des fêtes et des cérémonies.

Sous le règne des tyrans, la pompe, la variété des jeux publics, les richesses du génie et les illusions enchanteresses de cette imagina-

tion créatrice , qui sait tout animer , et tout embellir , ne sont guères qu'un moyen d'arracher au sentiment de leur esclavage , ou à celui de leurs remords , ceux que *le despotisme* , comme l'a dit VAUVENARGUES , *avilit au point de s'en faire aimer* , et qui languissent sous son oppression , au sein des vices qu'il fait naître. Mais sous l'empire saint de la liberté que vous avez si glorieusement conquise , les fêtes et les jeux publics doivent être dirigés vers un but utile : ils doivent accoutumer de bonne heure les hommes , par la jouissance des plaisirs communs , à faire participer les autres à leur félicité , et à confondre toutes leurs affections et tous leurs sentimens dans le sentiment général , l'amour de la patrie , qui n'est autre chose que l'attachement que chacun a pour tous , et la reconnoissance qu'il éprouve de celui que tous ont pour lui.

Le despotisme tue la vertu. Il supporte , à la vérité , les vertus domestiques et privées qu'il ne redoute guères : il paroît même les respecter , lorsqu'il daigne les appercevoir ; et , s'il les combat , ce n'est qu'indirectement , et en les laissant humilier par le vice , ou ridiculiser par l'immoralité : mais il fait la guerre avec constance à toutes les vertus publiques , sans l'anéantissement desquelles il ne peut subsister lui-même :



il faut qu'il les comprime, ou qu'il périclite ; il le sait bien, et il n'a garde de laisser se former des institutions qui peuvent amener sa chute, en faisant naître des vertus qui sont ses ennemies naturelles. Mais la liberté qui n'est fondée que sur les vertus publiques ; la liberté que les vertus privées rendent aimable, et que les vertus publiques seules peuvent défendre ; la liberté ne peut manquer d'exciter, par toutes les institutions qu'elle fait naître, les vertus qui combattent pour elles comme celles, qui la font aimer.

Un gouvernement qui reconnoît les droits de tous, et qui est fondé sur la première de toutes les vertus, la justice, comme sur le plus doux de tous les sentimens, la fraternité, doit faire retrouver dans tout ce qu'il crée, ce qui peut rappeler le plus efficacement les hommes au charme de la fraternité, et au devoir de la justice.

Il doit rapprocher les citoyens dans leurs plaisirs, pour qu'ils s'en aiment davantage, et qu'ils s'accoutument à se rapprocher aussi dans leurs peines, afin de les soulager mutuellement.

Il doit les unir dans des jouissances communes pour qu'ils s'accoutument à sentir qu'il n'y a de vrai bien que celui qu'on partage, et de bonheur

que celui qui peut être également goûté par tous.

Les Jeux publics, ainsi que je l'ai dit ailleurs des arts, attachent, par les douces jouissances de l'esprit et du cœur, les hommes sensibles au sol qui les a vu naître, en même temps qu'ils les unissent de plus en plus les uns aux autres; ils donnent ainsi plus de profondeur et d'activité à cet amour sacré de la patrie qui se compose de tant de sentimens divers, qui n'existe pas ou est comprimé sous le despotisme, mais qui est la première vertu des Républicains.

Ils offrent, par l'éclat qu'ils répandent sur les belles actions qu'ils consacrent, de justes sujets d'émulation, comme de glorieuses récompenses; et, en unissant tous les citoyens par le sentiment de la reconnaissance due à ceux qui ont bien mérité de la Patrie, ils les unissent aussi par le desir d'imiter un jour ce qu'ils admirent.

Enfin, les Fêtes nationales mettent l'enseignement en action, et donnent, comme je l'ai déjà dit, du mouvement et de la vie aux préceptes sacrés de la morale: elles élèvent et aggrandissent la carrière de l'imagination et de l'esprit: elles développent cet amour ardent des grandes choses, que la nature a placé dans le  
cœur



cœur de tous les hommes, mais qu'il faut arracher, par l'instruction, aux faux principes qui le changent et le dénaturent, et elles dirigent vers un but louable cet esprit d'imitation qui est trop souvent celui de la multitude; elles parlent à l'ame le langage qu'elle entend le mieux, celui des sensations et des images, et elles savent rassembler en un seul des mots de cette langue muette, et toutefois la plus expressive de toutes, ce qui dans une élocution moins rapide perdrait nécessairement tout son effet.

Mais c'est principalement aux Fêtes nationales, aux cérémonies, aux jeux publics qu'il faut appliquer ce que j'ai dit de l'effet du tems sur toutes les institutions en général. L'imagination et le génie doivent endiriger la création; et c'est le tems seul qui les consolide et les achève; c'est lui qui leur imprime ce caractère auguste et sacré qui les rend, tout à la fois, si respectables et si chers.

Les Fêtes nationales s'appuyent bientôt sur tout ce que l'habitude a de force; elles parlent à l'ame par les souvenirs, et au cœur par le sentiment même des émotions qui ne sont plus; elles s'embellissent des sensations qui leur sont étrangères, comme de celles qui leur sont propres, et s'associent à tout le charme des premières impressions, lors même que celles-ci

*Essai sur les Fêtes nationales.* B

se sont évanouies. Les plaisirs de l'enfance et de la jeunesse, les premières pensées de l'ame se réfléchissent pendant toute la vie sur les cérémonies publiques et sur les fêtes aux quelles elles se sont autrefois mêlées , et le cœur y jouit, à la fois , du passé comme du présent : ainsi les exemples qu'elles offrent, les préceptes qu'elles consacrent ne se reproduisent qu'environnés de ces mêmes impressions si douces et si puissantes , et semblent s'en approprier toute l'influence.

Il est dans les souvenirs un enchaînement irrésistible qui fait qu'ils se prêtent les uns aux autres , toute leur magie et tous leurs prestiges. Voyez l'homme vertueux et libre qui, né dans les montagnes de l'Helvétie , a senti son ame palpiter d'amour et de volupté, dans le temps même où son oreille étoit frappée des doux accens d'une musique champêtre et simple ; il n'entend jamais répéter les mêmes sons , sans que le bonheur des tendres illusions de sa jeunesse ne se représente à son ame attendrie, sans que le souvenir des momens délicieux , où ces accords frappaient aussi son ame si puissamment émue par d'autres causes , ne vienne subjuguier toutes les facultés de son être, en le transportant, pour ainsi dire, au tems même où ces sensations dominoient si impérieusement son cœur.



L'influence des fêtes et des cérémonies est donc fortifiée de toutes celles des souvenirs qui peuvent s'y associer : aussi le législateur , qui les crée , doit-il en calculer l'effet moins d'après ce qu'il les fait lui-même , que d'après ce qu'il doit penser que les siècles en pourront faire.

Il aimera , toute sa vie , la vertu et les actions éclatantes et généreuses récompensées dans les solennités nationales ; le jeune homme ardent et sensible , qui aura vu , pendant ces fêtes , son ame s'ouvrir pour la première fois aux plus doux sentimens de la nature , aux plus douces émotions du cœur : il n'assistera jamais à la même fête , sans que les mêmes émotions qu'il a éprouvées , ne viennent les embellir de nouveau , en se reproduisant en lui par le souvenir.

Ainsi les fêtes nationales auront pour parure les plus heureuses sensations de l'ame ; ainsi en rappelant aux hommes les premières émotions de l'enfance , c'est-à-dire celles qui sont les plus pures , celles qui sont accompagnées de l'innocence , de la naïveté , de la confiance et de la bonne foi , elles contribueront à adoucir et à perfectionner les mœurs des peuples et à donner aux nations cette sensibilité morale , qui doit exister parmi elles , et se retrouver dans leurs actions comme dans celles des particuliers.

C'est ce prestige des anciens souvenirs , c'est cette puissance des anciennes impressions , c'est ce tendre respect qui s'imprime sur les choses qui existoient long-tems avant nous , et dont le récit a intéressé nos premiers instans et dominé sur nos premières pensées , qui ont changé toutes les institutions antiques en des institutions divines , et fait croire aux hommes , qu'il n'y avoit que l'être suprême qui pût avoir ordonné des pratiques , dont la mémoire inspiroit une émotion si puissante , et se reproduisoit avec tant de douceur dans tous les instans de la vie.

Ily a quelque chose de surnaturel , en effet , dans la manière dont nos facultés sont frappées par nos premières sensations : ce qui charma l'enfance , semble être une émanation du ciel même. Avide de connoître et de sentir , l'ame qui s'ouvre , pour la première fois , à la contemplation et aux sentimens des objets qui l'environnent , les orne de toutes les illusions qui font le bonheur ; elle ne voit rien que d'aimable dans tout ce qui la frappe alors , et les impressions qu'elle reçoit ne se présentent jamais à elle , qu'environnées de tout ce qui les avoit rendues si profondes et si douces.

Ainsi les institutions publiques transmises d'âge en âge , et toujours offertes aux premiers regards de la jeunesse , et toujours embellies dans



chaque génération par le prisme de cet heureux âge , finissent par ne se montrer que comme des institutions sur-humaines , et par obtenir un culte. Elles avoient été créées d'après les mœurs des peuples ; elles asservissent alors les peuples même à leur autorité. Elles n'empruntent plus leur caractère de celui des peuples , mais elles forcent les peuples à recevoir ou à conserver le leur , et elles exercent un empire sur eux , auquel ils ne peuvent se soustraire sans une de ces révolutions qui changent la face du globe.

Ainsi , Législateurs de la France , vous qui , après avoir assuré par des lois la liberté que vous lui avez donnée , voulez former des institutions qui soient la sauve-garde de ces lois , et qui les suppléent même lorsqu'elles pourront s'affoiblir ; vous qui avez pensé que sans les mœurs publiques , dont les mœurs privées sont le résultat le plus sûr , comme l'appui le plus ferme , il ne pouvoit y avoir de véritable liberté ; vous qui voulez embellir votre législation de toute la volupté des fêtes , et de tout l'éclat des cérémonies , afin de conduire d'âge en âge le peuple que vous instituez , au bonheur par l'amusement , et à la vertu par le plaisir , songez que rien de ce que vous allez créer , ne sera indifférent pour lui ; songez que le tems rendra

religieux et sacrés vos institutions et nos usages ; que ce qui peut vous paroître aujourd'hui peu important , s'embellissant de siècle en siècle , de toute la vénération des peuples , et de tout le charme d'une longue habitude , sera la religion de la postérité.

Vos institutions, Législateurs, ne seront pendant votre vie que des institutions d'hommes , et vous pouvez encore les modifier selon votre gré : mais quand vous ne serez plus , ce sera des institutions divines , et le tems ne pourra plus les détruire ;

Ainsi l'argile se façonne au gré du potier ; mais lorsqu'il a acquis la dureté qui lui est propre , il ne peut changer de forme qu'en se brisant en éclats....

J'avois écrit ces réflexions et beaucoup d'autres qui en résultent , lorsque j'ai entendu le discours de Robespierre sur le rapport des idées religieuses et morales avec les principes républicains. J'aurois pu , sans doute , en demeurer là ; car il ne semble pas que l'on puisse rien ajouter aux principes de cette morale , bienfaisante et sainte , qui y sont développés avec tant de charmes , et qu'un homme de bien ne rencontre jamais sans les adorer , sans les bénir : mais dans le décret proposé par le comité , et adopté par la convention , on s'attache à



offrir des bases pour les institutions publiques, bien plus qu'à en tracer l'organisation définitive et complète, et il peut être encore, sinon nécessaire, du moins utile, de s'occuper des mêmes objets; d'ailleurs, il est une remarque précieuse à faire, et à laquelle je puis d'autant moins me refuser, qu'elle appuie ce que j'ai dit plus haut, c'est que les orateurs ne sont jamais plus éloquens, les hommes d'état plus politiques, que lorsqu'ils reproduisent les idées qui s'offrirent les premières à la raison et à l'esprit. Il semble qu'ils s'expriment alors dans la véritable langue de la nature, et que l'univers entier les entende et leur applaudisse. Robespierre parlant de l'Être suprême au peuple le plus éclairé du monde, me rapelloit Orphée enseignant aux hommes les premiers principes de la civilisation et de la morale, et j'éprouvois un plaisir inconcevable, en songeant que, soit que l'on fixe les premiers fondemens du pacte social chez un peuple ignorant, et pour ainsi dire sauvage, soit que l'on trace à la nation, la plus policée de la terre, les résultats de toutes les meditations politiques, aux quelles l'esprit humain ait pu se livrer, c'est toujours des mêmes idées qu'il faut emprunter le secours, et j'en conclusois une nouvelle preuve de la justesse de ces idées.....

Je n'ai pas dit , et je ne saurois dire que les fêtes et les cérémonies publiques , ni que les autres institutions sociales aient suffi pour fonder les mœurs des nations , et pour leur donner un caractère particulier : il auroit fallu pour cela , que les peuples se fussent organisés en un seul jour et fussent sortis , en grande masse , du sein des forêts et de la terre , investis de toute la force qu'ils devoient acquérir par la suite , et environnés de tout l'éclat de la grandeur , à la quelle ils devoient atteindre. Il auroit fallu que leurs législateurs eussent pu mesurer d'avance toute la carrière qu'ils devoient leur ouvrir , et déterminer le cercle de puissance et de gloire qu'ils devoient leur tracer. Il auroit fallu , qu'avant d'ordonner toutes les institutions qui devoient compléter leur éducation sociale , et qu'après avoir conçu tout l'ensemble d'un tel plan , ils eussent pu s'assurer qu'aucune révolution phisique , politique ou morale , ou opérée par quelque grande découverte dans la philosophie , dans les sciences , ou dans les arts ne dérangerait pas leurs combinaisons.

Mais les peuples se sont formés lentement et d'une manière successive : ils ont eu , comme l'homme , le tems de leur foiblesse et de leur enfance , celui de leur accroissement et du



développement de leurs forces ; et enfin celui de leur maturité ; ils sont nés avec un caractère plus ou moins prononcé , mais toujours à eux. La nature semble les avoir créés , comme les hommes , avec des dispositions plus ou moins actives , pour telle ou telle manière d'exister ; et leurs instituteurs , quand ils ont été sages , ont dû consulter ces dispositions , les fortifier et les diriger , et non pas les contrarier ou les combattre.

La suite de leur éducation politique et morale a été successivement confiée , et presque entièrement par le hasard , ou si l'on veut , par la providence , à divers hommes qui se sont élevés de tems en tems au milieu d'eux , lesquels en étudiant leur situation actuelle , le développement déjà donné à leurs dispositions primitives , celui de leur caractère , leurs vertus habituelles et leurs vices même , ont dû continuer à diriger leur marche , vers le but le plus propre à assurer leur bonheur et leur prospérité , mais en les forçant de s'écarter , le moins possible , de la route qu'ils avoient suivie jusqu'alors.

Dans cette succession d'enseignement et d'éducation , les institutions politiques et sur-tout les cérémonies et les fêtes ont été un moyen précieux de perfectionnement et d'instruction ; elles ont été d'abord appropriées au caractère des

peuples , et elles s'en sont ensuite emparé pour le réfléchir et le reproduire , avec elles , sur les siècles qui devoient suivre , mais d'une manière plus épurée et plus digne d'être consacrée et maintenue.

L'éducation civile ne change pas l'homme ; elle le perfectionne ; elle sert à développer en lui les qualités qu'il a reçues de la nature : de même , les institutions publiques ne changent pas les peuples , mais elles améliorent leurs affections et donnent à leurs vertus une attitude plus constante et plus ferme.

Les anciens peuples , dont nous étudions l'histoire , pour nous éclairer par les monumens de leur sagesse , sont la preuve de ce que je viens de dire ; ils ont toujours porté leur caractère primitif et leurs mœurs naturelles dans leurs jeux publics , dans leurs fêtes et dans leurs autres institutions , et ils y ont trouvé en même tems des moyens habituels et journaliers de conserver , en l'épurant et en le perfectionnant , ce caractère qui leur étoit propre.

Il a existé une réaction continuelle entre les peuples et leurs institutions , qui les a maintenus pendant un tems plus ou moins long dans la direction qu'ils avoient acquise ; et , plus ces institutions



ont été appropriées à leurs mœurs et fortement prononcées , plus ces mœurs ont été austères et pures; plus aussi cette réaction a-t-elle été forte , et les peuples ont-ils conservé , sans altération , la phisionomie qui leur appartenoit.

La durée des empires , comme la prospérité des peuples et la gloire des nations , dépend donc , non seulement de la sagesse de leurs institutions publiques , mais encore du rapport qui existe entr'elles et les mœurs de ceux qui les conservent.

Les Romains , dont la guerre étoit le métier , et qui n'acquiescent conquérans comme d'autres peuples naissent agricoles et industriels ; les Romains avoient des combats pour spectacles , et des luttes à mort pour délassemens ; leurs fêtes publiques dirigeoient toutes leurs sensations vers cette ardeur des conquêtes , qui les rendit les dominateurs de l'univers , et sans laquelle ils auroient cessé d'exister dès le premier jour de leur vie politique ; leurs jeux , même dans le temps où les arts et le luxe vinrent , avec les richesses de l'Asie , adoucir , ou si l'on veut , corrompre leurs mœurs , étoient , au milieu de la paix , une perpétuelle image de la guerre , et ils n'en sortoient qu'enflammés de plus en plus du desir de combattre et de vaincre : mais ils avoient besoin de conserver ce caractère dominateur et conquérant , d'abord pour fonder leur empire

et établir leur puissance en asservissant leurs voisins; ensuite pour empêcher qu'eux-mêmes ne conspirassent contre leur propre existence, en s'agitant dans leur enceinte, de manière à en détruire le principe.

Un peuple, né pour être guerrier, est condamné à l'être toujours, sans quoi il expire bientôt dans des convulsions intestines. Façonnez-le par des institutions et par des lois aux vertus paisibles et douces, vous le livrez sans défense au devant de ses ennemis, accoutumés à le combattre, ou vous le forcez de périr déchiré par ses propres mains. Les Romains tombèrent dès qu'ils ne virent plus parmi les peuples de la terre aucun ennemi digne d'eux, et la liberté fut anéantie à Rome, quand Rome n'eut plus de conquêtes à faire ou n'en eut plus que d'éloignées, dont la gloire la touchoit peu, et que quelques-uns de ses citoyens sentirent, qu'il leur étoit plus aisé et plus utile de dominer sur elle, que d'aller faire la guerre, en son nom, à des nations à peine connues.

Le goût aimable et délicat des Grecs les portoit vers les plaisirs de l'esprit et du cœur, et vers l'enthousiasme des grands talens. Leur ame sensible étoit ouverte à toutes les émotions qui peuvent l'attendrir et l'épurer; leur imagination, développée par l'aspect de tous les contrastes dont



La nature , en sa variété , avoit embelli leurs climats , étoit riche , active et mobile , et devoit se reproduire dans toutes leurs institutions. Ils avoient créé une religion brillante , où tout étoit animé et en action ; ils l'avoient composée de tous les dogmes qui peuvent donner et promettre le plaisir et le bonheur ; ils l'avoient ornée de toutes les cérémonies qui frappent les sens pour émouvoir l'ame , des fictions les plus riantes , des illusions les plus douces ; et leurs institutions politiques et religieuses , en se prêtant un mutuel secours , au lieu de se combattre , comme chez toutes les nations modernes , se dirigeoient vers le même but et savoient l'atteindre , en formant des hommes susceptibles d'être animés par l'amour des grandes choses , par le sentiment des plaisirs aimables , par l'attrait de la gloire , par la raison et par la volupté.

Les Egyptiens , dont les Grecs avoient emprunté les idées premières de leur mythologie et de leurs opinions religieuses , mais en les appropriant à leur caractère et à leur esprit , et en les modifiant par l'influence de leur climat et de leur sol , de leurs habitudes politiques et sociales , de leur position phisique ; les Egyptiens , dis-je , avoient donné à leurs fêtes et à leurs cérémonies un caractère

philosophique et moral , dont aucune nation du monde n'a jamais retracé le modèle.

Leurs temples , leurs places publiques , leurs édifices religieux et civils , étoient des livres où les citoyens lisoient , dès leur enfance , tout ce qui peut préparer le bonheur par l'instruction et le savoir , et reculer , par l'enseignement , les bornes de l'entendement humain.

Leurs fêtes avoient toutes un but philosophique et moral ; elles étoient toutes consacrées à graver dans la mémoire des hommes , et à mettre en action les grandes vérités qu'il leur importe le plus de connoître. Les phénomènes de la nature , les découvertes de l'astronomie , les secrets de l'agriculture et des arts , les préceptes sacrés des sciences économiques étoient , sans cesse , présentés à l'esprit et à la raison dans les plus brillantes cérémonies , ou retracés avec magnificence dans tous les lieux où les regards du peuple pouvoient s'arrêter , mais toujours revêtus de tout ce que l'imagination et le génie savoient y ajouter de charmes.

L'allégorie , cette science aimable , créée dans l'orient et reportée chez eux pour y être appliquée à embellir la vérité , s'attachoit à tout et paroît de toutes ses richesses , tout ce qu'il falloit enseigner , tout ce dont il falloit perpétuer , et faire aimer le souvenir.



Leurs fêtes , leurs institutions avoient donc pour objet l'enseignement , comme celles des Grecs l'émotion.

Ici , on avoit voulu parler à la méditation et à l'esprit ; là , exciter l'enthousiasme et la sensibilité : les murs de Memphis étoient des livres élémentaires , comme les bosquets d'Italie des aziles pour l'amour et pour le plaisir , comme l'isthme de Corinthe un théâtre pour le génie et pour la gloire.

Mais cette différence n'étoit pas le seul effet du hasard ; elle avoit sa source dans la nature de ces deux peuples et dans leur situation respective.

Les Grecs avoient eu besoin , pour conserver leur existence politique , de tout ce qui peut accroître promptement les forces et la puissance de l'homme , et leurs institutions étoient créées pour exciter cet enthousiasme qui l'élève au-dessus de lui-même , et le porte , par le sentiment et le desir de la gloire , à surmonter tous les obstacles et à triompher de tous les dangers.

Les variations de leurs climats , la variété des sites de leur territoire , ce rapprochement continu et successif des plus beaux jours de la nature et de ceux livrés aux ouragans et aux tempêtes , cette opposition , par tout si fréquente , des montagnes arides et des riantes vallées , entre-

tenoient dans l'ame des Grecs une sensibilité mobile et rapide, qui leur rendoit nécessaire les plus vives et les plus promptes émotions, et donnoient à leur caractère cette impétuosité et cette grandeur, dont il étoit impossible que leurs institutions publiques ne s'emparassent pas, pour le diriger vers un but avantageux et commun.

La monotonie et la périodicité régulière des grands phénomènes de la nature, l'uniformité de leurs immenses plaines et de leurs saisons, l'étonnante fertilité de leur sol, la situation de leur territoire, garanti de l'invasion des autres peuples par deux mers, les déserts arides et brûlans de la Lybie, ou par ces montagnes inaccessibles, dans le sein desquelles le Nil a, si long-tems, dérobé son origine, donnoient aux Egyptiens plus de lenteur et de gravité dans leurs conceptions, plus de profondeur dans leurs vues. Leur caractère étoit essentiellement calme et réfléchi, leurs affections paisibles et douces, leur imagination constante et réglée : leurs institutions publiques devoient donc être inspirées par la sagesse et par la raison, comme environnées de tous les résultats de la méditation et de l'étude.

Il ne s'agissoit point, pour perpétuer et pour accroître leur puissance, d'exciter parmi eux cet enthousiasme qui crée subitement de grandes choses, mais



mais qui souvent n'en surveille pas la conservation ; dont les explosions sont des élans rapides , mais suivis presque toujours par des instans de repos. Il falloit au contraire les accoutumer à cette persévérance dans les mêmes vues , à cette continuité des mêmes idées , qui conduisent , par le tems à la perfection , et par la constance de l'application et du travail , aux produits les plus simples et les plus faciles.

Ils avoient besoin de naturaliser parmi eux , moins cette imagination vive et brillante , qui fut l'appanage des Grecs , et qui , s'associant aux opérations du génie , s'attache à en multiplier les créations , que ce calme de la raison , qui sait jouir de ce qui existe , en l'accroissant tous les jours par un travail habituel et soutenu de cette prudence qui , loin de se dégoûter de l'uniformité , se plaît à se retrouver souvent dans des situations semblables , afin de profiter , chaque fois , des lumières précédemment acquises par l'expérience et par l'étude.

La gloire et le plaisir étoient placés , par la main du génie , à côté de toutes les institutions Grecques , et devenoient l'ame et le mobile de leurs affections et de leurs sentimens.

La sagesse tranquille , mais austère , sembloit présider à toutes celles des Egyptiens , et les con-

*Essai sur les Fêtes nationales.* C

sacrer à donner aux hommes le bonheur par la vertu.

Ces institutions empruntoient ainsi leur esprit de celui des peuples auxquels elles appartenoient; et, au lieu de les détourner du but qui leur étoit assigné par la nature même des choses, elles les y dirigeoient constamment, comme l'éducation bien entendue des hommes, loin de chercher à leur donner un caractère qu'ils n'ont point, s'attache à connoître leurs dispositions naturelles et à les appliquer aux objets pour lesquels ils semblent les plus propres, ou qui sont plus nécessaires au genre de vie qu'ils doivent embrasser un jour.

A Memphis et à Thèbes l'agriculture et l'astronomie étoient le premier objet de cette instruction publique, qui résulte des jeux et des fêtes : et la philosophie et la morale, compagnes et parure des sciences et des travaux champêtres, s'attachoient à toutes les institutions dont ces deux cités étoient le centre.

Dans l'Attique et dans le Péloponèse, au contraire, les arts, enfans de l'imagination et du génie, étoient invoqués au nom des peuples, et les grandes actions récompensées en leur présence.

Ainsi, cette nation agricole par sa nature, mais dont les travaux et les succès dans l'agriculture dépendoient, plus que chez tout autre peuple, de



ses connoissances en astronoinie, rendoit usuels, pour ainsi dire , les préceptes de cette science sublime en les gravant dans toutes les ames , par l'influence des cérémonies et des fêtes, par le charme des images , par le pouvoir de la méditation.

Ainsi cette autre nation qui , forcée de disputer sa liberté aux tyrans de l'Asie, sa subsistance à l'inclémence des saisons , les jouissances de son luxe à la foiblesse de ses ressources , avoit besoin de ces élans surnaturels, mais instantanés, qui enfantent des miracles et qui font naître des héros , se dirigeoit dans ses institutions publiques vers tout ce qui peut élever l'ame et donner une activité nouvelle , comme un accroissement plus subit à sa force et à sa puissance , en agissant sur ses facultés par le secours de l'imagination qui crée les arts, et de l'enthousiasme qui les accompagne et les excite.

La religion des anciens fut donc toujours politique et nationale , puisque les institutions , qui en émanoient, se confondirent sans cesse avec celles qui n'appartenoient qu'à l'ordre civil.

Parmi nous , au contraire , la religion n'a jamais formé qu'une puissance isolée et particulière : partout en opposition avec le pouvoir civil , et toujours subjuguée par lui quand elle ne le subjuguoit pas ; mais lui vendant son influence, toutes

les fois qu'il en avoit besoin pour opprimer la liberté des peuples : appelant les Rois *l'Oint* du Seigneur, tant qu'ils se reconnoissoient audessus d'eux , et les dévouant à la fureur de ses sectaires , dès qu'ils sembloient vouloir s'éloigner d'elle : les instituant les représentans de Dieu sur la terre , et se réservant le droit de les détrôner : déclarant qu'ils ne tenoient leur couronne que du ciel , afin d'en pouvoir disposer à son gré ; ce qu'elle n'auroit pu faire sans le concours de la volonté du peuple, si elle en avoit reconnu la souveraine puissance : en un mot , n'ayant qu'un but , celui de régner ; n'ayant qu'un principe , celui d'étendre et de maintenir , sans la laisser enfreindre par qui que ce soit , l'autorité qu'elle avoit acquise.

Constantin, en en faisant la religion de l'Europe, paroît moins l'avoir adoptée , que s'y être soumis ; l'avoir rendue nationale , que lui avoir assujetti les nations , et avoir espéré de régner avec elle , que par elle et sous elle. Il ne l'avait élevée audessus de lui , que pour l'intéresser à la puissance qu'il vouloit usurper lui-même : il ne s'étoit rendu son esclave , que pour pouvoir plus aisément tyranniser le reste du monde : et elle , mettant à profit presque également les crimes des princes et leurs vertus naturelles , leurs vices et leurs qualités , et perpétuant l'ignorance qui seule pouvoit



la maintenir, a élevé sur tous les trônes une suzeraineté presqu'universelle , et sur les peuples une tyrannie non moins étendue , de laquelle il est impossible de dire aujourd'hui quel auroit été le terme, si la découverte de l'imprimerie , en généralisant, malgré elle, les lumières de la raison, en multipliant à l'infini les résultats des sciences et des arts, en mettant à la portée de tous les hommes les principes de la philosophie et de la morale, n'eût enfin averti l'univers, qu'il étoit tems de s'affranchir des liens honteux de sa servitude.

Elle formoit un empire dans l'empire, un état dans l'état ; elle avoit ses usages à part, ses mœurs, ses loix, et jusques à sa langue même, ses institutions publiques, sur-tout ses fêtes et ses cérémonies ; et, ne pouvant souffrir qu'aucune autre puissance qu'elle, pût avoir un langage pour les sens et pour l'imagination, et parler aux hommes par les images, elle proscrivoit rigoureusement toutes les fêtes qui n'émanoient pas d'elle seule.

Les spectacles , les bals, et les autres plaisirs publics étoient l'objet de ses excommunications et de ses censures : il sembloit qu'elle ne pût supporter rien de ce qui devoit développer dans l'homme, le sentiment de sa dignité et de ses forces intellectuelles.

Il ne falloit, pour avoir droit à ses faveurs, ni penser ni sentir, mais lui subordonner et lui soumettre, irrévocablement, ses sentimens et sa raison; et, pendant que ses principaux ministres ( La Sorbonne et le haut Clergé ), plus actifs sur ce point-là que les agens du despotisme royal même, faisoient la guerre aux ouvrages philosophiques en les denonçant, ce qui étoit faux, comme les perturbateurs du repos public et les destructeurs de toute morale, et en les accusant, ce qui étoit vrai, mais ce qui étoit un bienfait de plus de leur part, de sapper également le trône et l'autel, c'est-à-dire, de diriger les hommes vers cette sagesse divine, qui sait proscrire tout-à-la-fois ces deux sources de la tyrannie: il n'y avoit pas un de ses agens subalternes, pas un curé qui, s'il étoit à la ville, ne prêchât contre la comédie et le bal, au lieu de traiter quelques sujets de morale, et de recommander les bonnes mœurs, et qui, s'il étoit à la campagne, ne défendît aux jeunes filles de danser le soir sous l'ormeau, avec les garçons du village, ou de chanter des chansons et des rondes.

Il résultoit de cette rivalité, que les cérémonies publiques, et que les fêtes demeuroient au milieu de nous, sans influence et sans action.



Les fêtes religieuses, privées de l'attrait du plaisir, qui doit en faire l'ornement, et en être le mobile, n'offroient plus que des devoirs pénibles à remplir; et les fêtes profanes, considérées par la religion comme des choses criminelles, perdoient par-là toute leur influence sur les mœurs, et ne pouvoient agir sur elles, que pour les dépraver, en dirigeant les hommes par l'amusement vers la violation des préceptes religieux; ce qui rendoit nuls tous les avantages, que l'autorité civile auroit pu retirer de l'application de ses préceptes.

C'étoit en mettant sans cesse en opposition le devoir et le plaisir, que l'on avoit fait de la religion une puissance tout à la fois tyrannique et foible, audacieuse et timide, reculant devant les obstacles qu'elle ne pouvoit espérer de surmonter et asservissant, sans ménagement, tout ce qui ne pouvoit lui opposer de résistance.

Ses Fêtes étoient nonseulement, comme je viens de le dire, dépourvues de tout le charme, qu'auroient pu répandre sur elles, le plaisir et l'amusement, mais encore presque aucune d'elles n'avoit un but politique et moral.

Ce n'étoit pas à rendre meilleurs les hommes qu'elle aspirait, mais à les enchaîner: elle sembloit n'avoir qu'un système celui de combattre

leurs plus douces affections, et d'appesantir sur eux le fardeau de son autorité ; on eût dit qu'elle vouloit essayer journellement , jusqu'où pouvoient être portées les bornes de sa puissance , et à quel point elle pouvoit abuser de la docilité de ceux qui étoient soumis à ses lois.

Les travaux de l'agriculture étoient-ils pressans , le calendrier multiplioit les fêtes et par conséquent les jours de l'oisiveté.

Vouloit-elle honorer quelques vertus , c'étoit par des pratiques puériles , mais fatigantes , minutienses , mais pénibles , qu'elle entreprenoit de le faire , par des jeûnes ou par des macérations , ou par d'autres inutilités semblables , non moins impolitiques que bisarres : et quand par hasard on apperçoit dans ses usages quelque pratique bienfaisante et propre à consoler l'humanité , ou à épurer les affections du cœur , ce n'est jamais sans qu'elle ne soit environnée de tout ce qui peut en affoiblir l'effet , ou suivie de tout ce qui peut balancer les avantages qui en doivent naître.

Remarquez que parmi ses fêtes on ne voit jamais celles des choses, mais toujours celles des personnes, comme si elle avoit craint de rendre trop frappans les exemples de la vertu ; comme si elle avoit eu peur de reporter d'une manière trop pure les



hommages quelle demandoit aux hommes , à l'Être suprême qui est le créateur de toutes les choses.

C'étoit ainsi qu'en usoit le despotisme ; il mettoit un homme à la place d'un principe , et une volonté à celle d'une loi.

Mais vous qui avez perfectionné la théorie de l'organisation sociale , et celle de la liberté ; vous qui ne voulez conserver encore quelques instans la puissance que vous exercez sur les hommes , qu'afin de les rendre , tout à la fois , meilleurs et plus heureux , vous donnerez à la nation , que vous régénerez , des institutions capables de la conduire au but que vous vous êtes offert.

Vous avez senti que la morale et la vertu étoient les seules bases inébranlables sur lesquelles un gouvernement puisse être établi ; vous instituerez donc des fêtes essentiellement morales.

Le cœur et l'ame des citoyens s'accoutumeront , dans vos cérémonies publiques , à aimer et à honorer la vertu , et à la pratiquer avec empressement. Vos fêtes , par leur objet et par la manière dont vous les aurez organisées , par les sublimes et touchants spectacles qu'elles offriront , sauront diriger les hommes vers ces émotions douces qui substituent si promptement , les sentimens de la fraternité à ceux de l'ambition , le désir de rendre heureux ses frères à celui de les asservir et de les

vaincre, et l'amour de l'égalité à la soif de la tyrannie.

Vous avez voulu que le peuple français fût composé de bons fils, vous honorerez publiquement l'amour filial; de bons pères, l'amour paternel aura aussi ses récompenses et ses honneurs; de citoyens laborieux, vous instituerez des fêtes, au travail: enfin, chacune de vos institutions politiques retracera quelques vertus, et dirigera l'ame vers la pratique et l'amour de quelques devoirs.

Avant d'arrêter l'ordonnance et de fixer définitivement l'objet et les bases de vos cérémonies et de vos fêtes, vous étudierez le caractère du peuple que vous instituez; vous résoudrez ce que vous voulez qu'il soit, ou plutôt, vous saurez appercevoir les destinées auxquelles la nature l'appelle, afin de lui donner une direction qui ne soit point contraire à ce penchant irrésistible, duquel vous devez profiter, mais que vous ne devez pas combattre.

Vous ne voulez point créer un peuple belliqueux et conquérant: les Français le deviendroient bientôt si vos fêtes n'étoient que guerrières, si l'appareil séducteur et brillant des combats, frappoient seuls les premiers regards de l'enfance, si votre jeunesse, enthousiaste et vive, pouvoit s'accoutumer



à regarder les palmes de la victoire comme la seule conquête digne d'elle , comme le seul objet de ses affections.

Toute-fois , un excès de philanthropie ne vous fera point dédaigner des vertus qui sont la sauvegarde de la paix , et , par conséquent , les garants de la prospérité publique. Elles sont avec les bonnes mœurs le rempart de votre liberté ; c'est par elles que votre révolution s'est opérée , et vous aurez trop long-tems , peut-être , le malheur d'être environnés de despotes , pour vouloir les éteindre parmi vous. Vous saurez donc les exciter encore , dans l'ame de vos jeunes citoyens , par le récit de tous les prodiges qu'elles ont su enfanter sous vos yeux , par le spectacle imposant des jeux qui en retracent l'image , par l'éclat dont vous environnerez les récompenses qui leur seront offertes ; mais vous leur opposerez le contraste si consolant des vertus paisibles et civiles , dont l'influence est plus heureuse , dont les bienfaits ne sont jamais semés d'amertume ; et vous les disposerez de manière à tempérer l'ardeur des unes , par la douce émotion des autres.

Il faut que le Peuple Français soit bon et humain , sans être foible et timide , courageux sans être féroce , guerrier sans être conquérant ; que ses habitudes soient paisibles , et ses mœurs

austères mais douces ; qu'il soit bienfaisant et hospitalier , et que sans se laisser amollir aujourd'hui par l'idée , que les hommes mêmes qu'il combat sont aussi ses frères , il pense avec attendrissement au jour , où ses cités opulentes et tranquilles seront le rendez-vous de l'univers , et où il sera vrai de dire , que la France est la patrie de tous les peuples. Mais il faut aussi que sa valeur soit inébranlable , que la haine de la tyrannie soit au rang de ses plus chères vertus , qu'il soit toujours prêt à marcher tout entier contre les despotes qui voudroient l'asservir. Il faut que , lors même que ses frontières pourront être ouvertes à tous les peuples de la terre , leurs tyrans les considèrent , comme une barrière insurmontable à toutes les entreprises de leur ambition.

Le système politique de l'Europe a du nécessairement être changé par la révolution française , et il le sera , sans doute encore , par les autres révolutions qui vont régénérer incessamment les empires qui nous avoisinent : mais au milieu de cette agitation universelle , dont les signes avant-coureurs nous frappent déjà , et épouvantent les despotes , depuis Berlin jusqu'à Madrid , et depuis Londres jusqu'à Vienne ; au milieu de cette tourmente occasionnée par l'enfantement



de la liberté générale, il faut que le peuple français, fier de sa supériorité, de sa puissance, et placé au premier rang des nations, reste inébranlable et calme, et qu'il oppose au spectacle de toutes les guerres, entre les peuples et leurs oppresseurs, ou entre les oppresseurs des peuples eux-mêmes, celui d'une immobilité majestueuse et d'une inaltérable paix : il faut qu'il prenne alors la véritable attitude dont il est digne, celle de médiateur du monde, et qu'il obtienne par le développement imposant de sa force et de sa puissance, par le respect dû à la sagesse de ses loix, par l'admiration accordée à la glorieuse conduite qu'il aura tenue pendant sa révolution et après elle, par la confiance universelle que sa morale publique aura méritée, d'être choisi pour devenir l'arbitre de l'univers et pour ordonner les destinées du genre humain.

C'est par le caractère que vous lui donnerez, ou plutôt par la direction que celui, qu'il a déjà, pourra recevoir de vos institutions et de vos fêtes, que vous l'éleverez à ce haut rang, et que vous préparerez ainsi le bonheur des autres peuples; et, comme tout se lie dans les combinaisons politiques, dont l'ensemble gouverne la terre, ce bonheur sera aussi votre ouvrage et vous devez, en le préparant, jouir d'avance de la gloire de l'avoir fait naître.

La nature a fait de la nation française un peuple essentiellement agricole : elle lui a donné un sol fertile , un climat tempéré , des habitans actifs et nombreux ; et , si les despotes ont trop souvent contrarié ses vues saintes , en chargeant d'entraves et d'injustices un art qu'il ne faut qu'encourager , vous saurez , vous qui êtes justes et sages , lui donner un nouveau développement : vous écouterez la politique dont le résultat doit être toujours de faire participer les hommes à la plus grande masse de bonheur et de prospérité possible , et vous honorerez l'agriculture. Elle s'environne de toutes les vertus , de la simplicité , du travail , de la frugalité , de la persévérance ; l'homme qui s'y livre est humain et sensible , il est hospitalier et bienfaisant. Accoutumés à recueillir toutes les richesses de la terre , lesquelles ne sont point exclusives ; il est disposé à faire participer ses frères à tous les biens dont il jouit lui-même. C'est aux champs qu'ont toujours habité la bonne-foi et l'innocence , parce que l'innocence et la bonne-foi sont les filles de la nature dont la campagne est le domaine. Comment donc , n'honoreriez vous pas l'agriculture , puisqu'elle produit toutes les vertus qui doivent consolider votre ouvrage , et en embellir les immenses développemens ?



Vous avez déjà beaucoup fait sans doute pour la prospérité de cet art, en bannissant loin du sol, qu'il enrichit de ses trésors, cette mendicité humiliante, qui s'environne de l'oisiveté et de tous les vices qui en sont la suite, en offrant des récompenses au travail, et à l'industrie un avenir heureux. Vous avez donné aux législateurs un exemple que vous n'aviez point reçu, et que sans doute ils sauront suivre, afin que le fruit de leur sagesse, que vous aurez éclairée, soit encore un bienfait de vous.

On avoit vu les oppresseurs des peuples attacher, à leurs succès par des récompenses, les nombreux complices de leurs crimes, et s'efforcer de payer le sang versé pour eux dans les combats, par des largesses et par des dons; mais aucuns législateurs, pas même ceux qui ont voulu fonder des gouvernemens sages et libres, ne contractèrent comme vous l'obligation immense, mais sacrée, d'adoucir toutes les infortunes, et de récompenser tous les genres de travail.

Ils ont presque toujours dédaigné les vertus paisibles et modestes, ceux qui ont tenu dans leurs mains les destinées des empires: vous seuls avez su les appercevoir; vous seuls avez su les distinguer, les honorer, les récompenser et les

venger du long oubli dont elles avoient été les victimes; vous êtes les premiers qui ayez mis au rang des services rendus à la patrie, les travaux paisibles des champs, lesquels affermissent sa prospérité et en préparent le bonheur; mais vous n'avez pas perdu de vue cette vérité politique, si bien exprimée, par celui de nos poètes qui a répandu le plus de charmes sur les descriptions de la vie champêtre:

Il faut rendre meilleur le pauvre qu'on soulage.

Et vos secours devenant le prix du travail et de la vertu, auront le double et éminent avantage, d'adoucir l'infortune en formant, en même temps, les mœurs des citoyens qui peuvent fixer leurs regards sur les consolations et les récompenses qu'ils promettent.

Oui, vous encouragerez l'agriculture par tous les moyens qui sont en vous; elle aura ses jours de fêtes et ses institutions publiques: ses phénomènes et ses époques seront marqués par des cérémonies; son industrie sera excitée et dirigée par l'instruction; vers tout ce qui pourra lui assurer de nouvelles richesses, et ses succès seront honorés par des récompenses nationales.

Vous réaliserez ce beau vers du même poète dont j'ai déjà emprunté la pensée:

Heureux peuples des champs, vos travaux sont des fêtes!



L'ouverture de l'année rustique sera consacrée par une solennité digne d'une aussi belle époque. Son objet sera d'enseigner, ou de rapeller à tous que le travail est l'ame de la société et le devoir de chacun de ses membres ; que ce n'est que par lui que l'homme a pu aggrandir le cercle de son existence et franchir les bornes étroites que la nature avoit placées autour de lui ; que c'est par le travail qu'il a fertilisé le sol auquel il est attaché, et qu'il l'a rendu tributaire de ses besoins ; qu'il a desséché les lacs, renfermé les fleuves dans leurs lits, arraché au sein de la terre les métaux qui doublent sa puissance, ou changé les majestueuses forêts en vaisseaux dominateurs des ondes. . . . .

Je voudrois que des refrains joyeux répétassent ce qui est vrai, mais ce que l'on ne peut trop redire : c'est qu'il n'y a que l'homme laborieux et actif, qui soit véritablement libre, parce qu'il n'y a que lui qui puisse trouver en soi-même, les moyens de conserver son indépendance.

Pourquoi ne naturaliserez vous pas en France, sous le règne de la Liberté, l'usage consacré par le despotisme à la Chine, où de tems immémorial, le Chef de l'empire fait chaque année, en traçant un sillon, l'inauguration des travaux champêtres ?

Pourquoi le Président de la Représentation  
*Essai sur les fêtes nationales.*

nationale , ne descendroit-il pas une fois de son fauteuil , pour inviter par son exemple le Peuple français au travail , en honorant ainsi cet Art divin , le premier de tous chez une Nation libre ?

Une chose qui me sembleroit tout-à-la-fois très morale, et très politique , ce seroit de déclarer exclus de la fête du travail , l'homme dont l'oisiveté bien reconnue scandaliseroit ses concitoyens ; et qui , par une vie long-tems active et laborieuse , n'auroit point acquis le droit de choisir enfin le repos.

Comment cette fête en effet, pourroit-elle offrir quelque plaisir à celui qui n'a jamais goûté le charme inexprimable qui s'attache à une occupation journalière et habituelle , et semble en être d'avance la récompense la plus douce ? Comment seroit-il digne de se réjouir avec ses frères , de ce que le cercle de l'année ramène celui des travaux rustiques et des voluptés qui les embellissent , l'être inutile , qui , plongé dans la mollesse , n'aspire qu'à recueillir sans peine le fruit d'une industrie qu'il méprise , et d'un labeur qu'il ne partage pas ?

Ah ! cette industrie et ce labeur sont eux-mêmes des jouissances ; l'homme qui les méconnoît , ou les dédaigne , n'a pas connu toutes les félicités. Les faveurs de l'agriculture ne peuvent



être bien senties que par ceux qui les lui ravissent : il faut les acheter pour en jouir. C'est lorsque la terre, long-tems avare, cède enfin à la persévérance d'un travail constant et redoublé, que l'agriculteur est heureux, et du bien qu'elle lui restitue, et de ce qu'il a fait pour l'obtenir ; mais ce n'est pas là, sans doute, le seul moment de son bonheur ; ce n'est pas seulement au jour où la nature s'acquitte envers lui, qu'il goûte les bienfaits de son art ; c'est à toutes les heures, à tous les instans, à toutes les époques de l'année ; c'est toutes les fois que son regard se prolonge sur le sol qu'il fertilise, et sur la terre reconnoissante, qui doit l'enrichir de ses présens ; c'est lorsqu'il peut contempler et juger le développement de la nature, et la rapide marche des saisons. L'espérance, toujours plus prochaine et plus douce, semble avoir réservé pour lui ses gracieuses promesses et ses touchantes illusions, et vouloir lui payer, chaque jour, le juste prix de ses travaux.

Le passé, si plein de charmes, quand il appartient à une ame pure, vient encore embellir sa pensée de la volupté des souvenirs ; et, quand enfin la terre le couronne par la dispensation de ses trésors, elle ne fait que terminer, pour le r'ouvrir bientôt, le cercle de ses jouissances.

Mais l'alegresse de ce moment ne doit pas être seulement pour lui: cest pour les reporter à la société toute entière qu'il recueille les dons de la terre et qu'ils s'enrichit des bienfaits du Ciel: il ne les reçoit que comme un dépôt qui lui sera bientôt redemandé, et qu'il s'empressera de transmettre. Il faut donc que ce soit la nation elle-même, qui consacre une reconnoissance qu'elle doit aussi partager, il faut qu'elle se réjouisse de ses succès, puisque ses succès font sa richesse, et qu'elle marque par des fêtes, le moment qui va être pour elle, celui de l'opulence et du bonheur.

L'époque joyeuse de la vendange, et celle plus majestueuse de la moisson, ont toujours été l'instant des plaisirs; il n'est point de peuple, parmi ceux qui ont su employer, dans leurs institutions, le prestige des fêtes nationales, et l'appareil des cérémonies, qui n'ait marqué ces deux instans, par des réjouissances communes, et par des jeux.

L'Attique célébroit ses vendanges, et l'Egypte ses moissons: Bacchus et Cérès étoient, tour-à-tour, honorés aux époques où leurs riches faveurs se distribuoient aux humains. Le plaisir sembloit inspirer les fêtes consacrées à l'un, et l'image du bonheur se réfléchir sur l'éclat de celles, qui étoient destinées à perpétuer les bienfaits de l'autre.



De nos jours encore, et pendant le tems où le despotisme appesantissoit sur l'homme des champs, sa verge de fer, et ses lourdes chaînes, la gaîté des vendangeurs savoit embellir et consacrer cette époque charmante de l'année rustique.

N'avez-vous pas vu avec délices, leurs troupes éparses, peupler et animer les rians côteaux, où Bacchus mûrit ses plus doux présens ? N'avez-vous pas ouï leurs chansons bruyantes, retentir au loin dans les campagnes, et les échos vous les redire ? N'avez-vous pas entendu leurs essaims folâtres, se répondre d'un mont à l'autre, et le tambourin et le fifre se mêler à leurs discordants concerts ? N'avez-vous pas répété vous-mêmes les refrains naïfs de leurs hymnes, et été le soir, témoins de leurs danses ?

N'avez-vous pas vu, à la fin de tous les travaux, le cultivateur joyeux et content, rassembler autour de la cuve, encore humide, ou du laborieux pressoir, qui n'a pas cessé de gémir, les cohortes actives et fidèles, qui l'ont aidé à ravir aux montagnes leurs plus éclatantes dépouilles, et à conquérir, pour la dernière fois, le prix consolateur de ses soins ?

Ces rassemblemens étoient des fêtes, ces réunions, des solennités ; mais elles n'étoient que particulières, et pour ainsi dire domestiques ; et

si le despotisme s'en contente, si même les seules réjouissances qu'il tolère, sont des réjouissances privées, la liberté ne peut les admettre. Tous les plaisirs doivent être communs chez une nation qui n'est composée que de frères, chez un peuple qui n'est formé que d'amis, et dont les institutions ne doivent tendre qu'à resserrer, de plus en plus les liens sacrés qui unissent les hommes.

Il y aura donc une fête publique pour la clôture de la vendange, comme pour celle de la moisson, au chef-lieu de chaque commune. Les cultivateurs en feront les frais; ils seront modiques, sans doute, car la fête sera modeste et simple; mais il n'y a de dispendieux que le fantôme du plaisir, la réalité n'en coûte rien: j'ai cru qu'il seroit moral d'en faire acquitter les dépenses, par ceux-là mêmes, qui devront en jouir le plus; j'ai pensé que ce pourroit être un moyen d'y porter plus de fraternité.

Chaque chef de famille, entouré des siens, se rendra donc, au jour indiqué, dans le lieu du rassemblement; il sera pareillement environné, des moissonneurs, ou des vendangeurs qui auront partagé ses travaux, portant les attributs de leur art, les instrumens de leur industrie, ou une portion des déponilles qu'ils auront arrachées à la terre, ou les choses nécessaires au banquet



frugal, mais commun, qui devra terminer, à la fin du jour, cette fête aimable et champêtre.

L'abandon et l'égalité en seront les seuls ordonnateurs; la gaiété, le contentement, le plaisir de se revoir ensemble, en formeront le plus doux charme; point de cérémonies, point de marches, point de cette joie préparée d'avance et calculée avec plus ou moins d'art. La contrainte en sera bannie et la liberté y sera rappelée.

Ici, de rustiques pipeaux inviteront à la danse les jeunes garçons et les jeunes filles: là, d'autres jeunes citoyens s'exerceront à la course, à la lutte, ou se livreront à d'autres exercices: ici, les vieillards et les pères se raconteront leurs anciens exploits, les merveilles de la révolution, les principaux traits de son histoire, ou s'entretiendront les uns les autres du succès de leurs travaux de l'année, de l'abondance de leurs moissons ou de l'éducation de leurs fils: ils se communiqueront leurs découvertes agricoles, leurs projets et leurs espérances; et ils seront heureux avant tout du bonheur d'être rassemblés.

C'est déjà une charmante fête, qu'une nombreuse réunion d'hommes; c'est déjà une grande volupté que de se retrouver avec ses frères, et de partager avec eux le sentiment qui vous anime. Le cœur s'épure et s'améliore par ces

rassemblemens fraternels; on apprend à s'aimer de plus en plus en se communiquant davantage; l'amitié se forme ou se cimente, l'estime naît ou se développe. On acquiert le droit d'être confiant; et bientôt il n'y a plus dans la contrée qu'une seule et même famille dont les membres, quoique séparés, n'en sont pas moins toujours unis et continuellement disposés à ne se revoir qu'avec plaisir.

Ainsi par ces institutions salutaires, le Peuple Français sera dirigé vers les plus heureuses vertus, vers les occupations les plus douces et sans doute aussi les plus utiles: il sera compatissant et bon, laborieux et vaillant; il saura être, tour-à-tour, agriculteur et guerrier, et il ne quittera la charrue que pour se réunir sous la tente.

Ah! il n'en faudroit pas davantage pour la gloire et pour le bonheur; il n'en faudroit pas davantage pour donner à une nation, avec l'art de demeurer libre, celui de jouir de sa liberté et les moyens d'échapper tout-à-la-fois à la tyrannie des despotes et à celle des besoins. Peut-être si vous aviez à organiser un peuple nouvellement créé, ou qui avec sa législation, ses institutions et ses mœurs pût aussi recevoir de vous les premières conditions de son pacte social, auriez-vous rempli votre tâche. Dumoins seroit-il tems encore



d'examiner avant tout, s'il faudroit aussi lui donner des arts, l'accoutumer aux jouissances du luxe, ouvrir un autre hémisphère aux conquêtes de son industrie, lui apprendre à dompter tous les éléments, à franchir toutes les distances, à surmonter tous les obstacles et promettre à ses découvertes, tous ces résultats de l'étude, qui semblent avoir élevé l'homme à la hauteur de la Divinité, étendre le cercle de ses méditations et de ses pensées, et diriger le vol de son génie vers les plus brillantes créations et les plus étonnantes merveilles.

Peut-être vous arrêteriez-vous un instant, avant d'environner son cœur de ce triple airain, nécessaire à celui qui va s'élancer au travers de l'immensité des flots, pour recueillir, dans de lointains climats, les plus douces richesses de la nature.

Peut-être craindriez-vous pour lui l'égoïsme, qui naît du grand nombre et de la satiété des besoins, l'accroissement des maux physiques et des vices, plus cruels encore, qui résultent malheureusement de la communication des peuples, l'injustice et la mauvaise-foi qui accompagnent ordinairement l'avarice, fille du commerce, et l'avidité des spéculateurs, et cette férocité qui est le cortège de l'ambition.

Peut-être craindriez-vous de ne pouvoir régler au gré de ses vœux, les limites de son domaine et les bornes de ses affections, qu'en affoiblissant dans son cœur ce saint amour de la patrie, qu'aucune vertu ne peut remplacer, parce qu'il est lui-même composé de l'ensemble de toutes les vertus, et que, s'il n'est pas la haine du monde, ainsi qu'on l'a dit fausement, il est du moins la préférence exclusive, accordée par le sentiment, au pays où l'on a reçu le jour.

Peut-être au moment où vous seriez prêts à lui inspirer le goût et la connoissance des arts, et à l'environner de toutes les lumières de l'esprit, craindriez-vous, qu'une fausse application de ces lumières et de ces arts, ne l'entraînât un jour loin de la vertu et du bonheur, qui en est la suite, n'amollît son caractère et ne vînt dépraver ses mœurs; et frappés d'avance, de tous les maux, qui ont semblé naître de l'abus de la civilisation, vous attacheriez-vous à en ralentir les progrès plutôt qu'à en accélérer l'essor.

Le premier législateur du monde, après avoir, dit-on, départi à l'homme l'immensité de la nature, et l'avoir environné de l'innocence et de la paix, qui en embellissent les richesses, voulut voiler à son intelligence et à son esprit, la connoissance du bien et du mal, et il ne put y réussir :



mais si l'on considère avec attention l'histoire et la marche des peuples qui, depuis l'époque indiquée pour cette ingénieuse allégorie, se sont succédés sur la terre; si l'on voit ce qu'ils ont été en jugeant ce qu'ils auroient pu être, peut-être une sensibilité trop profonde pourroit-elle regretter, même aujourd'hui, que cette connoissance fatale ne leur eût pas été dérobée, et peut-être est-il permis de penser que, si vous teniez encore dans votre main l'unique dépôt de toutes les vérités, et le germe de toutes les lumières, vous hésiteriez avant de l'ouvrir.

Mais ce que ni vous, ni l'architecte de l'Eden ne pourriez plus faire aujourd'hui, ce seroit d'effacer de dessus la terre et les traces de ces connoissances et les résultats de leur théorie.

Il n'est plus tems d'examiner, si les lumières ont été nuisibles au monde, et si l'homme a été plus heureux et meilleur là, où le flambeau du génie n'a pas encore éclairé sa marche. Ces lumières ont inondé l'univers : ce flambeau a porté par-tout sa chaleur et son éclat; et l'esprit humain, dirigé par lui, s'est élevé à une hauteur de laquelle il ne peut plus descendre. Le peuple, auquel vous donnez des lois, est accoutumé à toutes les jouissances que donne la culture et les productions des talens et de l'es-

prit; il est dominé par tous les besoins qui résultent d'une longue civilisation; il aime les arts par instinct, et les sciences par habitude; et il exerce par leur moyen, comme je l'ai dit ailleurs, une suzeraineté morale sur les autres peuples, dont il ne peut se départir sans redescendre au dessous d'eux.

Il est impossible, sans doute, une fois qu'une vérité a été connue, d'empêcher qu'elle ne fasse le tour du monde; et qu'elle ne surnage au dessus de tout ce qui voudroit l'anéantir: les despotes le savent bien, et cette pensée fait leur désespoir.

Les arts et les sciences, fixés maintenant en Europe par le secours de l'Imprimerie, ne cesseront plus d'exister: il faut donc les considérer comme étant un attribut essentiel de l'homme, une portion de sa nature, une condition de son existence, et les faire entrer dans la direction et l'appui de vos institutions nationales.

La question long-tems agitée de l'avantage ou du danger des sciences n'est plus entière, et ne doit plus être traitée, du moins par la politique; car elle peut encore sans doute fournir des mouvemens à l'éloquence et des argumens à la philosophie: mais la politique doit sentir que s'il n'est plus de son intérêt de proscrire les sciences



et les arts, il l'est toujours de les épurer et de les diriger vers le bonheur de l'espèce humaine.

On ne peut plus les oublier, les bannir de la mémoire et de l'esprit des hommes; mais on peut les perfectionner, s'emparer de leur influence et faire tourner leur pouvoir vers le bien de l'humanité.

Il faut, puisque les sciences et les arts doivent exister sur la terre, en fixer l'empire au milieu de nous; il faut en généraliser les préceptes, en simplifier les résultats, en multiplier les jouissances et empêcher, en vous saisissant de l'enseignement, qu'il ne serve à propager de fausses lumières, ou, qu'en ne départissant les véritables qu'à un petit nombre d'hommes, plus opulens ou plus favorisés que d'autres, il ne rétablisse sur les ruines de toutes les inégalités, une inégalité plus réelle que toutes celles dont vous avez affranchi la terre.

Je n'en dirai pas davantage sur un point que j'ai déjà traité fort au long dans un écrit plus particulièrement appliqué à cet objet, et où j'ai sinon démontré, du moins rappelé la nécessité d'encourager et de cultiver les arts, et d'appliquer leur magie enchanteresse à toutes les institutions nationales.

Les arts sont , en effet , la parure la plus brillante des cérémonies et des fêtes : mais ce n'est pas seulement pour les avoir envisagés sous ce point de vue , que j'ai réclamé pour eux , l'honneur d'embellir vos solennités républicaines.

J'ai voulu qu'ils fussent appliqués à toutes nos institutions , afin d'en épurer , s'il est permis de le dire ainsi , l'application et l'emploi.

J'ai voulu qu'ils fussent dans vos mains un moyen toujours renaissant de perfectionner et d'adoucir le caractère national , et de diriger suivant votre gré , vers la gloire de la nation , l'esprit public et les mœurs du peuple.

J'ai voulu , non seulement que les arts associés à l'influence de vos lois , ne pussent jamais conspirer contre la liberté , en amollissant les hommes libres ; mais encore qu'ils vous aidassent à en exciter et à en nourrir la passion.

Et vous , par vos fêtes publiques , vous complétez l'éducation nationale : vous ferez pour la Nation française , ce qu'un sage instituteur fait pour son élève ; il fait tourner à son instruction jusqu'à ses jeux et à ses plaisirs , et en appliquant à l'amélioration de ses mœurs jusqu'aux passions de son ame , il sait trouver dans ce qui seroit peut être sans lui , la source de beaucoup de vices , celle de beaucoup de vertus ,



Ainsi donc le Peuple français doit être guerrier ; car il faut qu'il puisse défendre la liberté qu'il a conquise , et être toujours en état d'arrêter les entreprises des despotes.

Il doit être agricole ; car il a été jetté sur le climat le plus tempéré du monde , mais sur un sol auquel le travail peut seul arracher ses richesses.

Il doit cultiver toutes les sciences et tous les arts ; car il a été doué d'une imagination vive et rapide , à laquelle il faut un aliment ; d'une raison vaste et profonde , à laquelle il faut des méditations , et le Ciel a mis dans ses mains , le flambeau sacré de Prométhée afin qu'il s'en servît lui-même pour animer le reste du monde.

Il doit être industriel ; car il a été accoutumé à tous les besoins qu'enfante le luxe , et il est placé au milieu d'une foule de nations que le commerce rend tributaires de ses talens et de son industrie.

Il doit être juste , humain et sensible ; car ces vertus sont la source de toutes les jouissances de l'ame et la sauve-garde de la liberté.

Mais c'est à vos institutions à faciliter l'accomplissement de ses destinées et à faire qu'il soit toujours ce que la nature a voulu qu'il fût.

Vous voudrez que les cérémonies publiques émanent toutes de l'autorité du gouvernement , et ne puissent émaner que de lui ; il seroit trop dangereux sans doute , de confier en d'autres mains des moyens aussi puissans d'influer sur le sort des peuples : vous seuls devez régler la direction et la marche de cette religion civile , que vous devez donner à la France.

Ainsi , vous anéantirez la superstition , l'ignorance et ses préjugés : ainsi vous bannirez pour jamais le fanatisme de dessus la terre , où vous ne laisserez subsister que celui de la liberté.

Tolérez toutes les opinions , autorisez tous les cultes , mais ne permettez que le seul culte public de la morale et de la vertu. l'Être suprême est le seul juge de la manière dont on l'adore ; les hommes ne doivent pas s'en occuper , mais l'autorité publique est seule chargée de surveiller tout ce qui peut imprimer , au peuple , une direction contraire à son bonheur.

Vous avez senti , Citoyens , qu'il existoit une intelligence suprême placée hors de l'enceinte des institutions humaines , et devant être le dernier recours de l'innocence opprimée , ou le dernier appui du malheur. Il étoit digne de vous , qui avez consacré l'égalité , de reconnoître l'existence d'un Être , dont la puissance doit égaliser tous les hommes,



hommes, et devant lequel s'abaissent enfin tous les dominateurs du monde ; il étoit digne de votre sagesse d'appuyer toutes vos lois sur une autorité suprême, inébranlable et éternelle.

La déclaration que vous avez faite, a déconcerté les projets de l'impie et les espérances du méchant : elle a imposé silence au fanatisme contre-révolutionnaire, et repoussé d'avance tous les traits qu'il se préparoit à lancer sur vous ; mais vous ne souffrirez pas que l'ouvrage de l'ignorance et de l'erreur souille jamais, celui de la sagesse ; vous ne souffrirez pas que des hommes artificieux et adroits, élèvent jamais, sur la base inébranlable et sacrée que vous venez de poser, d'autre édifice, que celui de la morale et de la raison.

En reconnoissant l'existence de l'Être suprême, vous avez contracté envers les peuples l'obligation d'empêcher, que cette idée sublime ne devienne encore entre les mains de quelques scélérats hypocrites, un moyen d'oppression et de tyrannie.

L'abus, vous le savez, est trop près des choses les plus justes et les plus sages, pour qu'il ne faille pas s'attacher sans cesse à les maintenir dans leur simplicité première. Et, de quelle vérité a-t-on plus horriblement abusé, que de celle que vous venez de reconnoître ? Par-tout on s'est plu à

*Essai sur les Fêtes nationales.* E.

dénaturer l'idée consolante de Dieu; partout on a voulu qu'il fût méchant, impitoyable et jaloux; partout les hommes lui supposèrent leurs passions et leurs vices, et se servirent de son culte comme d'un instrument pour leurs crimes. Dans combien de lieux n'ont-ils pas espéré lui être agréables, en inondant la terre de sang, en immolant pour lui leurs semblables, en massacrant les peuples en son nom; et dans combien peu d'endroits l'idée de son existence a-t-elle été conservée dans sa pureté primitive, et environnée de ce saint respect, qui doit empêcher qu'on ne la dirige vers le malheur de l'humanité! On a loué les Arcadiens parmi lesquels l'Être suprême étoit adoré sous le titre de *Bon*: mais on ne doit pas perdre de vue, que dans le même canton de la Grèce, la Divinité avoit un temple, où l'on immoloit des victimes humaines.

La philosophie a quelquefois rejeté l'opinion sacrée, que vous vous êtes empressé d'adopter: mais elle ne l'a fait, soyez-en surs, que parce-qu'elle étoit épouvantée des calamités innombrables qui l'avoient suivie: elle se seroit empressée de la proclamer, si des institutions, toutes raisonnables comme celles qui émaneront de vous, eussent pû lui garantir, que jamais elle ne seroit employée à causer les maux de la terre.

Empêchez par la sagesse de vos principes que



la postérité n'ait à regretter la déclaration que vous venez de faire : il ne suffit pas de publier les vérités les plus incontestables , il faut encore en diriger les conséquences vers le plus grand bonheur des hommes. Instituez un culte à l'Être éternel , mais qu'il soit pur comme la vertu , et simple comme la raison : que l'idée sublime et touchante d'un Dieu consolateur et bon , qui a organisé l'univers et qui ne veut que sa félicité , vous inspire des cérémonies dignes d'elle , et des pratiques dégagées de toutes les affections condamnables. Le seul culte qui doit plaire au ciel est celui de l'humanité ; élevez des temples à la bienfaisance , et des autels à la fraternité ; et vous aurez honoré le vrai Dieu , de qui ces vertus sont l'ouvrage.

Vous avez déjà célébré une des fêtes que vous lui avez consacrées. Ah ! si jamais il a pû être touché des hommages qu'il reçoit de la terre ; croyez que les vôtres ont dû monter jusques à lui , et en être favorablement reçus. Quel plus touchant spectacle , en effet , à offrir au ciel , que celui d'une immensité d'hommes , tous unis dans le même esprit et dans les mêmes sentimens , lesquels après s'être affranchis des liens honteux de l'esclavage , de ceux non moins honteux de la superstition , viennent présenter à l'Être suprême son plus beau , son plus parfait ouvrage ,

aussi pur que lorsqu'il sortit pour la première fois de ses bienfaisantes mains.

Quel plus magnifique spectacle à offrir au monde et à la postérité, que celui d'un peuple de frères, dont la morale et la vertu vont enfin régler les destinées, jurant tous ensemble de mourir, ou de conserver pour la terre, et pour les siècles qui vont suivre, le dépôt sacré de la liberté!

Il sera impossible, j'ose le croire, de se rappeler sans attendrissement cette fête à jamais célèbre, comme il étoit impossible d'y assister sans émotion. Je peindrois difficilement l'impression que fit sur moi, le ravissant tableau qu'offroit, surtout dans le jardin national, ce peuple immense rassemblé pour honorer, avec une simplicité sublime, le bienfaisant Auteur de l'univers; la vénération la plus profonde, le plus saint respect, le recueillement le plus pieux sembloient en inspirer toutes les pensées, et en régler tous les mouvemens: il étoit lui-même grand, majestueux, et digne des fonctions sacrées auxquelles il étoit associé, et le calme dont il offroit l'image, sembloit être celui de la nature.

L'ame étoit élevée et attendrie, par les sons d'une musique énergique et touchante, par le chant des hymnes, par l'influence de la poésie et des arts, par les idées les plus philosophiques,



embellies dans la bouche du président de la Convention nationale, de tout le charme de l'éloquence : je comparois ce culte auguste à toutes les pratiques puériles et souvent affreuses, que la superstition avoit enseignées aux hommes ; et je bénissois la sagesse de ceux qui avoient restitué à la raison et à l'humanité, l'empire sacré qu'elles n'auroient jamais dû perdre.

Il y eut dans cette solennité mémorable plusieurs circonstances dignes d'être rappelées dans un écrit, dont les fêtes publiques sont l'objet.

C'étoit une très belle idée , par exemple , que celle de placer sur un char pompeux , et de faire avancer à côté de la représentation du peuple français , tous les attributs des arts et de l'agriculture , qui sont , à-la-fois , le signe et le gage de la prospérité des nations , les résultats de la civilisation et les liens de la société.

Je ne saurois non plus passer sous silence le spectacle touchant , qui vint embellir notre marche auprès de l'hospice , autrefois l'hôtel des Invalides : les vieux soldats , que la patrie reconnoissante y entretient , s'étoient rassemblés sur notre passage : des inscriptions patriotiques et simples , placées au devant des gradins où ils étoient assis , exprimoient leur reconnoissance et l'ardeur guerrière qui les embrâsoit encore.

Ils se levèrent à l'aspect de la Convention ; et , portant leurs mains au ciel , ils jurèrent , tous à la fois , de mourir pour la liberté , si elle avoit besoin de leur appui. Un sentiment religieux força la Représentation nationale de s'arrêter devant ces vieillards , presque tous convertis d'honorables blessures , comme pour recevoir leurs serments , et sur-tout pour honorer leur vieillesse. La musique qui nous précédait , exécuta des chansons guerrières , et les yeux de ces braves gens me parurent étinceler d'un nouveau feu , lorsque les airs retentirent des accords qui rappeloient leur antique gloire.

Mais , puisque je veux rendre compte des sensations qui m'ont frappé , je dois dire que j'ai vu avec peine , au champ de la Réunion , l'encens fumer au tour de la montagne , sur laquelle étoient placés les vieillards , les jeunes filles et la Représentation nationale. Pourquoi cette pratique puérile , empruntée des religions qui ne sont plus ? Elle n'ajoutoit rien à la pompe des cérémonies ; et l'on ne pense pas , je l'espère , honorer la Divinité en brûlant de l'encens pour elle. Le culte que l'on va lui rendre doit être purement spirituel ; il est plus important qu'on ne le croit , d'empêcher que l'on n'y ajoute aucune cérémonie inutile : il n'y a pas loin de la fumée de



l'encens à celle des holocaustes, et à toutes les autres chimères, créées par la superstition et par l'erreur.

Je dois dire encore, que j'ai été peu satisfait de cette pantomime allégorique, de l'incendie de l'athéisme et de l'exaltation de la sagesse; outre qu'elle a été mesquine dans l'exécution, il est impossible de ne pas sentir que de telles fictions ne peuvent paraître que froides et petites, à côté de la sublimité du spectacle qui les environne.

La réunion de tout un peuple, le concours de tous les arts pour en exprimer les sentimens, des chants, des hymnes et de beaux vers, voilà ce qui doit composer les fêtes, voilà ce qui les rend majestueuses et attendrissantes: des danses, des jeux et des exercices, voilà ce qui les embellit encore; des discours sages et moraux, où l'éloquence et la philosophie s'unissent; pour éclairer les hommes des représentations dramatiques, où l'émotion et le plaisir sont les compagnes de la vertu, voilà ce qui doit les diriger vers un but utile et politique: mais bannissons en, par la suite, tout ce qui peut en affoiblir la dignité, et en atténuer l'influence.

Lorsqu'à la fête du 10 août, par exemple, tous les attributs du royalisme, tous les signes de la noblesse et de la féodalité, tous les hochets

de l'orgueil furent consumés par les flammes, sous les yeux de la Convention , ce ne fut point une allégorie, mais un grand acte de la justice nationale , mais un grand exemple donné à toutes les nations de la terre , mais une grande et auguste cérémonie, dont l'objet étoit très réel , et qui étoit elle-même une conséquence du gouvernement adopté par le peuple : et autant cette cérémonie , telle qu'elle fut exécutée, fut imposante et magnifique, autant elle eût été petite , si elle n'eût pas été réelle , ou si l'on y eût mêlé la présence de quelque être allégorique et moral.

Parmi vos fêtes annuelles , il en est une , qui sera chère à tous les adorateurs du vrai Dieu , c'est celle que vous avez consacrée au malheur et au soulagement de l'indigence.

Les anciens sacrifioient à la crainte : presque tous les peuples de l'univers ont , dans leurs institutions religieuses , reconnu l'existence d'un être naturellement méchant , occupé sans cesse à combattre le bonheur des hommes ; et ils ont souvent voulu l'adoucir par des sacrifices et par des prières : cette idée étoit une suite de l'asservissement de l'espèce humaine , qui a presque toujours mieux aimé flatter les tyrans que les détruire... Mais ce n'est pas sous ce point de vue , que vous avez institué une fête au malheur ; c'est pour annoncer au monde que



l'individu frappé par lui , trouveroit dans nos institutions tout ce qui pourroit l'adoucir. Jamais , sans doute , en reconnoissant l'existence de l'Être suprême , vous ne pouviez mieux seconder ses vues : vous êtes devenus les instrumens de sa bienfaisance , en vous chargeant du soin de réparer , autant qu'il seroit en vous , les maux qui échappent à ses soins , ou qui résultent des institutions mêmes qui organisent la société.

Il est beau d'honorer le malheur ; il est plus beau de le réparer : vous avez fait l'un et l'autre en établissant la fête dont je parle , et en en choisissant la journée , pour acquitter une dette de la société toute entière.

Ainsi , vous accoutumerez les hommes au bonheur de faire le bien , en même temps que vous graverez dans leurs cœurs , ce précepte de la bienfaisance , qu'il faut voler au secours de ses frères , et les chérir d'autant plus qu'ils nous semblent plus malheureux.

A Rome , lorsqu'un lieu quelconque étoit frappé de la foudre , il étoit à jamais sacré ; et l'on y conservoit religieusement , au pied d'un autel que l'on y élevoit exprès , tout ce qui portoit l'empreinte du courroux céleste : cette pratique est l'emblème des devoirs que doivent remplir des hommes vertueux et libres.

*O malheur , je te salue si tu viens seul ,*  
dit un proverbe castillan ; mais chaque français  
doit dire : « *O malheur , je te salue , si tu tombes*  
*» sur un de mes frères , car tu me donnes*  
*» l'occasion de remplir le plus saint ministère ,*  
*» dont un homme puisse être chargé , celui de*  
*» réparer ou d'adoucir une des erreurs de la nature ;*  
*» mais je te salue avec bien plus d'empressement , si*  
*» c'est moi que tu frappes , car alors , tu me rends*  
*» l'objet de la bienfaisance générale et des consolations de l'amitié , et les blessures que tu me fais ,*  
*» au lieu d'être cruelles , me sont douces . . . . .*

Les principaux actes de la vie civile auront aussi leurs cérémonies et leurs fêtes , comme les grands phénomènes de la nature , les belles époques de votre histoire , les vertus morales et les travaux ordinaires de l'industrie , de l'agriculture et des arts.

Ainsi , vous leur donnerez un nouvel éclat , et vous les embellirez d'un nouveau charme.

Ainsi , vous mettrez en action ce principe fondamental de tout gouvernement sage et libre , que le bonheur individuel doit être la fin de toute association d'hommes , et le but de toute constitution politique : ainsi vous ferez connoître aux citoyens , que tout , jusqu'à leur conduite intérieure et privée , doit être sous la surveil-



lance du corps social , et se diriger vers son plus grand avantage : ainsi, vous leur apprendrez , que si la patrie est heureuse de leur bonheur, ils doivent en cherchant à l'accroître par l'exercice de leurs devoirs, accroître aussi celui de la patrie , dont la prospérité ne peut se composer que de celle de chacun de ses membres.

Les naissances et les mariages, qui devront avoir leurs cérémonies, ou plutôt leurs formalités particulières , destinées à les constater d'une manière authentique et légale , auront donc aussi leur pompe commune ; et le jour de leur commémoration annuelle sera une fête nationale. Quel plus beau spectacle à offrir aux hommes, que la solennité du bonheur ou la fête de l'espérance ! La naissance d'un citoyen est une conquête pour la patrie ; et il faut bien que chaque année , elle se réjouisse en commun , des nombreux appuis qui lui auront été offerts : il faut bien qu'elle contracte devant l'univers et devant les siècles , l'obligation de protéger la foiblesse de ceux qui seront , un jour , appelés à l'éclairer ou à la défendre.

Je voudrais que dans cette fête , les mères parussent environnées des nombreux enfants qui seroient nés d'elles : je voudrais que le premier rang fût donné à celles qui en les allaitant elles-

mêmes , auroient rempli la plus douce obligation de la maternité ; et que cette distinction si légitime répêlât , ce qu'on ne peut trop redire , que ce n'est pas seulement par des sacrifices et par des actions difficiles que l'on sert le mieux la République , mais par l'exercice des vertus privées , mais par l'accomplissement paisible des premiers devoirs de la nature , qui offrent eux-mêmes la plus douce des félicités.

Je voudrois que , semblable au chêne des forêts , dont l'immense feuillage couvre tous les réjettons qui sont nés de lui , le père de famille y parût au milieu de tous ses fils ; et que l'on vît avec respect une nombreuse postérité , se presser au tour du vieillard en cheveux blancs , qui l'auroit élevée avec honneur , pour la patrie et pour la vertu.

Je voudrois que cette fête fût exclusivement consacrée à honorer la paternité ; j'en bannirois le froid célibataire , celui dont l'ame de glace n'a jamais senti le bonheur d'être père , et goûté l'espoir de se voir renaître un jour ; celui qui n'a jamais versé des larmes , en essuyant celle de son fils , ou en entendant les premiers accens de sa voix timide et foible : je craindrois que sa présence ne vînt refroidir une aussi touchante cérémonie , et ne portât la tiédeur et la contrainte au milieu des doux épanchemens qui sauront en faire le charme.



Je lui défendrois pareillement d'assister à la fête du mariage: qu'il reste seul avec lui-même, celui qui n'a voulu s'occuper que de lui seul; qu'il trouve partout, au lieu des touchantes émotions de l'ame, le dégoût et l'ennui qu'il a préférés, dans son délire, à la douce réalité du bonheur.

La fête du mariage chez des hommes égaux et libres, dont les mœurs sont pures et l'ame sensible, doit être la plus belle des fêtes; c'est celle de l'amour et de la volupté: qu'elle soit digne de son institution et des sentimens qui doivent l'embellir; que l'on y retrouve tout ce qui peut charmer l'ame, attendrir le cœur, promettre une félicité sans remords et un bonheur toujours renaissant: que le jeune homme, nouvellement épris, y paroisse sous l'égide des mœurs, à côté de sa jeune amante, et jouisse déjà, par l'espoir des vrais biens qui lui sont promis: que les époux, unis depuis peu, viennent y renouveler leurs sermens et s'y jurer encore une inaltérable tendresse; que ceux qui peuvent s'honorer d'un plus long amour, s'y montrent en exemple aux jeunes époux qui suivent leurs traces.

Mais comment fixer l'ordre de ces fêtes, comment les décrire d'avance, et se flatter de les retracer dans de froides peintures? Il faudroit les pinceaux de l'Albane, ou les crayons de Boucher;

et ma plume reste immobile devant un sujet aussi gracieux.

Il me semble que la nature a formé pour ces aimables cérémonies, le voluptueux mois Floréal ; il me semble que le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, la douce température de l'air s'unissent aux émotions de l'ame, pour embellir la solennité des plus doux sentimens du cœur.

Je vois un autel de gazon, élevé à quelque distance de la Cité, sur un tapis de verdure, et sous la voûte d'un feuillage impénétrable aux feux de l'astre du jour : les plus anciens époux du canton l'environnent ; ils sont les chefs de la cérémonie. Les époux unis depuis la dernière fête, s'avancent en ordre, et avec cette contenance paisible qui exprime le vrai bonheur ; leur front ne brille point de cet éclat séduisant et rapide, que donne le plaisir, mais de ce calme tranquille, signe incontestable d'une félicité pure : ils sont précédés des jeunes filles, dont l'habillement est celui de l'innocence, et dont le maintien est celui de cette gaîté, qui s'allie si bien avec la pudeur ; des guirlandes de fleurs les unissent ensemble, et des bouquets de roses font leur parure.

Leurs danses vives et légères peignent l'alegresse de ce beau jour, et les sentimens qu'il



inspire : les jeunes gens se pressent autour d'elles ; ils se mêlent à leurs jeux ; ils font retentir les airs de chansons patriotiques , ou relatives à la solennité qui les rassemble , d'hymnes en l'honneur des héros morts pour la patrie , ou de chants de triomphe consacrés aux grands événemens de notre histoire. . . . .

Les jeunes époux s'approchent de l'autel ; ils reçoivent des mains augustes de ceux , dont la constance et l'amour leur ont déjà servi de modèles , des couronnes de fleurs , et des rameaux de mirthe , dont ils ornent leur tête et leur sein : ils s'avancent ; ils jurent ensemble de remplir toutes les obligations que la nature et la société leur imposent , ces devoirs sacrés , dont l'accomplissement est la première source du bonheur ; et des cris de joie mille fois répétés , consacrent , au nom de la patrie , des sermens qui lui sont si chers.

Un vieillard , placé à côté de l'autel , s'élève sur les gradins qui l'entourent ; cinquante ans de vertus et de bonheur , lui donnent le droit de faire entendre sa voix , dans une fête consacrée au bonheur et à la vertu : ses fils et ses petits fils sont au nombre de ceux qui l'environnent ; il leur a appris de bonne heure à être sensibles et bons , bienfaisans et justes ; à accueillir l'huma-

nité souffrante, à défendre le foible, à soulager le pauvre ; il a façonné leur ame à la pratique de toutes les vertus, et il jouit par eux de toutes les récompenses qui peuvent embellir une longue vie, consacrée à faire le bien.

Son aspect est le signal du silence : on le respecte, on l'aime ; et on va l'entendre avec plaisir.

Il parle aux jeunes époux de leurs obligations les plus sacrées, de celles qu'il a si bien remplies : Il leur rappelle ce qu'ils doivent à la Patrie, ce qu'ils se doivent à eux-mêmes : il leur apprend quels sont les devoirs qui les lieront à ceux auxquels ils donneront le jour ; comment ils devront former pour la République des hommes industrieux et justes, des femmes laborieuses et fidèles ; par quels moyens ils accoutumeront leurs enfans à écarter loin d'eux toute imposture, à se préserver de toute injustice, et à aimer leurs frères et leur pays : il enseigne aux épouses l'art de calmer, par une douceur habituelle, toutes les allarmes de leurs époux ; aux époux eux-mêmes à se conserver l'objet de l'affection de leurs épouses. Il fait voir que les bonnes mœurs sont le seul lien des mariages, comme la seule base de la prospérité publique ; et nul n'a cessé de l'entendre, sans avoir au fond de son cœur, l'ardent desir de suivre ses préceptes, et le sentiment d'en être digne.



Les danses et les jeux recommencent, et succèdent à ces touchantes cérémonies. Les jeunes gens s'exercent à la lutte, à la course, à tous les exercices qui donnent de l'agilité ou de l'adresse; ils reçoivent des prix que leur décernent les vieillards: ces prix sont modestes et simples, comme les mœurs de ceux qui les donnent et comme les actions qu'ils récompensent. Des fleurs, un ruban ou un rameau de verdure suffisent pour consacrer leur victoire et pour honorer leurs succès. Tantôt ils figurent dans la campagne ces combats illustres qui consolidèrent la liberté française; tantôt ils offrent l'image des premières fêtes qui en embellirent l'aurore: d'autres fois, ils élèvent un monument de gazon ou des trophées de verdure à la mémoire des grands hommes, qui ont fondé ou honoré la République; enfin, leurs chants et leurs danses comme leurs plaisirs et leurs jeux sont dirigés vers un même but, vers l'amour de la Patrie, vers l'accroissement de celui de la Liberté, vers l'épuration des sentimens qui produisent les bonnes mœurs; et toutes leurs actions comme toutes leurs paroles, tendent à rendre les hommes plus dignes du nom sacré de Citoyen.

Si les fêtes de la naissance et du mariage sont les solemnités de l'espérance, et du bonheur,

on peut dire que celle des funérailles sera celle de la reconnoissance et de la mélancolie, dont le charme pour les âmes sensibles et pures, n'est ni moins touchant, ni moins aimable.

Les regrets ont aussi leur volupté, la douleur a aussi ses dédommagemens et ses jouissances; et, s'il est cruel d'avoir à gémir sur les pertes irréparables des personnes que nous avons aimées, il est doux de pouvoir encore les rappeler au milieu de nous, par le prestige des souvenirs: on croit revivre avec elles, en s'occupant de leur mémoire; on jouit des honneurs qu'on leur rend, comme si elles pouvoient y être sensibles, et la reconnoissance qu'on leur témoigne, semble s'épurer encore à nos yeux, par le triste avantage qu'elle a, d'être la plus désintéressée de toutes.

Oh ! Qu'il est doux, qu'il est consolant de pouvoir suivre, au-delà du trépas, l'ami qui nous servit de père, où le père qui fut notre ami; l'épouse qui partagea nos peines, nos espérances et nos plaisirs, et dont la douceur aimable sut calmer au sein du bonheur, l'impétuosité de nos jeunes ans; la mère tendrement chérie, qui prit tant de soin de notre enfance, apperçut notre première pensée, au moment où elle put éclore, entendit notre premier langage, et recueillit,



dans nos caresses naïves, les premières expressions de la tendresse; l'amante toujours adorée, qui nous aima, comme nous l'aimâmes, et dont le dernier sentiment fut encore celui de l'amour; l'homme bienfaisant et vertueux, qui éclaira notre raison, dirigea nos premiers penchans, et nous fit aimer de bonne heure la pratique de ces devoirs, sans laquelle il n'est point de bonheur.....

Oh! qu'il est consolant pour nous mêmes, lors que la mort plane sur nos têtes et va sonner notre dernière heure, de pouvoir en jettant un dernier regard sur la terre que nous allons quitter, sur les amis qui nous y pressent encore dans leurs bras, sur la famille éplorée qui nous y prodigue les soins les plus tendres, appercevoir des regrets et des larmes et être surs, en cessant de vivre, que notre dernier soupir ne terminera pas notre existence, mais qu'elle se prolongera encore dans le cœur de ceux qui nous furent chers.

Il semble qu'alors la mort n'est pénible que pour ceux qui en sont les témoins; il semble que l'on n'est sensible qu'à la douleur que l'on fait éprouver, et que les angoisses déchirantes qui précèdent la dissolution de notre être, se changent en une sensibilité douce, qui ne nous permet d'être touché que de l'attachement qu'on nous témoigne.

Et, si à ces consolantes pensées viennent se joindre quelques-unes de celles qui nous montrent une nouvelle vie au-delà du trépas même, au quel nous allons succomber; si l'image de la destruction est effacée dans notre ame, par le sentiment d'une immortalité bien-heureuse; si au regret de nous séparer de tous les amis qui nous entourént, se joint l'espoir d'aller bientôt rejoindre ceux qui naguère furent l'objet de nos larmes, alors, loin d'être cruelle, la mort elle-même ne nous paroît plus qu'un nouveau bienfait de la nature, et nous l'attendons avec confiance.

Toutes les nations de la terre ont placé les funérailles, les honneurs à rendre aux morts, les consolations à répandre sur les derniers instans de la vie, au rang de leurs devoirs politiques et religieux les plus sacrés et les plus chers. Il semble, comme l'a dit Billaud-Varennés, *que les cérémonies funèbres soient le dernier adieu, non de quelques hommes seuls, mais de la nature*; il semble que ce soit une dette de la société toute entière, et que la reconnoissance générale s'y reproduise, sous les formes les plus susceptibles de porter dans toutes les ames, l'attendrissement et l'émotion.

Partout, quelques soient le caractère et les mœurs des peuples, leurs opinions religieuses, leur



morale et leur philosophie, depuis la région glacée où la piété filiale du sauvage le porte à donner la mort à son père, pour l'arracher aux infirmités de la vieillesse, jusques à ces contrées brûlantes, où le vieillard près d'expirer, est porté par sa famille réunie au bord du fleuve, dont les ondes saintes doivent effacer, en lavant son corps, toutes les souillures de sa vie : les funérailles sont une cérémonie touchante et solennelle, et la commémoration de la mort, une fête pour le sentiment.

Partout le desir de se survivre se retrouve dans les plus secrètes pensées, partout la sensibilité de l'ame a besoin de s'épancher dans des actes publics, qui nous rapprochent, en quelque sorte, de ceux dont la perte nous est cruelle. Les liens qui nous attachent à ceux qui nous sont chers et qui nous aiment, ne peuvent se rompre entièrement, et malheur à l'ame de glace pour qui les regrets et la douleur ne seroient pas quelquefois un aliment indispensable !

Les prêtres qui surent faire tourner à leur avantage toutes les erreurs et toutes les passions, et qui presque toujours ne fondèrent, que sur nos vices et sur nos foiblesses, cet empire immense que la raison vient d'anéantir, nos prêtres du moins, dans tout ce qui appartenoit aux dogmes et aux pratiques funèbres, semblent avoir assez

bien pensé de l'humanité pour songer à n'établir leur influence que sur les plus doux sentimens du cœur.

Ce n'étoit point, en effet, à l'ingratitude et à l'oubli de ce qu'on doit à ses parens, à ses bienfaiteurs et à ses amis, qu'ils demandoient des tributs et des offrandes ; c'étoit à la piété filiale, à la reconnoissance, à l'amitié : et l'espérance d'être utile même après leur mort à ceux que l'on avoit aimés, étoit l'illusion pour laquelle ils réclamoient des fondations et des aumônes.

C'étoit quelque chose en effet de bien consolant et de bien doux que cette certitude qu'ils osoient nous offrir, de soulager pour un peu d'or ou avec des prières et des cérémonies, ou par la pratique soutenue de quelques devoirs et de quelques vertus, les peines de ceux que nos cœurs avoient chéris : c'étoit une illusion bien heureuse que cet espoir que l'on nous donnoit, d'appliquer au soulagement de nos amis, pour jamais séparés de nous, jusqu'aux bonnes actions que nous pouvions faire.

J'ai vu avec un attendrissement difficile à rendre, le simple habitant des campagnes, porter le fruit de ses sueurs et de son travail, au prêtre rustique de son canton, afin d'en obtenir des prières qui pussent accélérer l'instant où



son père, qui n'étoit plus, jouiroit d'un bonheur sans fin. J'ai vu la mère sensible et tendre apporter aux mânes de son fils le même tribut d'amour, de bienfaisance et de vertu, et se consoler de sa perte, par l'espoir de contribuer encore à son éternelle félicité.

Mais la superstition gâte tout ce qu'elle frappe, et rend dangereuses, par leurs conséquences, les consolations qu'elle donne: il y a trop près de ses illusions, quelques douces qu'elles nous paroissent, aux agitations du fanatisme et à l'asservissement des peuples, pour que le flambeau de la raison n'ait pas dû se hâter de les dissiper. Je ne viens pas les redemander à la politique des prêtres; je ne viens pas les redemander à la confiance des âmes sensibles; je ne veux pas fonder de nouvelles erreurs, mais réclamer la seule pratique du plus pieux de nos devoirs, de celui que la reconnoissance commande, et que la justice prescrit.

Je ne veux pas que l'on rétablisse des fables: elles ont régné pendant trop de siècles, et leur empire est trop funeste; mais que l'on restitue au sentiment les jouissances qui lui appartiennent.

Honorons les morts, ou plutôt offrons aux vivans, par ces honneurs mêmes des consolations, des espérances et des sujets d'émulation.

Honorons la vertu de ceux qui ne sont plus, afin que ceux qui leur survivent, puissent désirer de les imiter.

Les Anciens possédoient , à un très haut degré, l'art de reporter dans leurs institutions publiques toutes les sensations qui peuvent agir sur le cœur des hommes. Ils savoient profiter, pour les embellir , de toutes les circonstances qui peuvent y ajouter une nouvelle parure ; et ils n'avoient garde d'oublier des cérémonies, où s'associoient, avec tant de charmes , la mélancolie des souvenirs, les impressions de la douleur même, les illusions de la tendresse et le pouvoir des grands exemples ; et où les richesses des arts, les conceptions immortelles du génie et les créations les plus aimables de l'imagination et de l'esprit, peuvent être consacrées avec tant de succès à honorer ce qui est honorable, et à perpétuer, dans la mémoire des gens de bien, ce qui ne peut y vivre trop longtemps, la reconnoissance pour la vertu.

Leurs fêtes funèbres, dont le caractère étoit à la fois simple et grand, majestueux et tendre, furent toujours l'un des grands moyens employés par leurs législateurs, pour perfectionner l'éducation publique, et diriger toutes les affections du peuple, vers l'amour de la gloire et vers le



mépris de la mort, qui en est le compagnon inséparable.

Cette pompe du trépas, ces jeux, ces combats, ces luttes, ces libations et ces sacrifices, qui rassembloient sur la tombe des morts, la multitude qui révéroit leur mémoire, avoient quelque chose de si auguste et de si touchant que, même après trente siècles, ils nous attendrissent et nous enflamment, par les seuls récits qui nous en restent : nous assistons aux funérailles d'*Anchise*, aux jeux funèbres qui suivirent la mort de *Patrocle* ; nous entendons ces chants de douleur, qui retentissent autour de l'urne où sont déposées les cendres des héros qui ont combattu pour la liberté, ou aggrandi le domaine de l'esprit humain ; et nous jouissons par la pensée du spectacle le plus digne d'être offert à des hommes éclairés et libres. Que sera-ce, quand nous en serons les témoins nous mêmes ; que sera-ce, quand ces grandes fêtes seront destinées à célébrer ce qui nous aura été cher, et à éterniser des regrets qui auront pris leur source dans nos cœurs ?

Les Grecs associoient les fêtes funèbres aux grands événemens de leur histoire qui, comme celles de tous les peuples ne pouvoient consacrer de grandes actions sans rappeler de grandes

perles, et où l'on ne pouvoit manquer de retrouver à chaque page, à côté du courage et de la victoire, le cercueil et le néant de la mort.

Souvent ces grandes actions mêmes étoient devancées par les jeux, qui devoient un jour en éterniser le souvenir : tant ces peuples sensibles sentoient le besoin d'associer l'idée de la mort à celle de la gloire, et d'acoutumer les hommes à contempler sans effroi l'abîme incommensurable de la tombe et de l'éternité.

Souvent la veille d'une bataille étoit consacrée à des jeux funèbres, en l'honneur de ceux qui devoient y périr ; alors les guerriers qui les célébroient, sembloient, avant de se dévouer pour la patrie, être appelés au jugement des siècles, et recueillir d'avance le tribut d'estime et de gratitude, qui devoit accompagner d'âge en âge, le souvenir de leurs vertus.

L'histoire renferme sur-tout le récit d'une de ces fêtes, qui, se liant à celui de l'une des plus grandes actions, dont l'antiquité puisse se glorifier, a toujours produit sur toutes les ames, une émotion vive et profonde. Je veux parler des jeux funèbres, qui précédèrent à Lacédémone, le dévouement des Thermopiles ; de cette pompe auguste et sainte, où l'on vit les trois cens



Spartiates qui, sous la conduite de Léonidas, alloient mourir pour la liberté, célébrer eux-mêmes, en présence de leurs parens, de leurs amis, de leurs concitoyens, les funérailles qui les attendoient.

Jamais des hommes peut-être n'ont été frappés d'un plus grand spectacle : jamais la muette éloquence des grandes choses ne se déploya d'une manière plus sublime : et si l'on considère, qu'indépendamment du puissant intérêt, qui s'attachoit aux généreux citoyens, dont la mort n'étoit que trop sûre, le salut de la patrie, ses espérances et ses dangers étoient la pensée dominatrice qui asservissoit tous les cœurs, et cette pensée se trouvoit fortifiée encore, par l'aspect d'une cérémonie aussi extraordinaire ; si l'on songe que dans ce moment même, la Grèce entière étoit assaillie par un million de soldats, et que trois cens hommes seuls marchaient au devant d'eux pour les combattre ; si l'on se rappelle, que, tandis que la perte de ces vertueux citoyens étoit assurée, leur victoire étoit douteuse, et que pourtant, c'étoit à elle seule qu'étoit attachée la destinée de tout un peuple, on sentira quelles émotions devoient s'emparer de toutes les âmes, au spectacle d'une solennité qui consacroit d'une manière si touchante, et le dévouement magnanime des trois cens républicains, et la gran-

deur du péril qui le rendoit nécessaire.

De tels hommes étoient incapables de se laisser intimider ou affoiblir par le sentiment du danger : c'étoit au contraire en le rendant présent à leurs pensées, qu'ils acquéroient de nouveaux moyens de le vaincre ; ils ne séparaient point dans leur ame, l'espérance de la victoire de celle d'une mort glorieuse ; et leur courage, excité encore par des sentimens aussi sublimes, devenoit digne des plus grands succès.

L'idée de la mort, chez les anciens, n'étoit point une idée importune ; elle étoit consolatrice et bienfaisante : ils l'appelloient, au lieu de la repousser ; elle les accompagnoit sans cesse dans leurs fêtes et dans leurs banquets, comme au milieu des batailles, et parmi les travaux de la guerre : ils y trouvoient un encouragement pour la gloire, un aiguillon pour la volupté, et par cet avertissement perpétuel, de la brièveté de la vie, ils étoient naturellement conduits à ne laisser perdre aucun des rapides instans qui la composent.

Les Anciens considéroient la mort, comme un azile tutélaire, et non comme un écueil redoutable. Elle n'étoit pas pour eux *le roi des épouvantemens*, mais la source de toutes les consolations ; et c'étoit parce qu'ils apprenoient tous



les jours à mourir, qu'ils savoient vivre vertueux et libres.

Le mépris de la mort, en effet, est la première vertu des républicains ; il n'est point de liberté bien assurée pour celui, dont la vie peut être retenue en ôtage entre les mains des tyrans. Il ne pourra jamais se dire libre, celui qui ne saura pas trouver un refuge à l'abri de tous les despotes, et qui ne verra pas dans la mort, une protectrice constante, contre toutes les entreprises des oppresseurs et des méchans ( 1 ). Sans le mépris de la mort, l'homme reste foible et timide, pusillanime et craintif : il est la proie du premier scélérat qui lui fait envisager ce qu'il redoute : il est étranger à sa patrie, incapable de la défendre, et prêt à la trahir pour se sauver.

Mais il ne suffit pas d'avoir appris à contempler la mort sans terreur, d'être prêts à nous y dévouer

---

( 1 ) On sait le trait de ce forçat, qui, menacé d'être frappé injustement, dit : *Ce n'est pas un homme que l'on traite ainsi*, et se précipite dans la mer, en entraînant avec lui, le compagnon de son esclavage. Quelle leçon, même pour les plus ardens amis de la justice et de la liberté ! Il étoit libre, quoique dans les fers, cet homme, digne d'un meilleur sort ; et son oppresseur n'étoit qu'un esclave ; car il étoit barbare et injuste. Caton, à sa place, se fût conduit comme lui, et lui, dans utique, auroit donné à la postérité le même exemple que Caton.

sans crainte , de la voir sans effroi s'approcher de nous ; il faut encore être déterminé à s'avancer au-devant d'elle , à lui tendre les bras , et à ne la considérer que comme une amie , chargée de la fonction salulaire de terminer toutes nos peines.

Et pourquoi l'envisagerions-nous autrement ? N'est-elle pas pour l'homme de bien un égide contre toutes les attaques de l'injustice ? N'est-elle pas un rempart pour la vertu , au pied duquel viennent se briser les efforts impuissans du crime ? Peut-elle être redoutable à d'autres qu'au méchant dont elle déconcerte toutes les trames , et qui ne doit laisser après lui qu'une mémoire justement odieuse ?

Avec elle , il ne reste plus sur la terre d'autre supériorité , que celle du courage sur la foiblesse , et de la vertu sur le vice. ( 1 )

C'est elle qui remet tout à sa place , et qui vengeant bientôt le bon citoyen , des succès impies

---

( 1 ) « Penses-y-bien , jeune homme , » dit ROUSSEAU , et ces paroles me semblent sublimes , » que sont dix , vingt , » trente ans pour un être immortel ? La peine et le plaisir » passent comme une ombre : la vie s'écoule en un instant ; » elle n'est rien par elle-même ; son prix dépend de son emploi : » le bien seul qu'on a fait demeure , et c'est par lui qu'elle » est quelque chose. »



de l'homme artificieux et adroit, amène pour lui le jugement des siècles, et les réparations de la postérité.

La mort est le sommeil du juste et l'azile de l'opprimé. Accoutumons-nous donc de bonne-heure à ne la considérer que comme un bienfait de la Providence, et non comme une loi barbare de la nature. Quel seroit l'homme assez peu sage, pour vouloir, en la bannissant de dessus la terre, s'exposer à y rester seul et sans aucun azile, sous la dépendance absolue de la scélératesse et de l'audace ? Que nos institutions publiques donc nous familiarisent avec son idée, nous apprennent à en ôter tout ce qu'il peut y avoir d'amer, et nous empêchent de trouver des sujets d'allarmes là où il ne faut voir que des consolations.

La fête annuelle des funérailles, en dirigeant nos méditations vers ces pensées mélancoliques et sublimes, le plus doux aliment des âmes sensibles, nourrira le sentiment, qui nous lie à ceux dont nous pleurons la perte, et nous préparera, en même tems, à nous ressouvenir sans effroi, qu'à peine quelques jours bien rapides se succéderont peut-être encore, avant que nous ayons partagé le sort de ceux à qui nous donnons des larmes.

Ce que je viens de dire suffit, sans doute, pour déterminer le caractère qu'il faut imprimer à

cette fête: il doit être simple et pieux et tel, en un mot, qu'il convient à la pompe de la douleur, et à la solennité du sentiment. La mémoire des morts doit être honorée d'une manière convenable et digne; il faut que l'on y célèbre avec sensibilité, les bonnes actions de ceux qui ont cessé de vivre, et que nul ne puisse y assister, sans y recueillir des consolations et des exemples. Il faut qu'aucun citoyen ne s'en retire, sans emporter cet attendrissement qui prépare l'ame aux douces vertus, et qui est pour elle, dans tous les tems, une si précieuse jouissance.

Vous ne voudrez pas que l'estime publique paroisse ne s'attacher qu'à ce qui est admirable et grand, qu'à ce qui étonne et subjugué l'esprit: mais vous honorerez tout ce qui est juste; et les bonnes mœurs long-tems pratiquées, et les vertus sociales et paisibles auront aussi leur gloire et leurs récompenses.

Dans un état qui se crée lui même, et au moment de sa création, les grands élans du courage et les grandes pensées du génie, sont nécessaires à cette explosion nationale, qui peut seule triompher de tous les obstacles, et opérer un grand changement: mais dans un empire déjà organisé sur les principes de la sagesse et de la raison, quand tout le système politique n'obéit plus qu'à



une impulsion uniforme et constante , sa marche ne doit point l'entraîner hors du cercle que lui a tracé la main sublime , de la quelle il a reçu le mouvement et la vie ; et alors ce sont les vertus paisibles qu'il faut encourager et faire naître.

Alors , les bonnes actions , qui peuvent se répéter sans cesse , valent mieux que les grandes actions , qui ne peuvent être que rares , et dont l'influence est moins utile.

Alors , le laboureur qui cultive son champ avec intelligence et probité , l'épouse vertueuse et sensible , qui élève et nourrit ses enfans , qui leur apprend à aimer leur pays , et à être compatissans et justes , auront autant de droits à vos honneurs , que dans d'autres temps , le guerrier , l'écrivain et le philosophe.

Je voudrois que les funérailles particulières , n'eussent aucun caractère de cérémonies et de solennités : il faut laisser à ces premiers instans de la douleur , le seul éclat qui naît d'elle-même ; le temps en adoucit l'amertume , mais ce n'est que lui , qui la peut changer en des regrets moins insupportables ; et , il faut bien , avant de provoquer des pleurs , attendre qu'elles puissent couler sans être pénibles : je craindrois d'ailleurs , que l'orgueil ne se mît à la place du sentiment , et que l'inégalité des fortunes , dont il n'est pas

*Essai sur les Fêtes Nationales.* G

en votre pouvoir d'affranchir la terre , ne reportât bientôt , dans ces fêtes privées , un vain luxe incompatible avec les mœurs austères que vous voulez fonder parmi nous. La modestie et la simplicité , voilà les vertus républicaines : si dans tout ce qui est commun , si dans tout ce qui est national et pour le peuple , elles doivent faire place à la plus grande magnificence , il faut les retrouver nécessairement , dans ce qui n'est que particulier.

Je voudrois donc que les inhumations se fissent sans aucune pompe , et qu'il n'y eût de formalités que celles qui sont nécessaires pour constater le décès des citoyens : ce n'est pas à moi à les indiquer ; elles appartiennent à la législation civile , et je me borne à les y renvoyer : je n'ai voulu vous entretenir que d'une fête annuelle et publique , et c'est d'elle seule que je parle.

Elle doit être , comme je l'ai dit , simple et pieuse : mais l'on doit y retrouver tout ce qui peut parler au cœur , élever l'ame et offrir des consolations à la douleur et au sentiment.

Je choisirois pour son époque , l'instant de l'année où la terre commence à voir flétrir sa parure , et où son deuil compatit , le mieux , aux peines de l'ame : le mois Brumaire , par exemple , ce mois où l'univers se dépouille de



ce coloris brillant , dont l'éclat nous avoit charmés jusqu'alors ; où le ciel plus sombre , ne resplendit plus que de quelques feux ternes et rougeâtres , et où tout annonce que bientôt la nature entière va être plongée dans l'engourdissement de la mort , me semble devoir , plutôt qu'aucun autre , être désigné pour l'anniversaire de la douleur et des regrets. Tout ce qui nous entoure alors , nous invite à nous y livrer : il semble qu'il n'existe plus que des souvenirs sur la terre , et que si nous y tenons encore nous-mêmes , ce ne soit que par le sentiment de nos pertes : l'ame sent le besoin de s'élever à des idées surnaturelles ; toutes ses jouissances sont dans les regrets du passé bien plus que dans l'espoir de l'avenir ; et nos méditations se dirigent vers cette cause première de toutes les choses , dont l'idée consolatrice est un asile dans la peine , et un appui pour l'espérance.

Alors , nous aimons à nous retracer les vertus de ceux dont la séparation nous afflige : alors , nous aimons à leur payer ce tribut de larmes , qui alimente et console la mélancolie ; et nous goûtons un charme d'autant plus doux , que rien , dans la nature entière , ne contraste avec nos pensées. Les prêtres , qui savoient fortifier leurs cérémonies de tous les accessoires qui peuvent y ajouter une nouvelle influence , avoient

choisi la même époque pour célébrer une commémoration pareille ; et quoique leurs pratiques fussent toujours accompagnées de tout ce qui peut le plus aisément enchaîner l'imagination et flétrir la sensibilité , cependant , tel étoit le pouvoir irrésistible des sensations , qu'elles rappeloient à l'ame , que les lui indiquer , suffisoit pour l'émouvoir et pour l'attendrir.

Ce seroit donc dans le mois Brumaire , que tous les citoyens célébreroient la fête auguste des funérailles. . . . Tous les habitans d'une même Commune se rassembleroient , au jour fixé , dans l'enceinte , qui , pendant cette année , auroit servi aux sépultures : ( 1 ) la mélancolie se nourrit dans l'ombre et elle se plaît parmi les tombeaux ; le lieu que je désigne est donc celui qui convient le mieux à une solennité , dont la mélancolie et la douleur feroient le principal or-

---

( 1 ) On sent bien que je ne voudrois pas laisser subsister nos cimetières tels qu'ils ont été jusqu'ici , étroits , resserrés et circonscrits par des murs plus ou moins élevés : je voudrois au contraire que l'on désignât , à quelque distance des Communes , un lieu plus approprié aux cérémonies dont je parle : un champ vaste et spacieux , planté d'arbres , et décoré , si je puis parler ainsi , de tous les ornemens de la mort , dont il seroit , pour ainsi dire , le temple , et où l'on retrouveroit tout ce qui peut émouvoir et nourrir la mélancolie et la douleur.



nement. Ce seroit déjà, sans doute, une bien touchante cérémonie, que cette réunion de beaucoup d'hommes, sur le lieu même où reposeroient les cendres de leurs amis et de leurs peres.

Je vois chacun d'eux attendri, chercher avec avidité pour la baigner de ses larmes, la pierre modeste, mais sacrée, qui couvre les restes de ceux, dont la perte cruelle et récente lui aura coûté le plus de regrets. J'en vois d'autres détourner les ronces, et ôter la mousse qui empêchent de lire les inscriptions simples, consacrées à nous retracer quelques vertus ou le souvenir de quelques bonnes actions, tandis que plusieurs contemplant sans effroi, le lieu tutélaire, où ils pourront aussi goûter à leur tour, l'éternel repos de la mort et l'oubli de toutes les peines.

Oh ! si je pouvois assister un jour à quelques unes de ces pieuses cérémonies, dans les contrées si chères à mon cœur, où s'écoulerent avec tant de rapidité les premières heures de mon existence, avec quelle volupté j'irois pleurer dans ce saint azile du repos et de la vertu ! Avec quel empressement j'indiquerois moi-même, l'espace où je desirerois que deux Cyprès pussent ombrager bientôt la terre, sous laquelle je pourrois goûter enfin le calme que j'ai si peu connu ! Je ne voudrois point qu'un vain faste outrageât ma dernière retraite ,

mais combien je serois heureux , si je pouvois espérer que l'humble pierre choisie par mes propres soins , pourroit être quelquefois baignée des larmes du sentiment et de l'amitié , si je pouvois espérer qu'un jour la main de quelqu'être sensible et juste viendrait y graver le témoignage que je n'ai jamais cessé d'aimer mon pays , et de vouloir le bien de mes frères ! . . . . .

Je voudrois que des chants lugubres tels qu'en invente le génie de Gossec , conduisissent les citoyens au centre même de cette enceinte , où l'ambition vient s'anéantir , et où toutes les passions se taisent.

Je voudrois que des hymnes sacrés y célébrassent l'homme vertueux , qui depuis la dernière solennité , se seroit endormi dans la sépulture de ses pères. Je voudrois que des inscriptions portées dans cette marche triomphale de la mort , indiquassent les vertus et le nom de ceux dont il faudroit honorer la cendre. J'aimerois qu'on vînt déposer sur leurs tombes les instrumens de leur travail , qui furent aussi les témoins et les compagnons de leur gloire : il me semble que l'ame du laboureur se réveilleroit avec délices , si on plaçoit auprès de lui tout ce qui dans ses mains laborieuses , contribua si puissamment à la prospérité de son pays. Je voudrois qu'au lieu de ces dis-



cours pompeux , commandés par la vanité et composés par l'adulation , une voix modeste se fit entendre et célébra dignement les vertus de celui qui pendant la dernière année , auroit été enlevé à la patrie : Je voudrois que le bon père , le bon fils , le bon ami , l'homme compatissant et sensible , l'épouse vertueuse et tendre , la bonne mère , le fonctionnaire public qui auroit dignement rempli ses devoirs reçussent , au nom du peuple un juste tribut de regrets et d'honneurs , : je voudrois que l'on célébrât de préférence , et avant tout , celui dont la vertu modeste auroit désiré l'obscurité , celui de qui les actions n'auroient été nuisibles à la félicité d'aucun être ; et que , si l'on étoit encore condamné à célébrer des guerriers et des héros , le premier rang ne fût pas pour eux. Des Citoyens humains et libres ne doivent jamais perdre de vue , même en honorant les vertus guerrières , qui sans doute doivent être honorées , que si les trophées de la victoire resplendissent d'un grand éclat , ils n'en sont pas moins toujours arrosés de sang et de larmes. ( 1 )

---

( 1 ) » Plutarque observe quelque part » dit le bon et sensible auteur des *Études de la nature* , » que Cérès et Bacchus qui » étoient des mortels , furent mis au rang des Dieux à » cause des biens purs , universels et durables qu'ils avoient » procurés aux hommes : mais qu'Hercule , Thésée et les » autres héros ne furent mis qu'au rang des demi-Dieux , parce » que les services qu'ils rendirent aux hommes furent passagers , circonscrits et mêlés de beaucoup de maux.

Je considérerois cette portion du peuple , rassemblée au tour des tombeaux , comme exerçant spécialement la souveraineté de l'opinion , et comme particulièrement chargée de préparer pour les citoyens morts le jugement de la postérité.

Je voudrois qu'un arrêt solennel se fît entendre sur chaque tombeau moment où elle devoit se refermer pour jamais ; et j'appellerois la censure la plus rigoureuse envers toutes les mémoires , afin qu'une proscription morale fût aussitôt prononcée contre celle , qui devoit être deshéritée de l'estime des gens de bien.

Les Egyptiens en usoient ainsi après le décès de leurs monarques , et l'histoire les a distingués pour ces pratiques appellées justes : mais combien ce que je propose seroit plus digne de la majesté d'un grand peuple , qui s'est resaisi de sa dignité ! Qu'importe en effet , qu'un despote , plus ou moins affreux , ait été plus ou moins coupable ! Les peuples sont-ils beaucoup moins malheureux sous la tyrannie de ces hommes , que l'adulation et la bassesse décorent du nom de rois justes , que sous la domination de ceux qu'on flétrit avec plus d'équité , par la qualification de méchant ? Cette bonté si vantée ne se réduit-elle pas en dernier terme , à traiter avec plus de complaisance quelques favoris



corrompus? Qu'importe donc la vie des rois, et le jugement favorable ou sévère qu'en porte la postérité? Qu'importent les tyrans et leur mémoire? Bientôt la terre en sera délivrée, et il ne restera plus d'eux que le souvenir de leurs crimes.... Mais l'essentiel dans un état libre où l'égalité est reconnue, où les droits de tous sont consacrés, c'est que la conduite de chaque citoyen soit pesée et mise au grand jour; c'est que nul ne puisse échapper à la responsabilité de l'honneur, même en se réfugiant dans l'azile du tombeau.

Cette démocratie de la mort, telle que je la propose, doit-être le complément nécessaire de la démocratie politique, dont vous avez su, les premiers, donner l'exemple à l'univers. Eh! ne craignez pas que la calomnie en dicte jamais les grands jugemens; l'envie et la haine, qui l'inspirent, s'anéantissent dans la tombe; elles poursuivent rarement au delà du trépas, les victimes qu'elles ne craignent plus, et la vertu qui ne demande que des souvenirs est défendue par tous les hommes.

Qu'ils seroient beaux, qu'ils seroient sublimes, ces actes éclatans de la justice d'un peuple, qui sauroit, même après la mort de ses citoyens, suivant qu'ils auroient été vertueux ou méchans, dispenser la louange et le blâme; et qui, n'écoulant aucune prévention particulière, retraceroit parmi

nous l'image de ce tribunal terrible et juste , que la religion des anciens avoit placé à l'entrée de leurs enfers !

La flatterie n'expire pas même sur la tombe des rois ; elle survit à leur destruction ; et leurs obsèques retentissent encore de son impudique langage : mais elle seroit à jamais bannie des funérailles d'un peuple libre. On n'y entendroit que la vérité ; on n'y invoqueroit que la justice, et l'un et l'autre s'uniroient pour les épurer encore , aux épanchemens et aux regrets de la nature et de l'amitié.

Ce Jugement solennel, dont chaque année reproduiroit la pompe, seroit le plus puissant mobile du courage et de la vertu. Il n'est aucun homme sans doute, qui à moins que son ame ne soit flétrie par la dépravation et par le vice, puisse, en quittant la vie, devenir *sourd au bruit de sa mémoire*. (1) L'idée de cette solennité de la justice et de l'opinion seroit donc sans cesse présente au cœur de tous les citoyens dans quelque circonstance qu'ils se trouvassent, et dans quelque situation qu'ils fussent : elle seroit la consolation du pauvre et la conscience du riche ; elle accompagneroit le guerrier dans les batailles, le magistrat dans l'exercice de ses fonctions, le

---

(1) Belle expression de l'auteur du Poëme des Jardins.



législateur à la tribune ; elle rempliroit l'ame du pere de famille, lorsqu'il instruiroit ses enfans, et la certitude, qu'un jour la postérité prononceroit sur sa tombe , forceroit chaque citoyen à ne rien négliger dans sa conduite , pour mériter d'être absous par elle.

Telle seroit donc, Législateurs, la solennité des funérailles : elle auroit un objet plus vaste que la fête des Ayeux que vous avez décrétée , mais elle atteindroit au même but.

La fête des Ayeux doit être touchante : c'est celle de la reconnoissance et de l'amour filial, et à Dieu ne plaise que je veuille rien diminuer de l'effet qu'elle doit nécessairement produire ; je ne veux qu'en aggrandir le cercle et en accroître l'influence. Ce n'est pas seulement à la piété filiale que je demande ici des larmes ; c'est à tous les sentimens de l'ame , c'est à l'intérêt national. Il faut que la patrie elle-même puisse pleurer sur la tombe de tous ses enfans, et que la mère, longtems aimée, qui a eu le malheur de survivre au fils , dont elle a soigné l'enfance , puisse venir à son tour, lui rendre les derniers devoirs.

Je ne voudrois pas que cette solennité fût une fête simplement décadaire ; je la voudrois plus solennelle , et peut-être ceux, qui m'auroient lu penseront-ils qu'il en est peu qui doivent

être tout à la fois plus augustes et plus éclatantes. Je n'en tracerai pas ici le minutieux programme ; il est difficile d'intéresser, en offrant de nombreux détails ; et dans les fêtes , il me semble qu'il faut se borner à indiquer d'avance des traits généraux , fixer ce qui doit déterminer principalement le caractère de la cérémonie , et abandonner ensuite à ceux , qui en seront les acteurs , le soin d'en improviser eux-mêmes les petites circonstances. C'est un tableau dont vous arrêtez l'ordonnance et le plan, mais dont vous laissez à d'autres qu'à vous le soin de tracer les ombres, et de colorer les diverses parties : sans cela , vous mettez la contrainte à la place du sentiment et du plaisir , et vous faites une fatigue de ce qui ne doit être qu'un amusement : sans cela , vous nous faites jouer une comédie quand nous voudrions nous livrer , d'après nous-mêmes , aux divers sentimens qui nous agitent. On peut très bien , dans les récits des fêtes passées intéresser par le tableau , plus ou moins animé , des diverses émotions , qui ont saisi les ames , mais on ne peut prévoir d'avance jusqu'où iront ces émotions ; et les calculer , c'est les éteindre.

Cette observation doit s'appliquer , mais d'une manière plus particulière encore , aux commémorations historiques , aux anniversaires des brillantes époques de la gloire de la nation.



Les événemens à jamais célèbres qui ont fondé la liberté française , et qui en ont affermi l'empire , seront gravés trop profondément , dans le cœur des générations futures , pour qu'il soit nécessaire d'expliquer d'avance , les détails dont il faudra orner les solennités, qui en porteront le nom.

Convoquez le Peuple pour ces fêtes, et vous en aurez suffisamment rappelé le caractère et le motif; déterminez le lieu et le tems qu'elles devront embellir de leur éclat , et vous en aurez compelttement tracé l'ordonnance et la marche.....

C'est là que la pompe des arts doit aggrandir encore , s'il se peut , le spectacle que vous présenterez aux hommes : c'est là , que la musique et la poësie feront entendre , tour à tour , leurs accens mâles et fermes ; et ceux par lesquels elles parviennent , le plus sûrement , à émouvoir et à toucher.

Des chants funèbres , honoreront la mémoire , à jamais illustre des fondateurs de la liberté française , et de ceux qui l'auront scellée de leur sang.

Les jeunes gens brûleront du desir de les imiter un jour ; les vieillards verseront des larmes , en songeant qu'ils ne peuvent plus l'espérer : mais tous se réuniront dans un même esprit , pour jeter des fleurs sur leur tombe , et pour célébrer leurs exploits. Ainsi les Athéniens chantoient , dans toutes leurs fêtes , Harmodius et Aristot.

giton , dont le dévouement et le courage , en frappant les deux fils de Pisistrate , préparèrent l'affranchissement de leur pays , et méritèrent que leurs noms , transmis jusqu'à nous , avec les chansons patriotiques destinées à les honorer , reçussent encore , après trente siècles , les hommages d'une nation libre.

Je ne m'arrêterai pas d'avantage sur ces augustes solennités , c'est au peuple à les consacrer lui-même ; je vois d'avance ses rassemblemens se former , et se presser avec joie , pour rappeler l'heureux souvenir de ces jours de courage et de gloire.

Mais je ne finirai point cet essai , sans parler de la fête des récompenses ; et quoiqu'il ne faille aux peuples libres , d'autre mobile pour la vertu , que le bonheur qu'elle fait goûter à ceux qui l'aiment et qui la pratiquent , il ne s'en suit pas pour cela , qu'elle doive rester sans distinction chez un peuple , qui en fait la base de son gouvernement et de ses lois.

Vous honorerez donc publiquement , et vous récompenserez avec éclat , tout ce qui peut être offert aux hommes , comme des exemples et des modèles.

Vous instituerez donc aussi la solennité de la reconnaissance nationale , et cette fête sera ,



tout à la fois , celle du génie et de la vertu : mais elle ne sera pas circonscrite dans l'enceinte d'une seule commune , la France entière sera son théâtre ; tous les jours de l'année seront consacrés à en préparer la pompe auguste , et ces préparatifs seront eux-mêmes des fêtes et des solennités.

Qu'il soit établi dans chaque Canton , un conseil de vieillards , nommés par le peuple : que ces conseils soient spécialement chargés de connoître et de recueillir toutes les actions qui , dans leurs contrées , auront droit à des distinctions et à des honneurs , et de leur décerner publiquement le juste prix qui leur sera dû.

Que ces actions soient toutes celles qui ont pu être utiles à la patrie , quels qu'en soient la nature et l'objet. Il est plusieurs manières , sans doute , de la servir et de l'honorer ; mais vous placerez au premier rang celles qui auront eu pour but de sauver la vie à des citoyens , en exposant courageusement la sienne , ou de maintenir la liberté du peuple.

Vous ne dédaignerez point toutefois la vertu paisible et modeste ; que son obscurité même ajoute encore , s'il se peut , aux honneurs qu'elle a droit d'attendre : son éclat est moins brillant , mais son influence n'est pas moins sûre , ni son

effet moins précieux. Récompensez ces vertus simples et privées, dont le charme est de tous les instans, et le bienfait de toutes les heures : honorez le bon fils, le bon ami, l'épouse laborieuse et fidèle. Que la pudeur obtienne de vous, une rose, et l'innocence une couronne de fleurs : la féodalité a voulu quelquefois s'illustrer par de si saintes récompenses ; mais les dons d'un monstre sont empoisonnés comme lui, et c'est à la liberté seule, à se montrer généreuse et juste. Proclamez l'homme bienfaisant, qui, dans la pauvreté même, aura recueilli la vieillesse, ou l'enfance délaissée ; celui qui aura enrichi son pays d'une découverte utile, naturalisé sur son territoire, un nouveau genre de culture, ou fait germer une plante inconnue jusques alors, à l'inexpérience de l'Agriculteur.

Que chaque année, au mois Germinal, le conseil des vieillards se rassemble, fasse convoquer lui-même le peuple, et proclame en sa présence, l'action qu'il aura jugée la plus digne d'être récompensée par lui.

Que l'énoncé de son jugement soit accompagné de ses motifs, afin que l'ame des citoyens puisse être nourrie et touchée par ce saint amour de la vertu, et élevée au dessus d'elle, par la sublimité des grands exemples.



Que la Représentation Nationale se fasse rendre un compte exact de ces Solemnités particulières : qu'elle examine avec attention , qu'elle compare avec soin et les décisions , et les faits qui les auront motivées ; et qu'elle couronne elle-même au nom du Peuple tout entier , dans la plus pompeuse des cérémonies publiques , le citoyen qui aura mérité le mieux la reconnaissance de la patrie.

Je voudrois que , dans la même fête , on décernât les honneurs du triomphe aux armées victorieuses , aux généraux , dont les talens et la bravoure auroient su guider leur courage , et honoré les armes françaises.

Je voudrois que tous les hommes qui , dans quelque place que ce soit , et par une longue suite de travaux , auroient bien servi la République , fussent ainsi remerciés par elle ; je voudrois voir récompenser tous les talens , et toutes les vertus , afin qu'ils fussent excités encore , et multipliés au milieu de vous , par cet éclat régénérateur , dont vous saurez les décorer.

Vous avez décrété qu'une colonne seroit élevée dans l'enceinte de ce monument , destiné à recevoir les restes sacrés des grands hommes de la République ; et vous avez voulu que l'on y pût lire les noms de ceux qui auroient droit à

*Essai sur les Fêtes nationales.* H

l'estime des siècles : gravez-y donc dans cette journée , celui de l'homme de génie , dont les conceptions immortelles , auroient instruit ou honoré la France ; celui de l'artiste , dont les monumens éterniseroient la mémoire ; celui de l'agriculteur , dont les longs et constans travaux auroient mérité cette distinction ; celui enfin de tout homme qui , par quelque découverte utile , auroit accru la masse de nos connoissances , et préparé quelque nouveau moyen au développement de la prospérité publique.

Choisissez aussi ce grand jour , pour transporter dans ce dernier azile de la gloire , les cendres illustres de ceux qui auroient déjà été jugés dignes de l'apothéose de la Liberté. Que la pompe de cette solennité sainte soit encore embellie par celle de l'époque à laquelle vous l'aurez fixée ; et que tout contribue et s'empresse pour imprimer à de si grands honneurs , la majesté qui leur convient !

Je ne voudrois pas que les récompenses que vous décerneriez alors , pussent jamais être pécuniaires : ce seroit le jour de la véritable gloire , et elle ne doit pas être souillée par des jouissances , qui n'émaneroient pas d'elle seule. Il est tems , sans doute , de restituer aux signes les plus simples et les plus modestes , l'honneur d'en être le symbole et le



gage : il est tems de leur rendre tout leur charme et tout leur pouvoir. Mais vous sentirez que l'indigent, qui aura été jugé ainsi avoir bien mérité de la patrie a droit à être nourri pareille , et qu'il faut que la vieillesse , justement honorée par l'éclat de ces distinctions , puisse s'écouler doucement à l'abri des besoins et de l'inquiétude.

Ah ! ne croyez pas que cette fête puisse dégénérer jamais en une vaine cérémonie : ne croyez pas qu'elle soit inutile au développement du courage , du génie et de la vertu. Songez à la pompe qui l'embelliroit , à l'éclat dont vous pourriez l'environner , à l'enthousiasme qu'elle feroit naître ; et voyez l'émulation des grandes ames s'enflammer encore à l'aspect des récompenses qui seroient offertes. Bientôt cette solennité seroit la fête de l'Europe ; bientôt l'Univers vous accorderoit l'initiative de la gloire ; et comme les hommes que vous présenteriez à son admiration , seroient aussi les bienfaiteurs de l'humanité toute entière , il attendroit avec empressement , la proclamation que vous en feriez , pour l'adopter , et la répéter depuis un pôle jusqu'à l'autre.

La gloire est la passion des ames libres , parcequ'elles ne sont point comprimées , et que l'énergie républicaine développe et semble accroître encore les grandes pensées et les grands sentimens. Le desir

de la mériter, est le mobile des grandes actions : il est lui-même une vertu ; il prend sa source dans l'estime que l'on accorde à ses semblables , et cette estime devient , avec la fraternité , le plus ferme appui des Républiques. Le despotisme doit l'éteindre , parce qu'il anéantit tous les sentimens généreux , et qu'il ne s'environne que de l'égoïsme et de la vanité : le despotisme doit le remplacer , par cette soif insatiable des faveurs , et des récompenses , qui ne dirige pas les hommes , vers ce qui est grand , ou vers ce qui est juste , mais vers ce qui peut obtenir le plus sûrement des dignités et des richesses. L'homme qui vit sous la tyrannie dédaigne ou méconnoît la gloire : s'il est vicieux , que lui importe tout ce qui ne plaît pas à son maître , puisque c'est de son maître seul qu'il peut obtenir ce qu'il souhaite ? S'il ne l'est pas , que lui importe encore l'opinion d'un troupeau d'esclaves ? Elle n'est pas pure à ses yeux , et elle ne peut toucher son cœur.

Mais , dans un gouvernement libre , où tous les citoyens sont égaux , où l'estime est le prix des vertus ; et où chacun doit trouver dans le suffrage de ses frères , la récompense des plus grands exploits , il n'est rien qu'on ne puisse tenter pour le mériter et pour l'obtenir : c'est ce desir qui est le mobile des ames véritablement géné-



reuses ; c'est lui qui excite le courage ; c'est lui qui prépare à la vertu ; c'est lui qui inspire ces sentimens qui , dans les Républiques anciennes , enfantèrent tant de miracles ; c'est lui qui fit naître tous les grands hommes , dont le souvenir nous pénètre encore d'admiration , et de respect.

Cicéron aimoit la gloire , et Cicéron sauva son pays : cette passion sut l'élever au-dessus de tous les dangers qui se pressoient autour de lui ; et ce fut parce qu'il lui fut fidèle , qu'il conserva la liberté de Rome , prête à s'anéantir pour jamais.

Dans une solennité semblable à celle que je vous demande , les Grecs couronnèrent Eschiles : Sophocles , jeune encore , fut le témoin de son triomphe ; et le cœur , vivement touché par un spectacle aussi ravissant , embrasé du feu du génie , il s'élança dans la carrière , où l'on recueilloit tant de gloire , et des chefs-d'œuvres immortels furent le prix de son audace.

Que l'amour de la gloire donc , puisqu'il doit naître au milieu de vous , soit l'un des moyens que vous employerez ; qu'il aggrandisse , à votre voix , la carrière ouverte au génie , au vrai courage , à la vertu ; que vos récompenses et vos encouragemens , que le spectacle offert par vous , d'une

nation généreuse et juste, et digne appréciatrice de tous les genres de mérite, donnent à tous les citoyens, l'élévation et l'énergie qui sont nécessaires à l'accomplissement des hautes destinées, que vous êtes chargés de leur préparer.

Ainsi, Législateurs, vous aurez fait naître de grandes actions, et de grands ouvrages; et la postérité vous devra les nombreux modèles qu'elle s'empressera d'imiter: vous aurez fondé les mœurs publiques, avec la liberté qu'elles défendent; vous les aurez fixées par vos institutions; vous les aurez embellies de tout ce qui peut épurer l'ame, et former le cœur; et vous aurez naturalisé, parmi nous, tout ce qui peut aggrandir le cercle des créations de l'esprit, en dirigeant vers l'accroissement de la félicité générale, la pratique de tous les préceptes de la morale et de la raison, et les résultats les plus précieux de toutes les méditations humaines.

---



QUELQUES IDÉES

SUR

LES ARTS.

SUR LA NÉCESSITÉ DE LES ENCOURAGER,  
ET SUR DIVERS ÉTABLISSEMENS NÉCESSAIRES  
À L'ENSEIGNEMENT PUBLIC.

---

L'écrit suivant a été publié, il y a plusieurs mois, (le 25 Pluviôse); mais il a été connu de peu de personnes, n'ayant été destiné qu'aux seuls membres de la Convention nationale : il a paru convenable de le réunir à celui que l'on vient de lire, tant à cause de l'analogie qui règne entre les objets qui y sont traités, que parce qu'il a eu la même destination. Je dois seulement avertir que la répétition des mêmes idées peut se retrouver quelques fois dans les deux ouvrages.



---

# QUELQUES IDÉES

## SUR

### LES ARTS.

---

P A R M I les institutions politiques , destinées à cimenter de plus en plus l'édifice de la liberté nationale , celles qui peuvent influer sur l'esprit humain , et , en étendant les lumières de la raison , créer , ou régénérer les mœurs publiques , sans lesquelles tout gouvernement n'a qu'une existence momentanée et précaire ; celles dont le résultat doit être nécessairement d'accroître la prospérité de l'empire , d'étendre et de fortifier son influence sur les autres nations ses rivales , et de préparer dans le corps social lui même , de nouveaux moyens d'en conserver l'organisation et l'indépendance ; celles-là , dis-je , doivent attirer essentiellement les regards d'une réunion d'hommes appelés à compléter la régénération d'un grand

peuple , à créer pour les siècles et pour l'univers ; et à mettre en action le véritable système de la félicité publique , enfin à empêcher qu'aucune des chaînes déjà brisées , dont les tyrans de la terre s'étoient servi pour consolider leur domination , ne puisse jamais être renouée.

La Convention nationale , fidèle à la plus sacrée de ses obligations , a déjà posé les premières bases de l'enseignement public , et pourvu aux pressans besoins de la génération qui va naître ; Bientôt les premiers élémens de ce qu'il faut savoir , seront l'apanage de cette jeunesse encore naissante , qui doit recueillir tous les fruits de la révolution qui s'achève , et jouir de tous les bienfaits d'une liberté , dont la conquête ne lui aura point coûté de sacrifices. Bientôt un homme absolument dépourvu de connoissances , ne se rencontrera pas plus sur notre sol qu'un esclave ou qu'un tyran. Gloire soit rendue à jamais à ceux qui ont pensé que sans un bon système d'instruction publique , il ne pouvoit y avoir de liberté ; que le fanatisme et l'ignorance étoient , entre les mains des despotes , une arme toujours redoutable , et que la base de tout bon gouvernement étant la vertu et la pratique de tous les devoirs sociaux , le plus sûr moyen de rendre les hommes meilleurs , et conséquemment plus



dignes de la liberté , étoit de les éclairer et de les instruire.

Mais il ne suffit pas , sans doute , de généraliser et de répandre les lumières de cette instruction première qui , comme la chaleur de la nature , doit se propager dans toutes les parties du corps social , pour les rajeunir et les vivifier : il faut encore préparer pour l'esprit humain tous les moyens de développement et de perfection aux quels il est susceptible d'atteindre ; alors la carrière du législateur s'aggrandit ; alors ses augustes fonctions l'élèvent à une hauteur surnaturelle : ce n'est pas seulement pour ses contemporains qu'il médite , c'est pour les siècles ; ce n'est pas une seule nation qu'il organise , c'est la terre entière ; son influence s'étend sur la postérité ; ses bienfaits appartiennent à l'univers , dont il prépare et l'affranchissement et le bonheur : c'est alors qu'il a véritablement dérobé , comme Prométhée , le feu sacré de la divinité , et qu'il va , comme elle , régénérer et embellir la nature.

Pénétrons-nous donc de nos devoirs , de notre puissance et de nos moyens , calculons nos richesses , apprécions notre position , et voyons ce qu'il nous reste à faire.

Ce n'est pas un peuple nouveau que nous sommes chargés d'organiser , ce n'est pas de petites peup-

plades éparses çà et là sur la terre , séparées entre elles , isolées des autres nations , n'ayant et ne voulant avoir aucune influence sur leur existence politique , sur leur gouvernement et sur leurs mœurs , sans opulence , sans industrie , sans luxe , sans grandes villes , et formées d'hommes accoutumés à peu de besoins et nés avec des mœurs simples et pures : c'est un vieux peuple dont il faut assurer la régénération : c'est une nation composée de vingt-cinq millions d'hommes , long-tems façonnée à tous les genres de tyrannie , et devenue libre en un jour , par le seul élan de son courage et par le seul résultat des progrès de sa raison : c'est un amas d'hommes actifs , industrieux et éclairés ; pour qui l'instruction est un besoin , le luxe une passion naturelle , les connoissances de l'esprit une source intarissable de richesses , dont les arts ont fait long-tems les délices et la gloire , et du sein de laquelle partent sans cesse , comme d'un foyer , tous les rayons qui doivent éclairer le monde : c'est une nation que son industrie et ses talens ont placée au premier rang de celles qui couvrent la terre , et qui , depuis un siècle entier , exerce sur elles , par ses talens et par son langage , une sorte de suzeraineté morale de laquelle nulle encore n'a pu s'affranchir : c'est un peuple enfin , nombreux et serré , occupant le plus riche



territoire de l'Europe, possédant de vastes et opulentes cités, des colonies et de riches établissemens dans les quatre parties du monde, à la fois commerçant et agricole, et formé d'hommes généreux, humains, vifs, sensibles et paisibles, qui ne veulent être ni conquérans ni guerriers, ni usurpateurs, ni esclaves, mais se maintenir dans l'enceinte de leurs frontières, au sein du bonheur et de la liberté.

Il ne s'agit donc pas de leur enseigner à se passer, mais à jouir; d'organiser pour eux la pauvreté, mais l'opulence; de leur enlever tout ce qui rend les autres nations tributaires de leur empire, mais d'accroître et de multiplier tous leurs moyens d'influence sur elles; de les condamner à végéter dans un cercle étroit d'occupations et de travaux, mais de leur ouvrir toutes les carrières de l'imagination et du génie, et de diriger leur application et leurs veilles vers tout ce qui peut aggrandir la sphère de nos connoissances, épurer et fortifier notre raison, reculer les bornes de l'esprit humain, et par-là les maintenir à cette hauteur où la révolution les élève.

Le despotisme en expirant a laissé à la France régénérée un superbe et vaste héritage qu'elle ne sauroit répudier sans honte. Il lui a restitué, pour les siècles et pour l'Univers, l'immense dépôt de

toutes les connoissances humaines , le résultat de tous les talens de l'esprit , le produit de toutes les créations du génie. C'est dans ses mains que sont pour ainsi dire , réunies et fixées , comme en un seul et unique faisceau , toutes les lumières qui ont pu jaillir jusqu'ici du choc de toutes les pensées , et de l'ensemble de toutes les méditations. Elle doit donc aux nations qui lui succéderont un jour , de leur transmettre dans toute son intégrité cet inappréciable dépôt. Elle leur doit de ne pas arrêter , par une coupable indifférence , la marche et les progrès de l'esprit humain , et de faire pour la postérité ce que les siècles passés ont fait pour elle. Il faut que le despotisme , dont l'orgueil encourageoit et protégeoit les arts qui devoient enseigner à le détruire , soit à cet égard surpassé par la liberté , lors même que celle-ci ne peut être déterminée que par l'amour du bien public.

Mais il est , et il faut bien le dire , il est au sein des richesses , de quelque genre qu'elles soient , une sorte d'indifférence qui résulte de la satiété , et qui nous rend presqu'insensibles aux objets que nous possédons : et si ces richesses appartiennent à l'esprit , si leur existence est pour d'autres hommes que nous un titre d'honneur et de gloire , à cette indifférence qui naît de la possession , se joint le dédain qui naît de



la jalousie : alors la médiocrité qui ne peut rien produire , outrage les productions qui la blessent ; et loin de jouir en paix des trésors qu'elle ne peut accroître , mais dont elle pourroit faire son bonheur , elle cherche à les anéantir , et croit se venger des grands hommes , qu'elle ne sauroit atteindre , en dédaignant le fruit de leurs travaux , et en s'efforçant de diminuer la reconnaissance qui leur est due.

C'est ce sentiment destructeur qui ose conspirer encore au milieu de nous , contre la conservation des arts , de leurs chefs - d'œuvres et de leurs préceptes , qui veut en arrêter les progrès , et qui semble ne s'attacher qu'à replonger la terre et sur-tout la France , dans les ténèbres de cette ignorance barbare dont la succession lente , mais sûre des méditations de l'esprit , a su l'arracher pour notre bonheur. Il n'est pas rare en effet d'entendre dire au milieu de nous : *A quoi servent encore aujourd'hui ces arts et ces sciences que l'on vante ? Et pourquoi ce peuple qui se régénère , après avoir brisé pour jamais toutes les chaînes de son esclavage , resteroit-il assujetti à tous ces besoins factices de l'ame qui naissent des arts et du luxe ? Qu'importent les talens de l'imagination pour celui qui sait être libre ? L'austérité républicaine*

*doit les repousser loin d'elle : ils ornoient la cour des despotes ; ils les aidoient à charger leurs sujets de fers , et leurs adulations corruptrices étoient une barrière impénétrable aux plaintes des infortunés , soumis à leur puissance ; ils étoient des instrumens de tyrannie entre les mains de nos oppresseurs : il faut donc les détruire tous , de peur qu'ils ne conspirent encore contre la liberté , en amollissant le courage de ceux qui doivent la défendre.*

« Tu veux être libre , peut-on répondre ; et tu  
 » veux anéantir les sciences et les arts ; et tu  
 » repousses de tes institutions tout ce qui peut  
 » élever et nourrir l'ame , tout ce qui peut ag-  
 » grandir la sphère de l'esprit humain ! Apprens  
 » que la liberté est produite par ce même en-  
 » thousiasme qui crée les productions du génie ,  
 » comme elle est mise en théorie et en pratique ,  
 » comme elle est garantie et conservée par la  
 » philosophie et par les lumières de la raison.  
 » Considère les descendans de Miltiade et d'A-  
 » ristide ; ils ne sont devenus les esclaves du plus  
 » insolent despotisme , qu'après avoir vu périr  
 » leurs arts , leurs temples , leurs divinités et  
 » leurs jeux ; qu'après avoir laissé détruire leurs  
 » statues et leurs tableaux , leurs poètes et leurs  
 » philosophes. . . . C'a été en ne voulant



» que l'Alcoran, en proscrivant à-la-fois, comme  
 » des objets anti-religieux et inutiles, tous les  
 » ouvrages de sculpture et de peinture, en s'op-  
 » posant à l'introduction de cet art divin, qui  
 » multiplie à l'infini toutes les pensées du génie,  
 » que les sectateurs de Mahomet ont banni, peut-  
 » être pour jamais la liberté de sa terre natale, et  
 » courbé la moitié du monde sous le joug de la ty-  
 » rannie: Omar, en disant que l'Alcoran suffisoit,  
 » et en brûlant le plus vaste dépôt qu'ayent eu  
 » les connoissances humaines, a retardé, de dix  
 » siècles, l'aurore de la liberté, et de plusieurs  
 » milliers d'années peut-être l'universalité de son  
 » empire. Penses-tu que celui qui diroit la  
 » même chose de notre immortelle déclaration  
 » des droits ne seroit pas aussi coupable? Penses-  
 » tu qu'il ne prépareroit pas le prompt oubli de  
 » cette même déclaration, s'il vouloit resserrer,  
 » dans les trente cinq articles qu'elle contient,  
 » le cercle entier des méditations humaines?  
 » Ils sont sublimes ces articles; mais l'Alcoran  
 » aussi renferme les préceptes de l'éternelle jus-  
 » tice, sans laquelle il n'est point de liberté;  
 » et cependant l'Alcoran est dans les mains des  
 » despotes, qui l'enseignent à leurs esclaves, un  
 » impénétrable rempart contre les efforts de cette  
 » même liberté qu'ils redoutent.

Ah ! redisons-le sans cesse , et ne nous laissons point de le répéter , c'est le despotisme qui a besoin des ténèbres ; mais la liberté , toute rayonnante de gloire , ne peut subsister qu'environnée de toutes les lumières qui peuvent éclairer les hommes : c'est pendant le sommeil des peuples , que la tyrannie peut s'établir et se naturaliser au milieu d'eux ; c'est pendant la nuit de l'ignorance que se forgent et que se rivent les chaînes qu'elle leur prépare. Cet instinct sacré qui , à l'aspect des beautés de l'Univers , appelle , entraîne l'homme de génie , et le tourmente de l'impérieux besoin d'en créer des imitations nouvelles , est aussi celui qui sait embrâser l'homme généreux et sensible de l'ardent desir d'être libre , et qui , l'arrachant à l'indolence et à l'oisiveté , par le sentiment de la dignité de son être , le force de se ressaisir des droits sacrés qu'il a reçus de la nature.

Les fondateurs de la liberté d'un grand peuple , doivent donc aussi cultiver et encourager les sciences et les arts , comme l'un des moyens de conserver leur propre ouvrage ; mais ils le doivent encore , à cause de leur influence sur les mœurs et le caractère des nations qui les accueillent ; et enfin , parce qu'appelés à créer ou à développer toutes les sources de la félicité



publique , et toutes les causes du bonheur particulier , ils ne peuvent manquer de les chérir pour les jouissances qu'ils procurent , et pour les consolations qu'ils offrent. Ce n'est pas sans doute un objet peu digne de ceux qui sont appelés à balancer et à fixer la destinée des hommes , que des institutions , qui peuvent , par leur résultat , faire couler quelques gouttes d'ambrosie dans la coupe amère de notre existence.

Les arts , en effet , sont à la vie , ce que les fleurs sont à la nature ; ils l'embellissent de tout leur éclat , et font oublier , par le charme qu'ils versent sur elle , les amertumes dont elle est si ordinairement semée ; ils adoucissent les mœurs de ceux qui les cultivent , et les rendent plus dignes d'institutions sociales , fondées sur la philanthropie et l'égalité ; ils tempèrent cette sorte d'âpreté farouche qui s'unit aux vertus républicaines , et ils changent en une surveillance plus douce , cette jalouse méfiance qui suit la conquête de la liberté.

Après les grandes révolutions qui régénèrent les empires , en occasionnant , parmi les peuples , de longues et violentes secousses , il existe encore , comme après les bouleversemens physiques du globe , des oscillations plus ou moins prolongées , qui retardent le rétablissement de l'ordre ordinaire

des choses : pendant ce tems, le besoin du repos est pour beaucoup d'hommes le seul sentiment qui subsiste encore, tandis que pour beaucoup d'autres, le besoin de l'agitation, contracté pendant la tourmente, prend la place du désir de la paix, sans laquelle on ne peut bien goûter les fruits bienfaisans, que la liberté doit produire.

L'amour et la culture des arts arrachent les uns à cette inactive insensibilité, et dirigent l'enthousiasme et l'exaltation des autres, vers des objets où la chaleur et l'activité de l'ame puissent se développer sans danger, et trouver à la fois un aliment et des résultats dignes d'elle. Ils entretiennent et tempèrent ce mouvement vital, dont l'absence du corps politique, ou la trop grande rapidité seroit une cause également sûre de destruction et de mort. Ils détournent les citoyens, par une suite d'occupations et de jouissances, de cette soif des conquêtes, de ce caractère belliqueux et guerrier, le plus grand écueil qu'ait à craindre un peuple qui s'est armé tout entier pour repousser de nombreux ennemis, et dont la victoire a couronné les entreprises; et ils les arrachent, en même tems et par les mêmes moyens, à cette léthargique apathie qui n'est ni le calme d'un peuple heureux et bien organisé, ni l'immobilité



majestueuse d'une nation forte et puissante ; mais le sommeil de la nature , et l'avant-coureur de l'esclavage.

Les arts répandent avec profusion tous leurs bienfaits sur ceux qui les aiment ; ils marchent environnés de l'union et de la concorde : leurs divinités mêlent au laurier qui les ombrage, l'olivier de la fraternité, et leur front serein et riant, semble être l'asyle éternel du bonheur et de la paix ; elles versent de leurs mains bienfaisantes un baume consolateur sur toutes les blessures, et semblent ne se présenter aux humains, que pour resserrer de plus en plus les liens sacrés qui les unissent. Les arts tempèrent et étouffent tous les germes de division ; ils rapprochent, en les unissant par les mêmes goûts et les mêmes travaux, ceux que des différences d'opinion et de sentiment ont pu éloigner les uns des autres. Les dissensions intestines que font naître les grandes crises politiques, les restes des partis ou des factions, les haines publiques, devenues des ressentimens particuliers, les sujets de discorde, qui n'ont pu s'anéantir tout-à-fait devant l'intérêt sacré de la patrie, finissent par disparaître au sein d'occupations bienfaisantes et douces, dont le charme est également senti par tous ; et il ne reste, au lieu d'elles, que cette émulation de

gloire, qui aggrandit encore la carrière où elle se montre ( 1 ).

( 1 ) Celui de tous les Législateurs qui a voulu établir les mœurs les plus austères et les plus pures, c'est sans contredit, Licurgue ; et cependant il sentit fortement la nécessité de policer, par les charmes et par l'influence des beaux arts, le Peuple auquel il vouloit donner des lois.

Il copia, de sa propre main, tous les ouvrages d'Homère, alors très rares, et les donna aux Lacédémoniens. Il engagea Iphitus, roi de l'Élide, à rétablir les jeux Olympiques interrompus depuis long-temps. Enfin, il fit venir à Sparte, le poète lirique Thales, afin que ses talens pussent être employés à graver, dans le cœur des hommes, les préceptes dont il vouloit faire la base de sa législation.

Voici comment s'exprime à ce sujet, le bon Plutarque, si naïvement traduit par Amyot. . .

« Cettui Thales avoit bruit d'être poète lirique, et prenoit  
 » le titre de cet art-là : mais en effet, il faisoit tout ce que  
 » pouvoient faire les meilleurs et plus suffisans gouverneurs  
 » et réformateurs du monde, car tous ses propos étoient  
 » de belles chansons lesquelles il preschoit et admonestoit le  
 » peuple de vivre sous l'obéissance des lois, en union et  
 » concorde les uns avec les autres, étant ses paroles accom-  
 » pagnées de chants, de gestes et d'accens pleins de douceur  
 » et de gravité, qui secrètement adoucissoient les cœurs  
 » félons des écoutans, et les induisoient à aimer les choses  
 » honnêtes, en les détournant des séditions, divisions et  
 » inimitiés, qui pour lors régnoient entre eux ; tellement  
 » qu'on peut dire qu'icelui prépara la voye à Licurgue, par  
 » où il conduisit et rangea les Lacédémoniens à la raison.



Cultivez donc les arts et les sciences, Peuple généreux et sensible, devant lequel se sont brisées toutes les chaînes de la tyrannie : c'est au flambeau de la philosophie et de la raison, que s'est allumé parmi vous le feu divin du patriotisme; entretenez-le, au lieu de l'éteindre, et ne dédaignez pas des lumières dont le résultat a été votre bonheur. Débarrassé des liens qui gênoient tous vos mouvemens, vous avez pris l'attitude fière d'un peuple qui connoît la dignité de son être et la sainteté de ses droits, et vous avez étonné les autres nations de la terre..... Qu'allez-vous faire maintenant, que les despotes qui les asservissent, forcés de fuir loin de vos frontières, et de reconnoître votre indépendance, vont vous laisser cet heureux loisir nécessaire à la consolidation et au perfectionnement des institutions nouvelles ? Vous naissez dans l'ordre politique de l'Univers, et il vous observe avec inquiétude, pour savoir quelle sera la place que vous y prendrez, et quel sera le caractère dont vous voudrez vous investir. Cependant vous n'avez que le choix, ou d'être un peuple industriel et agricole, éclairé et paisible, ou de faire de la guerre votre passion et votre métier. Voulez-vous, au lieu d'être heureux, porter la terreur au bout du monde ? Voulez-vous être craint et

redouté ? Voulez-vous asservir la terre, et régner sur elle par la victoire ? Mais un gouvernement comme le vôtre, mais les principes sur lesquels il est établi, ne s'allient point avec le desir des conquêtes ; il est un empire saint, que vous pouvez exercer sans crime, et dont le sceptre est dans vos mains ; c'est celui de la raison. Vous avez été, sous le despotisme, le peuple le plus éclairé de l'Univers ; soyez-le encore avec la liberté. Rendez les autres nations tributaires, non de votre autorité politique, non de votre gouvernement, mais de vos talens et de vos lumières ; et forcez les à vous être soumises par le sentiment de vos bienfaits : il existe une dictature pour les peuples, dont le joug ne répugne point à ceux qui se courbent sous lui ; c'est la dictature du génie : appelez donc le génie au milieu de vous ; naturalisez-le sur votre territoire, afin d'exercer son propre empire, et de régner par son influence ; qu'il trouve des temples parmi vous, et que les peuples qui vous environnent, y viennent l'adorer et le servir.

Ainsi vous conserverez sur la terre la seule suprématie compatible avec la véritable liberté, avec vos institutions paisibles, avec le bonheur qu'elles vous promettent ; celle de l'opinion.

Ainsi, vous subjuguerez les nations, sans que

VOS



vos succès puissent coûter une seule larme : vos mœurs paisibles et douces seront bientôt celles de l'Europe ; vos arts seront ceux des autres peuples ; ils viendront en puiser parmi vous les préceptes et les leçons , et vous ne les leur donnerez qu'imprégnés , si je puis parler ainsi , des principes de cette liberté que l'univers attend de vous. Laissez aux despotes sanguinaires le desir de régner , par les armes ; il est une force pour vous , dont l'effet est bien plus puissant et l'attrait plus irrésistible , c'est celle de la persuasion ; ce sera par elle que vous pourrez réaliser ces projets de République universelle , sans que les bases de vos institutions , en puissent être blessées ; ce sera par elle , que l'on verra tous les hommes , sinon Français et assujettis à vos lois , du moins , et ce qui est la même chose , frères et libres , et fidèles à tous vos principes.

Si donc vous voulez conserver l'empire dont le sceptre vous est remis , la gloire qui vous est particulière , l'influence qui vous est propre ; si vous voulez être dans l'univers tout ce que vous y pouvez être ; si vous voulez achever l'ouvrage que vous avez si glorieusement entrepris , et faire , pour le reste du monde , ce que vous avez fait pour vous ; si vous voulez porter

*Quelques idées sur les arts. K*

par-tout une lumière salubre et sainte , dont les rayons puissent bannir à jamais tous les despotes et leurs satellites , encouragez , accueillez , honorez les sciences , la philosophie et les arts : que toutes vos lois les favorisent ou les respectent : que leurs trésors soient vos plus précieuses richesses , et que les travaux qui les doivent produire soient placés , par vous , au premier rang des services rendus à la patrie. Que l'éclat des arts se réfléchisse sur tous les actes de votre gouvernement ; qu'il embellisse toutes vos fêtes , orne toutes vos cérémonies , s'associe à toutes vos institutions ; et que le talent de vos artistes s'aggrandisse encore par l'usage que vous en saurez faire : que l'enseignement soit partout ; que l'émulation naisse de toutes parts , et que la gloire puisse répandre ses plus précieuses faveurs sur tout homme qui en sera digne.

Regardez les Grecs , nos maîtres et nos modèles dans les arts , dans la philosophie et dans les vertus républicaines : les Grecs , dont l'influence sur les autres peuples s'est conservée après leur anéantissement , et qui , lors même qu'ils ont disparu de dessus la terre depuis trente siècles , vivent encore par leur exemple , par leurs leçons , et par les monumens de leur génie. Les arts et la liberté furent les premières et les plus énergiques



passions de leurs ames; et ils ne séparoiént point dans leur amour ces deux objets de leur culte: que dis-je? leurs institutions sociales étoient créées pour favoriser l'un et l'autre; le prix de la gloire et les récompenses de la patrie appartenoient également à une grande action et à un chef-d'œuvre. Le génie s'attachoit à tout, embellissoit tout, aggrandissoit tout et créoit par-tout de nouvelles jouissances et de nouveaux encouragemens, pour les vrais amis de la liberté. La religion même chez ce peuple aimable et sensible, parée de toutes les richesses des arts, parloit à l'imagination et élevoit l'ame; et bien loin, comme parmi nous, de retrécir, sous l'amas de ses préjugés absurdes, les bornes de l'esprit humain, elle étendoit le cercle de ses conceptions, et donnoit des alimens au génie. Les arts s'empressoient tous pour seconder l'action du gouvernement, et exciter cet esprit public, le plus grand ressort des Républiques anciennes; mais le gouvernement aussi, loin de les dédaigner et de les repousser, n'éparagnoit rien de ce qui pouvoit leur donner un nouveau lustre; il les appelloit par-tout, les récompensoit par-tout; et ce qui devoit encore plus les exciter et les aggrandir, il s'en servoit pour honorer tout ce qui méritoit quelque récompense. Une telle réciprocité, un tel emploi des travaux du

génie , des conceptions de l'esprit et des talens ne pouvoient manquer de faire naître avec profusion de grands hommes, de grandes actions et de grands ouvrages : ils se présentoient en effet de toutes parts, et leur éclat embellissoit encore les plus brillantes époques de ces immortelles Républiques. Le génie naissoit à l'aspect des honneurs accordés au génie ; il trouvoit même dans les récompenses qui lui étoient étrangères , un nouveau sujet d'émulation ; ses travaux , en conservant le souvenir du patriotisme , du courage et des talens , assuroient leur gloire et éternisoient ses productions , avec le nom de ceux qu'il étoit chargé de présenter à l'admiration des siècles.

C'est en agissant sur l'ame , (1) où réside la source

---

( 1 ) La musique est de tous les arts celui dont l'action sur l'ame , est la plus prompte et la plus certaine ; et son influence sur nos passions , ne peut plus être révoquée en doute : on ne croit pas , il est vrai , aux miracles d'Amphion qui , en jouant de la flûte , éleva les remparts de Thèbes , ni à ceux d'Orphée , qui par les sons de sa lyre , arrêtoit l'effet des pierres lancées contre lui , et calmoit , au pied de Rhémus , la fureur des lions et des tigres ; on sait que l'on a voulu faire entendre par ces ingénieuses allégories , que l'harmonie qui s'établit entre les hommes , est la base de la civilisation , laquelle bâtit des villes , suspend les dissensions et donne à l'homme les moyens de dompter les animaux les plus féroces. on ne croit pas d'avantage à la puissance de Thimothée , qui , suivant son gré , et en changeant de ton et de



sacrée de l'amour des arts et de celui de la liberté,  
du patriotisme et du génie , de tous les talens

ton et de mode, imprimoit successivement à l'ame de ceux qui l'écoutoient, la fureur et la tendresse, la douleur et la gaité. Mais on sent tout ce que, sans atteindre à ces résultats, peuvent produire sur les hommes les accens d'une musique énergique ou tendre. Licurgue le sentoit aussi, lui qui ordonna que les guerriers de Sparte ne combattroient jamais leurs ennemis, qu'au son d'une musique appropriée à la circonstance ; et l'on remarque même, que ce n'étoit pas les trompettes et les autres instrumens belliqueux qu'il vouloit que l'on fit entendre dans les batailles, mais la flûte ou la musette, parce que les Spartiates fougueux et pleins d'ardeur, avoient moins besoin d'être excités au combat, que d'être retenus à côté les uns des autres, et de se défendre de cette impétuosité qui empêche souvent d'obtenir la victoire, et presque toujours d'en recueillir le prix.

L'histoire est pleine de témoignages de cette influence de la musique sur les ames : elle nous apprend que les Arcadiens étoient un peuple naturellement féroce, qui ne s'adoucît qu'en se livrant à l'étude de la musique, par le secours de laquelle il devint la nation la plus douce et la plus heureuse de l'Univers : elle nous parle d'un certain Therpandre qui arrivant à Sparte, au moment où, par l'effet d'une dissension politique, les citoyens étoient sur le point d'en venir aux mains, parvint à les calmer tout-à-fait et à ramener la bonne intelligence dans la ville, en faisant entendre les sons d'un instrument qu'il venoit d'inventer. Enfin elle consacre le trait de Solon, qui ne dédaigna pas d'employer un moyen semblable pour obtenir du peuple d'Athènes la révélation ou

et de toutes les vertus, que les fondateurs des républiques grecques naturalisèrent au milieu d'elles, ces sentimens de grandeur et de courage auxquels ils dûrent tant de succès. Ce fut par leurs sublimes institutions, qu'ils firent germer dans le cœur de tous les citoyens, cet amour sacré de la Patrie, le plus puissant mobile de toutes les vertus républicaines, sans lequel la liberté ne sauroit se maintenir, et qui peut seul donner aux Républiques de l'éclat et de la durée : sentiment divin en effet, le premier et le plus puissant de tous pour des hommes généreux et sensibles, auquel c'est un crime de ne pas tout immoler, un

---

plutôt la violation d'un décret, qui défendoit sous peine de mort, de proposer la conquête de l'isle de Salamine, de laquelle toute fois Solon se rendit maître en l'attaquant, malgré le décret, avec tous les guerriers Athéniens qu'il avoit entraînés avec lui par l'influence de la musique.

On sait que les troupes grecques étoient invincibles, lorsqu'elles chargeoient l'ennemi, en chantant l'hymne de Tirthée, en l'honneur de Castor ; mais il n'est pas nécessaire de remonter aussi haut, pour trouver de pareils exemples ; l'histoire de notre révolution peut nous en fournir un grand nombre. Que de postes importans, nos braves guerriers n'ont-ils pas emportés, au pas de charge, la bayonnette en avant, en chantant l'hymne des Marseillois, ou la chanson *ça ira*, deux airs qui ne frapperont jamais l'oreille des républicains, sans leur rappeler les plus beaux jours de la gloire nationale, et sans élever leur ame, par l'idée des vertus qu'ils devront imiter ?



bonheur d'être encore fidèle en fermant les yeux à la lumière , et qui se compose essentiellement de la réunion de tous les souvenirs , qui nous ont occupés dès notre enfance : sentiment énergique et touchant , qui s'allume à la seule idée de la terre , où l'on a senti les premières impressions du bonheur , où le cœur s'est ouvert aux premières félicités de l'amour , de l'amitié , de la bienfaisance ; où l'ame a tressailli pour la première fois à l'aspect d'une mère ou d'un fils ; où les beautés de la nature ont frappé nos premiers regards , et nous ont avertis , dès notre aurore , de tout le charme de notre existence : il est d'autant plus actif , que ces souvenirs ont plus de douceur , et que leur influence sur l'ame a plus de force et de pouvoir ; il est d'autant plus puissant , que l'imagination et la sensibilité les embellissent de plus de charmes : les arts qui les multiplient de plus en plus , disposent donc à les mieux sentir , en creusant plus profondément ; si je puis parler ainsi , les douces impressions qu'ils ont faites ; ils les rajeunissent , lorsqu'ils peuvent s'affoiblir , ils créent de nouvelles manières de les recevoir ; et c'est en faisant naître , à côté des jouissances de la nature , de nouvelles jouissances qui en sont l'imitation embellie , qu'ils multiplient notre existence par le bonheur , et doublent , en agissant

sur notre imagination , ces sensations qui se reproduisoient avec tant de charmes , et forment par leur réunion ce sentiment sacré qui fait enfanter tant de miracles.

Ces miracles , les Grecs les dûrent principalement à leurs institutions publiques , où les arts occupoient tant de place ; à cette imagination brûlante , mais perfectionnée par l'amour et la culture des talens ; à cet enthousiasme pour la liberté , qui est le même que celui des arts et du génie. C'étoient leurs monumens , leurs statues , leurs temples , leurs orateurs et leurs artistes , que les Grecs défendoient contre les entreprises des tyrans , et pour lesquels ils vainquirent à Salamine et à Marathon : leur patrie étoit cet amas de chefs-d'œuvres qui parloient si puissamment à leur cœur ; c'étoit le souvenir de ces jeux immortels , où tous les peuples se rassembloient pour couronner le génie et récompenser la vertu , où tous les arts apportoient leur pompe et leurs richesses , et où c'étoit la Grèce entière qui décernoit à la fois , le prix et l'immortalité. . . . Comment en effet , après avoir vu le spectacle si pompeux et si touchant du vrai courage couronné par la liberté , et célébré par tous les talens , les soldats grecs n'auroient-ils pas été des héros ! Comment l'un d'eux auroit-



il pu consentir à ne pas défendre ; au prix de son sang , ces institutions qui l'avoient charmé , ces monumens dont l'image étoit empreinte dans sa mémoire , ces chefs-d'œuvres qui l'avoient saisi d'admiration et d'enthousiasme ! Son imagination , enflammée par les plus brillans souvenirs , s'élevoit au-dessus de lui-même ; il se croyoit l'égal des grands hommes dont il avoit vu récompenser les vertus , des artistes dont il chérissoit les ouvrages , et de tous ceux enfin dont il étoit armé pour défendre la gloire : il espéroit pour son nom les mêmes honneurs qu'il avoit vu répandre sur ceux des guerriers dont il étoit l'émule ; et les bornes de son existence sembloient se reculer à l'infini , dans sa pensée , par l'effet du trépas même , auquel il se devoit avec courage.

Si les Grecs dûrent à l'emploi qu'ils surent faire des arts , et à l'amour de la patrie , animé par leur influence , l'avantage de résister , avec une poignée d'hommes libres , aux efforts si long-temps soutenus , des nombreux esclaves d'un despote ; s'ils ont perpétué par eux , leur existence politique au-delà du terme que la nature sembloit leur avoir assigné ; si même lorsqu'ils ont cessé d'être , ils paroissent encore , après des milliers d'années , le modèle des nations policées et libres , il faut dire aussi qu'aucun

peuple du monde n'a plus fait pour en aggrandir la sphère et pour en perfectionner la théorie : sans parler de ces jours solennels de jugemens et de récompenses, où l'émulation et l'enthousiasme trouvoient de si puissans motifs , il y avoit tous les jours pour l'artiste , des encouragemens et des leçons : par-tout il rencontroit des modèles et des maîtres ; par-tout il trouvoit des juges ; et la gloire, comme l'enseignement et la censure , venoient se placer auprès de son atelier , pour le récompenser ou pour l'instruire.

Il faut à l'artiste , en effet , l'œil du public , celui de l'envie même , et jusqu'à l'injustice de ses rivaux ; il faut sur-tout que le dédain pour ses productions , que l'indifférence pour ses talens , ne glacent point ses pinceaux ; et qu'il puisse toujours espérer la gloire , pour prix de ses travaux et de ses veilles. Le besoin de produire et de créer est sans doute pour l'homme de génie , un attrait irrésistible ; mais ce besoin cesse , et son influence s'anéantit chez celui qui est condamné à ne produire que pour soi. Le desir de se surpasser soi-même , naît rarement dans la solitude , et sans ce desir , le ciseau du sculpteur , la palette du peintre et la lyre du poëte s'anéantissent dans une médiocrité mortelle. Il n'est pas vrai de dire que les arts peuvent se



suffire à eux-mêmes , et qu'ils trouvent dans leurs seules jouissances de quoi s'alimenter et se propager : ils périssent là où ils sont abandonnés à leur propre impulsion , là , sur-tout , où ils languissent sans considération et sans estime. *Une feuille de chêne suffit à l'artiste* , a dit le peintre sublime de Brutus et des Horaces : mais il faut que cette feuille soit le gage des succès et le signe de la gloire ; mais il faut qu'elle soit décernée par ceux dont le suffrage et l'approbation tiennent lieu de toutes les récompenses.

Législateurs de la première nation du monde, voulez-vous faire fleurir les talens, et vous enrichir de leurs plus sublimes productions ? Voulez-vous obtenir par eux tout l'éclat dont peut s'embellir la liberté ? Attachez-vous dans vos institutions à diriger l'esprit national vers l'étude et l'amour des arts : créez des juges, et vous aurez des artistes ; assurez la gloire, et vous produirez des talens qui la brigueront avec constance, et qui seront dignes de l'obtenir ; ils se présenteront en foule, et se perfectionneront promptement là où il y aura pour eux des hommes capables de les apprécier, des modèles, des rivaux, et beaucoup d'honneur à attendre. Offrez-leur une carrière au lieu d'un métier, et vous enfanterez des chefs-d'œuvres.

Les artistes grecs avoient autant de juges qu'il y avoit dans leurs républiques de citoyens en âge de raison : les poètes déclamoient leurs vers dans les places publiques , et les peintres y exposoient leurs ouvrages ; ils n'attendoient pas , comme parmi nous , pour être célèbres , qu'un amateur ignorant et plein de morgue , vînt marchander dans leurs ateliers les fruits précieux de leur génie , et acheter au meilleur marché possible l'avantage d'en décorer un appartement. C'étoit le peuple qui jugeoit ; c'étoit lui qui dispensoit la gloire , c'étoit son suffrage qu'il falloit obtenir ; et si l'on songe que ce peuple étoit nourri des chefs-d'œuvres des arts et de l'étude approfondie de leurs modèles , composé d'hommes d'un esprit exercé par l'habitude et par la réflexion , et doués du goût le plus pur ; si l'on songe que ce sentiment profond des convenances , ce tact fin et délicat qui avertit celui qui le possède , des beautés et des défauts de ce qui le frappe étoient essentiellement son partage , on sentira combien devoit s'aggrandir la carrière de l'artiste qui obtenoit de tels juges , et combien de chefs-d'œuvres devoient naître de son génie.

Mais la nature , en faisant de la Grèce la terre natale du génie et la patrie des beaux arts , en prodiguant à cette contrée tout ce qui pouvoit



les y naturaliser et les y retenir , n'a pas voulu sans doute , en deshériter les autres peuples. La France a surpassé , dans plus d'un genre , les immortelles créations qui nous ont été transmises de sa part ; il ne lui a manqué pour atteindre à la perfection de tous ses chefs-d'œuvres , que de pouvoir offrir au génie le feu sacré de la liberté et de l'absence de toutes les entraves qui , sous le despotisme , peuvent arrêter son essor. Maintenant qu'elle est devenue libre , maintenant qu'à l'opulence et à la majesté d'un grand peuple , qu'à l'influence d'un sol heureux , d'un climat tempéré , qu'au secours de tous les genres d'instruction et de la contemplation des plus beaux modèles , elle peut ajouter encore toute l'énergie d'un caractère républicain , toute la fierté d'une nation indépendante et souveraine , toutes les récompenses , et tous les encouragemens , que promet un gouvernement sage et doux , toutes les institutions susceptibles d'aggrandir , et de développer les talens. . . . . Qui peut douter que le génie , à la voix de ses législateurs , ne double la rapidité de son vol , et ne s'élève à toute la hauteur qu'il lui est donné d'atteindre ? Mais cette voix , il faut qu'elle retentisse jusqu'à lui , et que le vrai talent ne puisse prendre le silence de la liberté pour celui de l'indifférence et de

l'oubli. Les beaux arts veulent être libres , mais ils ne veulent pas être abandonnés ; et c'est à vous à empêcher , par une surveillance active , qu'ils ne fuyent loin de nos demeures , comme ils ont déserté les campagnes de l'Attique et les villes du Péloponnèse. Ils demandoient aux despotes des récompenses et des faveurs , que souvent ils n'obtenoient pas : mais ils attendent de vous aujourd'hui des institutions régénératrices qui aggrandissent le cercle de leurs conceptions , et leur assurent une vraie gloire ; et vous ne les leur refuserez point.

Ainsi , vos fêtes nationales seront tout-à-la fois celles des talens et de la liberté. Au lieu de ces jeux mensongers et frivoles , dont le despotisme , dans ses conceptions mesquines et gênées , vouloit marquer des événemens qui n'intéressoient que lui , et dans l'ordonnance desquels on sembloit ne considérer le peuple , que comme une foule importune qu'il falloit écarter , de peur que l'aspect de sa misère ne vînt empoisonner les plaisirs trompeurs des tyrans , vous n'aurez plus que des réjouissances populaires , dont l'éclat se liant aux plus belles époques de la République et de la nature , empruntera d'elles sa plus grande magnificence. On n'y verra point les combinaisons éblouissantes , fugitives et souvent meurtrières ,



du plus dangereux des élémens , ni ces élans désordonnés d'une joye factice et commandée , ni cette agitation turbulente d'esclaves avilis , qui secouent un instant leurs chaînes , pour se rendormir , bientôt après , dans le sommeil de la servitude : mais on y trouvera le brillant cortège du courage et de la vertu , des talens et de la raison , le tableau vivant et sublime de cette égalité sacrée , le plus grand bienfait que les lumières et que la force aient pu restituer à l'humanité.

Que le vrai courage s'y montre environné de toute sa gloire : que ceux qui auront bien mérité de la patrie , y reçoivent des honneurs publics : que les soldats de la liberté y triomphent aux yeux du peuple , qui aura reçu le prix de leur sang , et paroissent couverts des cicatrices glorieuses qui attesteront leur bravoure : que des hymnes sacrés et vraiment patriotiques frappent les airs , et consacrent , avec le nom des guerriers , les récits touchans de la victoire : que l'aspect de l'enfance , à côté de celui de la vieillesse , fasse chérir et honorer tout ce qu'il faut cultiver et défendre , tout ce qui peut inspirer la douce volupté de l'espérance et du souvenir , et tout ce qui promet un avenir consolant ou retrace des vertus passées.

Appelez dans ces augustes cérémonies toute la

magnificence des arts et toute la parure des talens : le génie vous offre ses trésors , et c'est à vous à en user avec profusion et sans mesure. Il faut aux grandes nations un luxe qui soit digne d'elles , et qui avertisse à-la-fois de leur richesse et de leur force. Ce luxe n'est point corrupteur , rien de ce qui est national ne peut l'être : il est politique et salutaire ; il accoutume les citoyens à tout rapporter à la République , à se trouver riches de son opulence , à se croire brillans de son éclat , à confondre dans elle seule leurs jouissances et leurs plaisirs : il s'associe sans peine avec l'austérité des mœurs privées , et semble en accroître l'énergie comme en embellir la simplicité.

C'est le luxe des particuliers , et non celui des peuples , qui amollit et affoiblit les hommes , qui arrête l'effet des vertus et leur substitue l'égoïsme : c'est lui qui attiédit l'esprit public , qui s'environne de vices et d'erreurs , et se nourrit souvent de crimes..... Il faut le combattre sans doute , non par des châtimens et par des peines , non par des lois répressives , mais par de sages institutions ; mais en lui substituant un véritable luxe national ; mais en l'éclipsant , pour ainsi dire , par la magnificence publique.

Ainsi , toutes les institutions communes tourneront au profit des mœurs : ainsi en créant une  
nation



nation nouvelle, en organisant son esprit public, vous ferez servir à son amélioration tout ce qui, dans la main des despotes, est une source de calamités, et une cause de destruction et de mort; ainsi vous prouverez ce qui est vrai, que la liberté peut tout embellir, et qu'il n'est aucune passion que des législateurs éclairés ne puissent, sous son influence, employer au bonheur des hommes.

Que tout respire donc parmi vous l'amour des talens et des arts; que leur feu divin vivifie tout, embellisse tout et présente par-tout des consolations et des modèles: que vos lieux publics, vos places, vos édifices étalent à tous les regards, les plus beaux traits d'héroïsme et de courage consacrés par la main du génie; que l'on y retrouve à chaque instant quelque belle action retracée, ou le souvenir de quelques grands hommes gravés sur l'airain ou le marbre: que l'ame du jeune citoyen vienne s'embrâser à leur aspect de ce feu divin, qui élève l'homme au dessus de lui-même, en le pénétrant du desir sacré de surpasser ce qu'il admire.

Montrez-nous les images des premiers martyrs de la liberté, des généraux qui ont défendu notre territoire, des grands écrivains qui ont éclairé le monde et illustré la nation française.

Que Rousseau y paroisse environné d'un groupe

*Quelques idées sur les Arts. L.*

de mères et d'enfans devenus heureux par lui ,  
ou dictant aux nations le vrai code de la liberté. ( 1 ) Que Voltaire y ridiculise encore le

( 1 ) Ce vœu sera réalisé , presque aussitôt que formé , et la statue de Rousseau embellira bientôt cette belle promenade des Champs-Élysées , alors véritablement digne de son nom. J'ignore quel sera le genre de monument , qui sera adopté ; mais il me semble difficile de placer une simple statue dans un lieu aussi vaste : d'une autre part , il faut prendre garde que les accessoires ne rendent nul l'effet de la figure principale , et se ressouvenir toujours de ce poète grec , qui , s'étant chargé de faire des vers à la louange d'un homme , qui avoit remporté le prix aux Jeux publics , abandonna presque entièrement son héros , pour célébrer Castor et Pollux : mais quelque soit le projet que l'on adopte , il n'en faudra pas moins rendre hommage au génie du célèbre Houdon , et payer un juste tribut de louange à l'idée qu'il a conçue

Voici le programme qu'il a exposé au jugement du public , dans une des salles de la Convention et tel que je l'ai copié.

» J. J. Rousseau , placé sur un rocher , planté d'arbres ,  
» formant un piédestal naturel , contemple avec satisfaction ,  
» son jeune Emile , âgé de 10 ans , qui surmontant ces obstacles , s'élance et saisit le bonnet de la liberté , attaché  
» à un arbre , prix d'une course , dont l'objet est à la fois  
» de développer ses forces physiques , et d'élever son ame :  
» Rousseau , une main sur son cœur , paroît jouir du succès  
» de son élève , tandis que de l'autre main , il couvre  
» du manteau de la philosophie , qui est le sien , les attributs  
» des sciences et des arts , dont il se nourrit , pour les transmettre à Emile , qui n'a d'autres maîtres que lui et la  
» nature.



fanatisme et l'orgueil des rois, en préparant ainsi par ses écrits, l'affranchissement des peuples: que la philosophie et que la raison y reconnoissent leurs héros, et la science ses disciples: que tous les hommes justement célèbres, justement investis de l'admiration des âges y reparoissent ressuscités par le génie et par les arts; et que cette muette éloquence leur prépare des successeurs et des émules.

N'en bannissez point Fénelon, il doit se retrouver aussi dans l'élysée des talens; n'en bannissez point Fénelon, dont l'ame bienfaisante et douce auroit chéri vos institutions républicaines, et qui combattit aussi le fanatisme et l'hypocrisie, en faisant aimer la tolérance. Pardonnez-lui d'avoir élevé le fils d'un despote, en songeant que, malgré les vices de la plus dépravée de toutes les cours; que, malgré les prestiges d'une royauté criminelle et justement abhorrée, il vouloit en faire un homme de bien: songez que, si son génie n'étoit pas mûr pour la liberté, il l'étoit au moins pour la bienfaisance et pour la justice; et que ne pouvant, par le tort de son siècle bien plus que par le sien propre, rappeler le peuple au sentiment et à l'exercice de ses droits, et à sa dignité naturelle, il s'efforça du moins d'alléger par ses immortels préceptes

le fardeau de la tyrannie, qui devoit encore peser sur lui. N'en bannissez point les autres grands hommes, ses contemporains et ses amis; leur gloire, à la vérité, semble s'être réfléchie sur le front du plus insolent de vos despotes, et avoir illustré une mémoire qui ne devoit être qu'odieuse; mais par la réunion de leurs chef-d'œuvres ils ont honoré la nation Française, hâté les progrès de la raison, et accéléré, par l'impulsion qu'ils ont donnée à l'esprit humain, la chute des tyrans et la naissance de la liberté.

Vous consacrerez, plus d'une fois, les jeux de la scène à acquitter la reconnoissance du peuple, en évoquant par leur prestige les grands hommes que vous avez perdus, en retraçant avec toute leur pompe ces grandes actions nationales, qui devront vivre dans la postérité, et qui, appartenant aux grandes époques de votre histoire, seront doublement chères à vos concitoyens. Que la carrière dramatique s'agrandisse par l'emploi que vous en saurez faire, et la direction que vous lui donnerez; que le théâtre s'épure et se régénère à votre voix: consacrez-y tout ce qui mérite d'être présenté comme un modèle à l'imitation des gens de bien; tout ce qui peut élever, corriger, perfectionner les mœurs et former le cœur par les plaisirs de l'esprit et



de l'ame : que le peuple y vienne en foule puiser des leçons et des exemples , et recueillir sous la forme de l'amusement et de la récréation, toute l'instruction que vous trouverez utile de faire retomber sur lui. Surveillez-en l'administration et la conduite : qu'il soit , dans vos mains , un moyen toujours efficace de régénération et d'enseignement ; mais n'en abandonnez point l'influence à l'ignorance ou au hasard. Songez avec quelle force on agit sur les hommes rassemblés , quand , après les avoir réunis par l'attrait du plaisir , on sait exciter en eux toutes les passions de l'ame , éveiller l'imagination , faire naître l'enthousiasme ; quand on peut diriger l'opinion publique suivant son intérêt ou son desir ; quand on peut disposer à son gré de l'émotion , du ridicule ou de l'horreur. Empêchez que le mauvais goût ne souille de ses productions le temple où doivent essentiellement briller celles de l'esprit et du génie , de peur qu'elles ne corrompent le talent , en présentant de faux modèles au jeune artiste qui veut s'instruire , et au spectateur qui veut apprendre à le juger : empêchez sur-tout que la licence et la dépravation des mœurs ne s'y reproduisent jamais. Toutes les représentations dramatiques doivent être des leçons de morale , les théâtres des écoles de vertu ; et vous laisseriez

profaner vos plus belles institutions , si vous souffriez qu'elles fussent deshonorées par la moindre apparence du vice.

En considérant le théâtre comme un de vos établissemens les plus propres à perfectionner l'organisation sociale , et à rendre les hommes plus vertueux et plus éclairés , vous ne consentirez pas qu'il soit , uniquement , l'objet de spéculations financières ; mais vous en ferez aussi une entreprise nationale : ainsi le Peuple tout entier jouira de ses avantages ; ainsi son influence sur l'amélioration de ses mœurs sera aussi rapide que certaine ; ainsi la parcimonie de l'intérêt particulier n'en diminuera point la majesté et n'en rétrécira pas le cercle.

Que ce soit là l'un des principaux objets de votre magnificence publique , du luxe de votre gouvernement , des profusions de votre richesse : que la splendeur de vos jeux dramatiques se réfléchisse sur celle du peuple , et atteste tout-à-la-fois et l'opulence de la Nation française , et la pureté de ses goûts , et la délicatesse de ses mœurs. Ainsi vous aggrandirez encore la carrière où l'esprit humain peut s'élever à une plus grande hauteur , et se développer avec plus de force ; ainsi vous offrirez au peuple une source toujours renaissante d'instruction et de plaisir ;



ainsi vous formerez à votre gré le caractère national, en le façonnant à la vertu par le charme de l'amusement, et à la bienfaisance et à l'humanité, par le spectacle et l'expression des plus doux sentimens de la nature.

Conservez les monumens des arts, des sciences et de la raison : ils attestent à-la-fois et perpétuent les richesses de l'esprit humain : ils fixent au milieu de vous et naturalisent sur votre territoire le résultat des plus belles conceptions du génie, et des plus profondes méditations de l'étude : leur éclat doit embellir vos cités, et se réfléchir sur la République entière : leurs beautés doivent être au milieu d'elles une parure nationale : mais ils sont l'appanage des siècles, et non votre propriété particulière : vous n'en pouvez disposer que pour en assurer la conservation. Le tems qui les a respectés, a voulu qu'ils fussent gardés religieusement pour les âges qui doivent vous suivre ; et la moindre négligence de votre part seroit à-la-fois un sacrilège et la violation d'un dépôt. Le hazard les a rassemblés sur votre terre, et il n'a pas voulu vous en faire un pardon, mais les confier à votre garde : ils appartiennent aux artistes qui doivent s'enflammer à leur aspect ; à l'homme de génie qui ose espérer d'en reproduire un jour les perfections : ils ap-

partiennent au talent de tous les pays et de tous les siècles, comme l'Antinoïs, l'Apollon, le Laocoon, et les tableaux de Raphaël; comme les restes sacrés du temple de Thésée, de celui d'Héliopolis, ou les ruines impérissables de Persépolis ou de Palmyre. Défendez au tems et à l'ignorance d'y porter une main coupable. Qu'ils soient toujours au milieu de vous le type sacré du génie et le modèle des talens: qu'ils soient non-seulement conservés mais réunis; et que leur ensemble offre sans cesse à l'admiration des hommes, par le spectacle des plus brillantes productions de l'esprit humain, tout ce qui avertit le plus sûrement de son étendue et de sa puissance. Que le jeune artiste brûlant du feu sacré des arts, vienne y contempler ce qu'il est appelé à imiter et à reproduire: qu'il y promène ses regards avides sur tous ces chef-d'œuvres dont la variété le subjugué et l'entraîne, dont la perfection l'épouvante, dont l'éclat l'éblouit et l'embrâse; et que, rappelé, comme le Corrège, au sentiment de son génie et de sa force, il y saisisse ses pinceaux, et réunissant dans son imagination toutes les beautés éparses qui l'ont frappé, il en forme des combinaisons nouvelles, et crée même, en imitant, de nouveaux chef-d'œuvres dignes d'être conservés à côté de ceux qui les ont fait naître.



Mais le génie est un don sacré dont les cieux sont essentiellement avares , et qui semble n'exister quelquefois parmi les siècles , que pour réfléchir son éclat sur l'humanité toute entière et la consoler , par le spectacle d'une grandeur qui lui appartient , de ses imperfections habituelles. Les institutions politiques ne sauroient le faire naître ou le suppléer ; mais elles peuvent et doivent empêcher que son feu divin ne s'éteigne sans avoir fait briller sa lumière , ou ne périsse dans la nuit de l'ignorance et de la barbarie , après avoir jetté quelques étincelles inaperçues. Il faut donc offrir au génie tout ce qui peut en faciliter le développement , ou en accélérer l'essor : il faut qu'il puisse trouver en naissant un élément qui lui convienne ; et que tout ce qui peut l'aggrandir et le fortifier , l'exciter et le nourrir , se rencontre à-la-fois devant lui : la nature entière est son livre , mais les chef-d'œuvres des arts qui en offrent l'imitation embellie sont ses instituteurs et ses maîtres. Rassemblez-les donc dans un même lieu pour les offrir à son application et à son étude : que ses premiers regards puissent les contempler , et ses premières conceptions s'en aggrandir ; que son domaine soit par-tout ; que le théâtre de ses travaux soit l'Univers et la postérité ; mais que sa flamme divine brûle parmi

vous au centre de toutes les lumières , et s'alimente, à votre voix , de tout ce que vous aurez pu recueillir du résultat des méditations de tous les siècles ; que , semblable au feu élémentaire , elle se développe par le frottement , et s'accroisse par la réunion du produit de ses propres forces. Les monumens qui lui sont destinés , ceux qui attestent et préparent la supériorité de ses créations , ceux qui peuvent assurer et accélérer sa course , ceux-là doivent être réunis sous vos yeux , au centre de l'action politique dont ils seront , dans vos mains , l'un des plus puissans mobiles : vous en serez les dépositaires comme de l'une des plus précieuses portions de la richesse publique , comme de l'une de celles qui intéressent le plus puissamment l'honneur national et la prospérité de l'état.

Les arts , on ne peut trop le redire , ont besoin de l'appui les uns des autres , pour se développer et s'aggrandir : c'est de leur réunion et de leur ensemble que naît l'affermissement de leur empire ; mais cette réunion ne peut s'effectuer utilement que dans un seul point , qui devient le rendez-vous général du génie , et où chaque talent apporte au faisceau commun , le tribut de toutes ses forces , le secours de toute sa puissance , les trésors de toutes ses découvertes. Alors toutes les



conquêtes faites sur l'ignorance par l'étude et par la méditation , deviennent communes : alors l'influence de l'imagination s'étend et se développe : alors le génie , aggrandi par ces résultats , verse indifféremment tout l'éclat de ses conceptions sur tous les arts et sur tous les talens , qui s'enrichissent également de ses bienfaits.

Le trône du génie , le seul que vous ne vouliez pas renverser , ne peut subsister que dans un seul lieu , quoique son règne soit universel : et la nature des choses , comme l'intérêt de la République ont également marqué sa place à côté du sanctuaire des lois , et de ceux qui sont spécialement chargés d'organiser et de maintenir toutes les institutions sociales. La France entière a les yeux fixés sur le point où vont se rattacher , dans un centre commun , tous les fils du gouvernement ; les trompettes de la Renommée y sont toutes réunies : où le génie établiroit-il donc le chef-lieu de son empire , si ce n'étoit dans cet endroit même ? Sa place est indispensablement là , où il peut être le plus promptement et le plus efficacement aperçu ; là , d'où sa gloire peut s'élancer avec le plus de rapidité , pour s'étendre sur tout l'Univers ; là , où ses conceptions peuvent attirer le plus aisément possible les regards et les encouragemens ; là , en un mot , où il peut rassembler ,

avec le moins de temps et de contrariétés, beaucoup de juges, beaucoup de secours, et beaucoup de gloire.

Que Paris donc soit la capitale des arts: qu'il retrouve, dans l'avantage inestimable d'être l'asyle de toutes les connoissances humaines et le dépôt de tous les trésors de l'esprit, une nouvelle splendeur plus éclatante que celle qu'il retiroit de son luxe, de ses plaisirs factices et de tous les abus qui formoient, en quelque sorte, sa dot et son patrimoine: il doit être l'école de l'univers, la métropole de la science humaine, et exercer sur le reste du monde cet empire irrésistible de l'instruction et du savoir.

Que le génie y trouve par-tout ses instituteurs et ses modèles; tout ce qui consacre sa gloire et prépare son développement; tout ce qui assure son influence et son action: que toutes les carrières de l'enseignement y soient ouvertes; que tous les chemins de la gloire y soient indiqués; que l'artiste y rencontre par-tout ce qui peut exciter son enthousiasme, et offrir un but à ses travaux.

C'est à Paris, sans doute, qu'il faut établir le dépôt sacré de toutes les connoissances humaines, et la réunion des résultats les plus précieux de l'imagination et du génie: c'est à Paris qu'il faut rassembler tous les monumens des sciences et des



arts, dont l'ensemble est si nécessaire à leur perfectionnement, et dont l'étude peut seule former le dernier degré de l'instruction publique : c'est là qu'il faut organiser pour les siècles et pour l'univers l'école suprême de l'homme ; et, si l'on embrasse comme moi toute la grandeur de cette institution, si l'on est frappé comme je le suis de l'immensité de ses développemens et de ses parties, si l'on daigne calculer toute l'influence que peut avoir sur la gloire et la prospérité du peuple français et sur l'amélioration du corps social, cette véritable encyclopédie de l'enseignement, on sentira sans peine que ce n'est pas trop qu'une ville aussi vaste, pour lui servir d'azile, qu'un empire aussi puissant, aussi étendu et aussi riche pour l'alimenter de ses secours. C'est ici que toute économie doit s'anéantir devant des motifs d'un ordre supérieur : c'est ici que toute mesquinerie seroit un larcin, et toute épargne déplacée une atteinte à la fortune publique, dont les dispensateurs ne sont pas toujours sages, quand ils ne dépensent pas, mais bien quand ils dépensent à propos : c'est ici que l'on peut réclamer l'abondance et la profusion, la magnificence et le luxe ; et que rien de ce qui peut accélérer les effets que l'on se propose, ne doit être rejeté, quelque sacrifice qu'il entraîne.

Le génie , qui va présider à un établissement consacré uniquement à son culte , réclame tous les secours et toutes les dépenses ; qu'il les obtienne. Il veut réunir autour de lui tous les monumens qui attestent sa gloire , et servent d'exemple à ses leçons ; appelez-les d'un bout de la France à l'autre. Il a besoin du concours de tous les hommes dont il a inspiré lui-même les conceptions et les travaux , et qui peuvent le plus efficacement reproduire les préceptes qu'ils en ont reçus ; faites-les chercher par toute la terre : que vos bienfaits les fixent au milieu de vous , les naturalisent sur votre territoire , les dédommagent de tous les sacrifices qu'ils peuvent vous faire , et prouvent à l'univers que la France est la véritable patrie des talens et du mérite.

Vous avez ouvert un Muséum ; rassemblez-y soigneusement tout ce que la République renferme déjà de chef-d'œuvres , tous ceux que produiront vos artistes , ceux que vous pourrez enlever aux nations voisines , et arracher avec de l'or , à leur ignorance ou à leur avarice.

Enrichissez par des accroissemens de tous les jours , cet autre dépôt plus spécialement consacré aux merveilles de la nature : qu'il soit nombreux , grand , magnifique et varié comme elle ; et que la terre entière s'empresse d'y venir déposer ses trésors



trésors, ses singularités, ses productions et tous les titres de son histoire : qu'il soit les archives du globe, et que rien de ce qui est sur sa surface, dans ses entrailles, dans les élémens qui le composent, ne puisse y être cherché vainement.

Envoyez dans toutes les parties du monde, des artistes et des savans, interroger les secrets de la nature, et vous apporter ses plus étonnantes richesses : voilà les conquêtes dignes de vous ; voilà celles dont vous devez être insatiables ; l'univers ne peut vous les disputer, il est sous la dépendance du génie et du travail, et l'un et l'autre sont dans vos mains. Cent dépôts divers du même genre existent sur votre territoire ; mettez-les tous à contribution : demandez-leur tout ce que vous ne réunissez pas, mais laissez-leur ce que vous avez déjà, car l'accaparement n'est pas l'opulence, et vous n'aspirez pas à une jouissance exclusive.

Vous possédez une immense bibliothèque : c'est le plus vaste dépôt qu'aient eu les connoissances humaines ; cependant beaucoup de livres y manquent encore : qu'ils y soient placés le plutôt possible ; et que la France, du moins, n'en renferme pas un seul que l'on ne soit sûr de l'y trouver. N'écoutez pas ceux qui vous diront qu'il faut en bannir au contraire, la plupart de ceux qui exis-

tent; et qui, en s'apitoyant sur l'excès de nos richesses littéraires, font bien voir qu'elles sont pour eux une véritable pauvreté: n'écoutez pas ceux qui vous diront, que lorsque la raison et les lumières de l'esprit, ont pris la place de l'ignorance et des préjugés, il faut anéantir tout ce qui peut rappeler les jours de l'erreur, en perpétuant ses documens.

Une telle doctrine n'est autre chose qu'un système de barbarie et de ténèbres.

Sans doute, il faut régénérer les sciences; sans doute il faut changer les bibliothèques; mais ce n'est pas par des destructions: ce n'est pas en brûlant les livres, que vous leur en substituerez de meilleurs; c'est en perfectionnant les sciences qui y sont enseignées; c'est en améliorant les résultats de la méditation et de l'étude; c'est en créant des théories nouvelles, plus lumineuses et plus sages; c'est en éclairant, par vos découvertes, les procédés de vos artistes, et les opinions de vos savans.

On ne peut, soyez-en bien surs, tuer un livre, qu'en en faisant un meilleur; mais alors il n'est pas nécessaire d'employer contre lui le fer et le feu; il périt de lui-même, faute de lecteurs, et s'anéantit incessamment dans l'éternelle nuit de l'oubli. Tout livre qu'on ne lit pas, a cessé



d'être, et il est inutile alors que vous cherchiez à le détruire : celui qu'on lit encore, ne vous appartient point ; c'est une propriété de l'esprit, sur laquelle vous n'avez aucun droit.

Je sais bien qu'il y a des sciences qui, grâce à la sublimité de nos institutions nouvelles, ont disparu de dessus la terre, pour ne s'y montrer jamais. Elles étoient filles de l'ignorance et de l'erreur ; et le flambeau de la raison les a dissipées, comme le jour chasse les ténèbres. Ce n'est pas pour elles que je réclame : je ne veux pas qu'on les ressuscite ; mais qu'on ne viole pas leur tombeau, de peur qu'on n'y ensevelisse, avec elles, des objets dignes de nos regrets. Je m'en rapporte bien plus à l'intérêt de ceux qui lisent, qu'à toutes nos réformes bibliographiques ; c'est parce que je suis bien certain que nul n'ira perdre son tems, à étudier les dogmes d'une science qui n'est plus, que je ne vois aucun inconvénient à en laisser subsister les livres, jusqu'à ce que le tems lui-même les ait enveloppés dans ses destructions successives. S'il n'y a rien de bon dans ces livres, croyez qu'on ne les ouvrira jamais ; et alors quel mal feront-ils ? Mais s'il y avoit dans un seul d'entr'eux, une seule idée qui pût être utile au bonheur de l'homme, qui pût accélérer le développement de son esprit, ou étendre

*Quelques idées sur les arts. M.*

le cercle de son instruction, ah ! sans doute, en y portant la flamme, vous auriez commis un attentat, dont les siècles ne vous laveroient pas. Que de livres ont péri depuis la renaissance des lettres, et la découverte de l'Imprimerie ! Et, ce qu'il y a de consolant, c'est qu'il n'en a péri aucun, dont la perte soit regrettable ; et ce qu'il y a de précieux, c'est que les bons livres sont abondans, tandis que les mauvais sont rares. Il ne faut donc pas des mesures coercitives pour opérer ce scrutin épuratoire des bibliothèques : mais le tems et la postérité peuvent l'effectuer sans danger ; et il faut s'en rapporter à eux seuls.

Et à qui confieriez-vous la direction de cette réforme ? Qui investiriez-vous de cette magistrature suprême des pensées ? Créeriez-vous, comme je crois l'avoir entendu proposer, une commission pour vous en présenter le travail, ou pour l'arrêter définitivement ? Mais alors de quels membres la composeriez-vous ? Quel seroit l'homme assez habile, assez profond, assez raisonnable, assez dégagé de préjugés, assez peu morose pour pouvoir distinguer dans l'immensité des livres, ceux qu'il faut conserver de ceux que l'on doit anéantir ? Quel seroit celui, dont le coup d'œil seroit assez juste, ou le jugement assez sain pour pouvoir



découvrir dans l'innombrable collection de tous les répertoires de la science humaine, ceux qui sont les enfans de l'erreur, et ceux qui le sont de la vérité? Quel seroit l'homme assez audacieux, ou assez profondément éclairé, pour assigner des bornes, plus ou moins rapprochées, aux méditations de l'esprit humain? Qui oseroit lui dire; ceci n'est pas de ton domaine, et tu dois renfermer tes études, tes recherches et tes travaux dans le cercle plus ou moins vaste que je suis chargé de te tracer? Qui oseroit tirer la ligne, hors de laquelle tout devroit être détruit, et en deçà de laquelle tout pourroit subsister encore?.... Une commission pour circonscrire les sciences, pour élaguer l'arbre de ses méditations, pour placer une barrière éternelle entre l'erreur et la vérité..... Une commission d'hommes, bon Dieu!.... Ah! le concile de Trente aussi, lui qui du moins prétendoit à l'infailibilité, avoit créé une commission pour un objet presque semblable, et décrété, comme on vous le propose, un index des livres et des pensées; mais la postérité a cassé ses décrets, et la raison s'en est moqué.....

Nul homme sans doute, nulle réunion d'hommes ne peuvent se charger de cette fonction sur-humaine; c'est au tems, qui démolit en silence, à compléter par ses destructions, comme par ses

découvertes, le grand ouvrage de la régénération de l'esprit humain; c'est à lui seul, c'est à la voix des siècles, c'est à la raison tardive et universelle, c'est à l'instinct de l'intérêt particulier, à distinguer ce qu'il faut apprendre, de ce qu'il faut repousser loin de son entendement et de sa mémoire. Le tems seul met tout à sa place; il est supérieur à toutes les prétentions de l'amour propre et de la vanité, à l'orgueil des courtes et fausses lumières, aux petites passions de l'ame; il prononce tard, sans doute, mais il prononce d'une manière sûre, et ses arrêts sont irrévocables: attendez-les donc avec respect, et sans oser les devancer; attendez-les, et méfiez-vous de toutes ces propositions extravagantes qui ne sont faites que par le desir d'une célébrité vainement briguée: c'est la vanité seule qui les dicte. On croit s'aggrandir soi-même, en provoquant des destructions; on croit se montrer supérieur à tout ce qu'on abat, ou qu'on dédaigne; et l'on se hisse avec fierté sur les décombres dont on s'en-toure, comme un enfant monte sur une table, afin de paroître plus grand. On croit se donner un vernis de philosophie et de supériorité scientifique, en témoignant son mépris pour les livres, et pour ce que tous les autres savent, et l'on veut masquer sous cette morgue, la médiocrité



dont la conscience nous accable. Mais vous n'en serez pas dupes, Citoyens ; un tel charlatanisme ne peut en imposer un seul instant à la raison qui vous inspire, et à la sagesse qui vous conduit. Vous ajouterez à tous vos bienfaits envers l'humanité, celui de vous préserver même de l'honorable désir d'atteindre à un perfectionnement qui ne peut être votre ouvrage.

Vous croirez avoir fait assez, en faisant retentir de tous les côtés la voix sacrée de l'enseignement, et en améliorant dans une organisation nouvelle, toutes ses parties et toutes ses méthodes. Vous croirez avoir fait assez, en obtenant des bons esprits de tous les pays, ces livres élémentaires, dont le but doit être d'épurer les principes, en simplifiant les procédés, et qui, par la direction qu'ils donneront aux premiers pas de l'inexpérience et de la jeunesse, assureront la continuité de leur marche dans la carrière que vous leur ouvrez ; ils prépareront la maturité de la réflexion à distinguer, dans cette immensité d'ouvrages, dont l'amas vous effraye, ce qui doit être rejeté, des choses véritablement précieuses, dont la conservation intéresse la gloire de l'empire et peut influencer sur le bonheur des hommes. Vous croirez avoir fait assez, en appelant sur toutes les productions que l'on veut proscrire, l'œil vigilant

de cette critique exercée qui , comme l'a dit un écrivain philosophe , *juge les ouvrages , les talens et les siècles , et donne au génie toute sa gloire , en détruisant l'autorité de ses défauts*. Ses décisions devront être les seules écoutées , les seules souveraines et définitives ; mais soit qu'elles condamnent à un éternel oubli , soit qu'elles ordonnent de vivre , en promettant le prix de la gloire , vous ne devrez confier qu'au tems et à elles-mêmes , le soin de les exécuter. Ainsi , vous substituerez aux torches de l'incendie que l'on vous propose d'allumer , le seul flambreau de l'instruction : ainsi se formera au milieu de vous , la glorieuse collection de nos richesses littéraires : ainsi s'épurерont sans danger les dépôts sacrés qui les contiennent ; elles gagneront par le choix ce qu'elles perdront par le nombre ; la nation saura ce qu'elle possède , et , dans ce qu'elle possède , ce qui mérite son attention : ainsi , sans lui rien ôter , vous chasserez tout le superflu qui l'embarrasse ; vous accroîtrez ses véritables trésors , en lui facilitant les moyens d'en user ; et en rapprochant de ses études , le but auquel elles doivent tendre , vous les améliorerez , en les rendant aussi plus faciles. Les bons écrivains vous devront d'être mieux goûtés ; les autres , de ne pas mourir tout entiers ; et la reconnaissance universelle des peuples



éclairés par vous, associera vos noms à ceux des grands hommes, que vos institutions auront fait naître.

Il me seroit facile sans doute d'appuyer par de nouveaux développemens tout ce que je viens de vous dire ; mais je n'ai pas besoin d'insister. Songez seulement, ajouterai-je encore, que si vous laissez entamer une seule fois le plus petit dépôt de la science, vous livrez à l'esprit de système l'entière destruction de tous : songez que celui qui aura proscrit aujourd'hui, avec raison si l'on veut même, une branche de nos connoissances, sera remplacé demain par celui qui l'auroit conservée, mais qui en auroit rejeté une autre, qu'il se hâtera d'anéantir dès qu'il en aura le pouvoir ; qu'ainsi, de système en système, de suppressions en suppressions, et toujours guidé par le desir d'opérer des réformes éclatantes et nouvelles, et toujours dirigé par ce sentiment qui fait que les hommes sont plus flattés de ce qu'ils détruisent qu'honorés de ce qu'ils créent, on arrivera en définitif, au renversement de la dernière pierre de cet édifice magnifique, élevé par le génie et les sciences, au faîte duquel s'est placé de lui-même, le trône éclatant de notre liberté. . . . .

La muette éloquence des monumens et des chef-d'œuvres, élève l'âme et aggrandit la sphère

de l'imagination et de l'esprit ; mais elle ne suffit pas à l'instruction : il lui faut encore des démonstrations animées et en action ; il lui faut des leçons vivantes ; et les beautés , comme les préceptes des arts , ne peuvent être abandonnées à la contemplation silencieuse de ceux qui sont appelés par le génie , à en étudier les secrets et à en reproduire un jour les perfections. Il doit exister dans le sanctuaire des talens une sorte d'initiation et de mystère , et dans leur temple un sacerdoce chargé d'en enseigner le eulte. Le feu du génie est comme celui que les Romains consacraient à la Divinité protectrice de leurs remparts ; il doit être alimenté sans cesse , et brûler sous la garde non interrompue de dépositaires choisis par lui. Le dépôt de la science s'accroît et se développe par l'enseignement ; et , c'est en simplifiant ses procédés et ses méthodes , pour les rapprocher de l'entendement de tous les hommes , que l'on acquiert et que l'on fixe ses plus précieux résultats.

A côté de tous ces trésors de l'imagination et du génie , de la méditation et de l'étude , dont Paris présentera l'ensemble à l'admiration de l'Europe entière , seront donc ceux , plus précieux encore , d'un enseignement universel : ceux sans lesquels les premiers ne sont rien , mais qui aussi ne sont rien sans eux ; et qui en s'appuyant sur la



réunion immortelle de toutes les collections de la science et des arts, apprennent à les mettre en œuvre, savent ordonner l'emploi de leurs richesses, et sont la lumière et le fil qui dirigent dans les sentiers de leur labyrinthe.

Vous appellerez autour de vous les hommes, de qui les sciences et les arts peuvent obtenir le plus de lumières, quels qu'ils soient, comme je l'ai déjà dit, leur patrie et le territoire qui les a vu naître.

Le génie et les talens appartiennent à tous les pays : leurs trésors sont destinés au peuple qui s'en montre le plus digne, en les honorant le mieux : et, puisque l'invincible loi de la nature, ne vous permet de diriger votre choix que sur le présent qui s'échappe et qui dans sa course rapide peut être si difficilement saisi ; puisque vous ne pouvez demander ni aux siècles qui ne sont plus, ni à ceux qui ne sont pas encore, le tribut de leurs grands hommes ; et que, forcés de disputer à la faux de la mort le mérite dont vous devez vous enrichir, il ne vous est permis d'embrasser dans vos recherches que la durée d'un éclair, du moins vous en dédommerez-vous, en ne leur assignant d'autres limites que les bornes même du monde. Bientôt votre terre fertilisée par l'influence de la liberté, et par tous les bienfaits de vos institu-

tions régénératrices , n'aura plus rien à enlever aux autres nations : bientôt vous aurez irrévocablement saisi la première place parmi les peuples éclairés , et on ne vous la disputera plus.

L'institut national que vous créerez , soit que vous le nommiez *Académie* ou *Lycée* , soit que , pour réhabiliter un nom devenu presque odieux , vous le nommiez *Université* , offrira , dans ses détails , toutes les branches de l'enseignement public , et dans son ensemble , le plus haut degré de la science humaine. Il faut que tout ce que les hommes savent , y soit enseigné dans la plus haute perfection. Il faut que tout homme y puisse apprendre à faire ce que tous les hommes de tous les pays , embrasés du feu du génie , ont fait et peuvent faire encore. Il faut que cet établissement honore non la France seule , mais l'humanité toute entière , en l'étonnant par le spectacle de sa puissance et le développement de sa force. Cette universalité de savoir seroit , sans doute , une chimère , s'il ne s'agissoit que de quelques hommes pris au hasard et dans un espace nécessairement circonscrit ; mais il s'agit du rassemblement et de l'élite de tous les hommes instruits de la terre , de l'extrait , si je puis parler ainsi , de tous l'univers savant ; et par une telle réunion de science , de talens et d'habileté , il est impossible



de n'arriver pas au plus parfait résultat des produits de l'esprit humain , au dernier terme de l'instruction et du savoir.

Je ne vous présenterai point ici l'organisation réglementaire de cet asyle indestructible de toutes nos connoissances : votre comité d'instruction publique, plus accoutumé que je ne le suis à mûrir des résultats , et à balancer des systèmes de législation et d'enseignement, doit-être chargé de ce travail : il en ordonnera toutes les parties ; il en combinera les divers rapports ; et , disposant avec méthode tous les matériaux de ce grand édifice , il en sera le véritable architecte. Je n'ai point oublié, d'ailleurs, que je n'ai voulu vous soumettre que quelques idées et non l'ensemble d'un projet : j'aurois besoin , pour leur donner plus d'accord , de les élaborer moi-même par l'étude et par la réflexion. J'ajouterai, néanmoins, que cette superbe institution doit être l'école des savans , non moins que celle des élèves , et le dépôt de la science , autant que celui de l'enseignement ; que ce doit être tout à-la-fois le temple de la gloire , pour ceux qui y seront appelés après avoir parcouru quelques-uns des sentiers du génie , et la carrière où s'exerceront les athlètes excités par sa voix puissante.

Il existoit des académies qui embrassoient dans

leur réunion , tout l'enchaînement des méditations humaines : vous les avez sagement supprimées : leur régime n'étoit pas assez libre pour subsister sous votre gouvernement ; et leur manière d'exister se ressentoit trop du tems et des auteurs de leur naissance : l'esprit de corps les avoit souillées de ses poisons , en substituant ses préjugés et sa morgue à la recherche et à l'amour de la science ; il sembloit les avoir changées en des institutions établies pour arrêter les progrès des lumières et de la raison , et pour offrir un asile sûr aux anciennes habitudes de l'orgueil et aux vieilles routines de l'erreur : elles tendoient à anéantir l'émulation par l'injustice , et à glacer l'enthousiasme , par une application pédantesque et sèche des règles instituées pour faciliter l'essor du génie : enfin elles ôtoient au vrai talent , l'énergie dont il ne peut se passer , en l'accoutumant à la dépendance et aux sollicitations , et en circonscrivant la gloire à la quelle il a un droit incontestable , dans les limites d'une cotterie. Mais vous en reprendrez sans doute , pour le reporter dans vos nouveaux établissemens , tout ce qui pouvoit faciliter le développement des forces morales , et prêter un appui quelconque , à l'accélération de nos lumières.



Vous conserverez ces conférences périodiques , entre des hommes habiles et versés dans les mêmes sciences , dont le résultat doit être d'accroître les richesses de l'imagination et de l'esprit , et de diriger le vol du génie vers le but le plus utile et le plus sûr : vous encouragerez ces travaux communs , desquels jaillissent , avec une force doublement active , tous les rayons qui doivent éclairer le monde : vous ordonnerez ces jugemens et ces récompenses , qui encourageront les jeunes artistes , et maintiendront la pureté du goût et des bons principes , en forçant les savans eux-mêmes , qui devront les appliquer dans leurs décisions , à ne jamais les perdre de vue. Vous n'arrêterez que peu de statuts ; et , la carrière une fois ouverte , vous laisserez au génie et au talent le soin d'y marcher à leur gré. Ils ne veulent point d'entraves ; et si quelque chose doit être libre , c'est la méthode et les formes de l'enseignement , qui appartiennent au domaine sacré de la pensée et de l'intelligence humaine : appelez autour de vous les savans et les artistes ; offrez-leur des encouragemens et des récompenses , des institutions publiques et la liberté , et vous aurez assez fait : chacun ensuite ne manquera pas de se tracer lui-même la route qu'il devra suivre , d'enseigner tout ce qu'il sait , et de l'enseigner en

adoptant les moyens les plus sûrs pour s'honorer par beaucoup de succès.

C'est en associant la gloire des artistes au perfectionnement des arts eux-mêmes et de leur enseignement , que vous l'atteindrez de la manière la plus prompte et la plus sûre : c'est en associant le peuple tout entier à cette gloire des artistes , que vous la rendrez plus certaine et plus durable , et que vous rendrez son éclat plus brillant.

Ainsi la liberté doit honorer les arts qui doivent l'embellir : ainsi l'instruction , qui est l'une de ses plus fortes bases , est aussi l'un de ses plus excellens résultats : ainsi , toutes les institutions politiques , fondées sur la raison et les droits de tous , se défendent les unes les autres , se prêtent l'appui de leur force et s'embellissent de leur parure mutuelle. Honorez , récompensez , encouragez et cultivez les arts et les sciences , et vous affermirez de plus en plus l'édifice de la liberté publique : consolidez la liberté , et les lettres et les sciences se fixeront au milieu du peuple généreux et sensible , qui aura su la conquérir ou la défendre.

Mais en élevant le temple des arts à côté de celui des lois ; en considérant le génie comme une magistrature nationale et suprême , associée , en quelque sorte , à l'exercice de la puissance du peuple ,



et la dominant même par son influence sur l'opinion , sur les mœurs , et sur la direction de l'esprit public ; en plaçant les archives de l'intelligence humaine à côté de celles du gouvernement social , vous ne voudrez point déshériter les autres portions de l'empire du bienfait de l'instruction et de la facilité de l'enseignement. L'enseignement habituel et journalier , doit être partout , et à la portée de tous ceux qui veulent le recevoir et s'enrichir de ses résultats. Si l'éducation du génie ne peut se compléter que dans un seul lieu , celle de l'esprit et de la raison , doivent se trouver à portée de tous ceux qui sont appelés à en recueillir les trésors , c'est-à-dire , de tous les citoyens. Les monumens qui leur appartiennent doivent être rassemblés à côté d'elle , et préparer tous les genres d'instructions , qui n'ont pas besoin de la réunion de tous les chef-d'œuvres et de tous les talens. L'enseignement doit être d'autant plus rapproché qu'il doit atteindre un plus grand nombre d'hommes : l'instruction doit être d'autant plus éparse qu'elle est plus superficielle et à la portée de plus de monde : partout elle doit avoir en surface ce qui lui manque en profondeur ; et moins on peut apprendre de choses , plus il faut pouvoir les obtenir sans les acheter par des déplacements. A mesure que le cercle de l'instruction s'aggrandit ,

celui de l'enseignement se resserre : il finit par se terminer en un seul point où aboutissent tous les rayons , comme ceux de l'astre du jour se réunissent autour de son disque , duquel ils repartent pour éclairer le monde et vivifier toute la nature.

Ainsi , après avoir offert dans les écoles primaires , tout ce qu'il est défendu , sous peine d'être esclave , à un citoyen d'ignorer ; ce qui , formant le premier anneau de la chaîne de nos connoissances , est aussi la base du vaste édifice de l'instruction et du savoir ; ce qui , étranger à toutes les choses qui , dans les arts , appartiennent aux spéculations et aux combinaisons du génie , paroît sinon investi d'un grand éclat , du moins appuyé sur toutes les certitudes dont l'entendement humain peut avoir la démonstration , il faut sans doute continuer à diriger la raison et l'esprit dans la carrière qui leur est ouverte , et organiser les établissemens où ils peuvent puiser l'instruction qui leur est propre. Leur méditation et leur étude ont besoin de modèles et de guide : elles ne peuvent être abandonnées à elles-mêmes , sans être exposées à errer sans fil au milieu d'un labyrinthe inextricable , et à y périr de lassitude et d'épuisement , après avoir tenté d'en parcourir toutes les issues. Mais ce qui doit leur être enseigné , est encore loin d'appartenir au perfectionnement des connoissances



sances humaines et au développement des facultés de notre intelligence : il ne s'agit pas encore de créer des savans, mais des hommes instruits; de dévoiler tous les secrets du talent et de montrer à les mettre en œuvre, mais d'apprendre à jouir des fruits heureux de ses conceptions, et à les apprécier avec justesse; c'est l'éducation de l'esprit qu'il faut achever, et non celle du génie; c'est un second pas qu'il faut faire faire à l'étude dans la route de l'instruction; ou, si l'on veut, un point intermédiaire qu'il faut fixer entre l'ignorance bannie par l'enseignement des premières écoles, et le complément de toutes les connoissances rassemblées dans le dépôt suprême et central dont Paris doit être l'asyle.

On a proposé d'établir une école secondaire ou collège dans chaque district; d'autres ont pensé qu'il suffiroit d'en créer une pour chaque département; d'autres enfin ont désiré qu'il y en eût cent ou environ dans toute l'étendue de la République, en raison combinée de la proximité relative des grandes villes, et de la masse de leur population. J'adopterai assez volontiers ce dernier avis; outre qu'il me paroît mieux remplir les intentions que doivent avoir les législateurs en organisant les établissemens, de ce

*Quelques idées sur les arts.* N

genre, celle de leur donner toute la splendeur dont ils sont susceptibles, par la facilité d'y réunir le plus d'hommes de mérite et un plus grand nombre d'élèves, il a l'avantage de s'affranchir de la circonscription des limites départementales, dont la trop stricte application dans l'organisation des institutions sociales, accoutume les citoyens à se considérer comme appartenant à une section de l'empire, plutôt qu'à une autre, et à ne trouver leur patrie, que dans la portion de territoire qui leur offre l'espèce de gouvernement et de protection publique dont l'effet est le plus journalier.

Il y a trop de districts pour qu'on puisse fixer dans chacun d'eux un établissement secondaire : cette multitude de collèges, en organisant une armée de professeurs, tendroit nécessairement à appeler, dans ces importantes places, la médiocrité parasite et ambitieuse qui se présente avec tant d'assurance; et à rendre ainsi presque nuls tous les avantages que la nation et les générations futures doivent recueillir d'un enseignement bien organisé. A force de vouloir tout enseigner par tout, on n'enseigneroit rien nulle part; et, au lieu des ressources et de l'éclat que peuvent donner aux instituts du second ordre, leur établissement dans les villes et leurs distances respectives, on



n'obtiendrait que des chaires sans élèves, ou des élèves sans professeurs dignes de les instruire. Il a fallu multiplier presque à l'infini les écoles primaires, parce que, d'une part, il est facile de trouver des instituteurs capables d'enseigner ce que l'on y professe, et que de l'autre, tous les jeunes citoyens devant y être appelés sans distinction, et n'y en ayant aucun qui ne soit apte à recevoir l'instruction qui y est donnée, il a bien fallu rapprocher d'eux cette sorte d'institut usuel, dont le grand avantage est de porter partout les premières lumières, comme le soleil répand ses rayons dans les lieux les plus reculés de la nature. Mais dans les établissemens secondaires, dont la nécessité n'est pas aussi absolue, dont l'enseignement étant plus perfectionné, suppose dans les professeurs un degré de mérite peu commun, il peut n'être pas aisé d'en remplir convenablement les places, et conséquemment très-politique de les multiplier sans nécessité. L'essentiel dans ce degré d'instruction, est moins d'apprendre que d'apprendre bien. Le peu d'habilité des maîtres est plus nuisible que leur absence totale : car alors les préjugés remplacent les lumières; et il se trouve, qu'au lieu de créer des établissemens pour l'utilité de l'instruction, on en fonde pour le maintien de l'erreur, et pour le développement du faux savoir.

Je ne tracerai pas ici l'organisation de ces établissemens secondaires; c'est, comme je l'ai dit à propos de l'institut national, au comité d'instruction publique qu'un pareil travail est confié: il ne doit pas seulement embrasser des réglemens intérieurs ou une législation purement administrative, mais le système général et complet de l'enseignement public, et présenter cet enchaînement méthodique et uniforme qui, dans l'édifice de l'instruction, doit lier et assortir toutes les parties et donner à chacune d'elles le rang, l'importance et l'étendue qui leur sont propres. Un tel ouvrage doit être le résultat des méditations les plus profondes, et le produit de la philosophie et de la raison, et surtout de l'absence de tous les préjugés. Quant à moi, j'ai suffisamment indiqué quelle étoit la base sur laquelle je croyois qu'il falloit le fonder, en disant que si l'établissement central et suprême étoit destiné à former des savans, celui-ci ne l'étoit qu'à faire des hommes instruits; et c'est pour cela surtout, que j'ai désiré que l'on prît toutes les précautions possibles, pour empêcher que la médiocrité ne s'y établît à la place du vrai mérite, de peur que présomptueuse dans ses vues et incapable de les réaliser, elle ne crût plus digne d'elle de former des demi-savans, et ne donnât ainsi à la



France l'espèce d'hommes la plus dangereuse , la plus véritablement ennemie des sciences et des arts , et la plus opposée à leurs progrès.

L'institut national s'étant saisi de la première place de l'enseignement public , ayant réuni autour de lui tous les monumens des arts et des sciences et tout ce qui atteste et fixe le haut degré où l'esprit humain est parvenu par ses connoissances , les instituts secondaires doivent réunir tout ce qui reste : et certes , leur domaine est encore assez vaste pour devoir flatter l'émulation de ceux qui seront appelés à le mettre en œuvre. Les monumens d'un intérêt local et particulier , ou dont les doubles existent déjà dans le dépôt central , doivent être rassemblés et conservés autour d'eux : ils doivent être répartis entr'eux suivant leur nature et les besoins de chacun. Ainsi dans les dépôts par exemple , qui sont destinés plus particulièrement à l'histoire naturelle , on doit trouver peu de ces choses qui appartiennent aux grandes révolutions de la nature , et qui , apportées de l'extrémité du monde , ont été la conquête des voyageurs ; mais beaucoup de celles qui intéressent les pays où l'institut est établi. Toutes les suites recueillies dans le département même ou dans les environs y seront placées : on y verra tout ce qui a rapport à l'agriculture ou à l'industrie du pays ; tout ce

qui peut les développer et les améliorer, ou en fixer les résultats; tout ce qui peut enseigner aux citoyens à s'enrichir des productions du sol sur lequel ils vivent. On y conservera la collection de tous les objets de minéralogie qui attestent la richesse du pays même et peuvent en favoriser l'accroissement; et le savant, qui viendra visiter ces contrées, trouvera, si je puis parler ainsi, auprès de leur institut national, la table des matières de son voyage.

Il est nécessaire de créer un système général de bibliographie nationale, et d'arrêter un plan de répartition pour tous les livres qui appartiennent à la République. Ces richesses sont immenses, et la désertion coupable des lâches ennemis de notre liberté a remis, entre les mains de la nation, une masse de trésors littéraires, véritablement inappréciable: c'est aux dépositaires de sa puissance, à faire tourner cette conquête nationale au plus grand bien des sciences et des arts. Il faut d'abord qu'un nombre suffisant d'exemplaires de tous les livres soit déposé à la bibliothèque de la nation: nous l'avons considérée comme les archives éternelles de l'esprit humain, il faut donc qu'elle soit complète. Il faut ensuite que le surplus soit distribué avec ordre et méthode, entre les cent établissemens secondaires; et comme les livres



usuels sont heureusement les plus communs , il sera facile d'avoir partout des bibliothèques suffisamment nombreuses et suffisamment assorties

Ainsi chaque établissement du second ordre , aura autour de lui , tout ce qui peut faciliter l'enseignement , dont il sera chargé de distribuer les trésors. Ainsi chaque professeur pourra s'enrichir lui-même de toutes les richesses déjà acquises et donner une nouvelle vie à l'instruction qui lui sera confiée. Ainsi le jeune homme , qui voudra s'instruire et développer jusqu'à un certain point les talens qu'il aura reçus de la nature , le pourra faire sans trop s'éloigner de ses foyers ; et si la science proprement dite , n'est remise qu'en des mains dignes d'en faire fructifier le dépôt , l'instruction plus généralisée sera l'appanage de tous les citoyens de la République , pour lesquels elle pourra avoir quelques charmes.

Vous environnerez ces établissemens secondaires de toutes les institutions que vous croirez les plus propres à exciter l'émulation et le goût du savoir , à favoriser les progrès de l'étude , à faire reconnoître les hommes que la nature , en leur départissant le génie , aura appelés aux plus hautes destinées. L'instruction sera gratuite , elle est une dette de la société , et ce n'est pas l'acquitter que de la vendre : c'est à la nation à subvenir à ses

dépenses, et si l'on songe combien peu il en coûte pour entretenir et salarier des savans, on sentira qu'il falloit que les despotes connussent bien tout le mal que les progrès de la raison devoient leur faire, puisqu'ils ont si peu contribué à en accélérer la marche et qu'ils ont fait si rarement de la dotation du savoir, un des objets de leur magnificence et de leur éclat.

Telles sont, Citoyens, les vues que j'ai cru devoir vous offrir; sans doute elles ne contiennent rien de neuf; mais il peut être bon de recueillir et de fixer même ce qui a été dit, quand ce qui a été dit, peut être utile. Arrivé au terme où nous sommes, il s'agit moins de présenter des idées nouvelles, que d'en présenter de bonnes; et je croirai avoir beaucoup fait, si j'ai pu attirer les regards de ceux qui sont plus habiles que moi, sur les objets importans dont je me suis occupé. Chacun doit son tribut à la masse de nos résultats politiques; et n'avoir à donner qu'une pite, ne doit pas être une raison pour ne rien offrir.

---











# ESSAI

SUR LES MOYENS DE FAIRE PARTICIPER  
L'UNIVERSALITÉ DES SPECTATEURS  
A TOUT CE QUI SE PRATIQUE  
DANS  
LES FÊTES NATIONALES.



E S S A I

LES FÊTES NATIONALES

UNIVERSITE DES SPECTATEURS

A TOUT CE QUI SE PRATIQUE

PARIS

LES FÊTES NATIONALES



# ESSAI

SUR LES MOYENS DE FAIRE PARTICIPER  
L'UNIVERSALITÉ DES SPECTATEURS

A TOUT CE QUI SE PRATIQUE

DANS

LES FÊTES NATIONALES.

Lu à la classe des Sciences morales et politiques  
de l'Institut National de France, dans la  
séance du 22 vendémiaire, an 6<sup>me</sup>. de la  
République,

PAR L. M. REVELLIÈRE-LÉPEAUX,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

---

A PARIS,

CHEZ H. J. JANSEN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,  
RUE DES SAINTS-PÈRES, N<sup>o</sup>. 1195, F. S. G.

---

A N 6<sup>me</sup>.

ESSAI

DES NOTES DE VALENTIN  
L'UNIVERSITÉ DES SCIENCES  
A L'ÉCOLE DE SCIENCES

LES ÉLÉMENTS

La science des sciences modernes  
de la science moderne de France, dans la  
science de la science, en 1844, de la  
science.

PAR M. M. REVUE DES ÉLÉMENTS

UNIVERSITÉ DE L'INSTITUT

A PARIS.

CHÉZ M. L. JANSSEN, IMPRIMERIE LITTÉRAIRE,  
RUE DES SAINTS-PÈRES, N. 123, A. G.



---

# ESSAI

SUR LES MOYENS DE FAIRE PARTICIPER

L'UNIVERSALITÉ DES SPECTATEURS

A TOUT CE QUI SE PRATIQUE

DANS

LES FÊTES NATIONALES.

---

LE 18 fructidor a frappé l'aristocratie au moment où elle alloit anéantir la constitution. A la suite de cette journée, le Corps Législatif a pris de grandes mesures pour punir les traîtres, et réduire à l'inaction les nombreux ennemis de la liberté françoise. En supposant qu'il croie nécessaire d'en adopter de nouvelles, elles seront sans doute aussi le fruit de la saine raison et celui d'une politique éclairée.

Cependant ces dispositions, quelle qu'en soit la sagesse et l'énergie, seront insuffisantes pour assurer le maintien de la République. Ce n'est pas par la contrainte que l'homme peut être solidement attaché même à ce qui doit faire sa gloire et son bonheur. Souvent alors il ne songe qu'au lien qui le presse, et refuse de se livrer aux nombreuses jouissances qui lui sont offertes. Entraîné par d'aveugles passions, il abandonne ses droits les plus précieux, s'expose aux plus grands maux et se livre à la plus humiliante servitude pour éviter une légère contradiction. La force d'ailleurs est un moyen qui s'use, ou qui finit à la longue par être funeste à la liberté, lors même que l'emploi n'en est fait que pour son établissement et son maintien. L'ambition et l'intrigue s'emparent tôt ou tard de ce moyen et celui ou ceux qui parviennent à le diriger deviennent à leur tour les maîtres de l'état. Un esclavage est dès lors remplacé par un esclavage encore plus oppressif. C'est ce qui nous arriva en 1793; et si le trop fameux comité de salut public eut été composé d'hommes



moins féroces et plus habiles , ils auroient infailliblement perpétué leur pouvoir et fondé une oligarchie durable , placée à la tête d'une longue suite d'oligarchies secondaires , ou même de nouveaux seigneurs sous un autre nom , disposés par échelons depuis cette vaste cité jusque dans les plus petites communes. Ce n'est donc qu'avec prudence que l'on doit employer , pour fonder l'empire de la liberté , les formes dont se sert le despote lui-même pour maintenir son injuste puissance.

Je n'entends pas conclure de-là que , dans les circonstances semblables à celles où nous nous trouvons , la plus grande vigueur ne soit indispensable dans les mesures législatives , dans celles du gouvernement et d'administration : si je déteste l'exagération et le crime , je n'en suis pas moins l'ennemi de la foiblesse et de la lâcheté. Je veux dire qu'il importe sur-tout de mettre en usage tout ce qui peut modifier , pour ainsi dire , la substance de l'homme , de manière à l'identifier avec la forme du gouvernement , et à faire de l'amour de la liberté sa passion dominante ;

car alors il ne s'agit plus que de laisser prendre aux choses leur cours naturel. La force étant placée où elle doit l'être, c'est-à-dire, dans la volonté et dans l'union de tous les citoyens, il n'y a pas même de prétexte pour qu'un individu, un corps ou une faction s'en empare, et usurpe ainsi de fait l'exercice de la souveraineté, en alléguant la nécessité de prendre de grandes mesures pour arrêter les progrès de l'esprit d'opposition et sauver l'état de sa ruine.

Les républicains éclairés ont vu avec un plaisir extrême que ces vérités étoient reconnues par le Corps Législatif. Le Conseil des Cinq-cents, débarrassé de conspirateurs qui l'entravoient, s'est empressé de charger des commissions prises dans son sein de lui présenter sans délai des plans pour raviver l'instruction publique et pour donner aux actes civils le caractère et la solennité qui leur conviennent.

Mais il est un troisième objet dont l'influence n'est pas moins puissante, et qui semble mériter toute notre attention ; ce sont les fêtes nationales. Ceux qui ont as-



sisté à la cérémonie funèbre du général Hoche , ont dû y trouver la preuve de ce que pourront un jour sur l'esprit du peuple ces grandes institutions , lorsqu'elles auront acquis le degré de perfection dont elles sont susceptibles. Je crois donc que c'est remplir le devoir d'un bon citoyen que de faire connoître les idées qu'on a conçues pour atteindre ce point essentiel. Fussent-elles médiocres , elles attireront au moins sur cette importante matière la méditation des philosophes , des gens de lettres et des artistes , et elles serviront ainsi à hâter l'époque que nous désirons. Encouragé par ces réflexions , je vais présenter quelques vues à cet égard.

Je n'entrerais dans aucun développement sur le caractère qui doit être donné aux fêtes nationales : je me contenterai d'observer que le ridicule clinquant des cours et la petitesse de leur cérémonial y seroient aussi déplacés que la hideuse saleté et l'horrible confusion qu'on affectoit dans les éternelles processions maratiques. L'ordre et la propreté dans les spectateurs , l'ordre et une pompe bien entendue dans ceux qui

figurent sont indispensables pour donner toute leur force aux images qui doivent ici agrandir l'âme des citoyens , améliorer leur cœur , en même tems les attacher à la patrie par l'attrait de nobles et innocens plaisirs.

La liberté véritable n'est ni maniérée , ni amie du luxe ; mais elle est décente , et sa simplicité même , en bannissant la recherche , appelle le goût. L'enthousiasme qu'elle inspire est le germe de tous les sentimens élevés : il n'a rien de commun avec les honteuses démonstrations d'une feinte allégresse , commandée par le despotisme , ni avec la joie féroce d'une délirante démagogie.

Mais pour obtenir complètement les effets dont nous venons de parler , il faut autant qu'il est possible faire participer tous les spectateurs , quel qu'en soit le nombre , à tout ce qui se voit , à tout ce qui se dit , à tout ce qui se chante , à tout ce qui se fait. C'est la solution de ce problème que je cherche dans cet écrit.

Il faut avant tout partir de ce principe très-différent de celui d'autrefois , savoir



que ce n'est que pour le peuple , qui est spectateur , que sont instituées les fêtes publiques , et non pour le petit nombre de citoyens , quels qu'ils soient , qui y figurent. Maintenant je viens à mes moyens.

C'est toujours sur le Champ-de-Mars de Paris que je placeraï la scène. Il est aisé de sentir que ce que j'en dirai peut s'appliquer par-tout ailleurs en le proportionnant à l'étendue des lieux , et en substituant les autorités du département ou du canton à celles qui résident dans le chef-lieu de la République.

Sur les glacis qui environnent l'arène s'élèvent des bancs commodes et disposés de manière à ce que l'on voie parfaitement de tous les rangs ; un toit les met à l'abri de l'inclémence des saisons. Il est cruel de voir des femmes , des enfans , des vieillards , passer une journée entière debout , froissés , balottés et achetant le plaisir par une fatigue qui le surpasse , ou tout au moins l'égale. D'un autre côté , la gêne rend inquiet et remuant , nul ne veut rester où il est ; les évolutions et les jeux sont troublés par des déplacemens qu'on ne

peut empêcher , et les spectateurs se privent eux-mêmes de leurs jouissances.

Ici une objection m'arrête. Elle porte sur les frais énormes d'une pareille construction dans un lieu aussi étendu que le Champ-de-Mars ; mais qu'on se rappelle d'abord que l'ancien monde fut couvert de monumens de cette espèce. Il faut au surplus commencer par établir des sièges en bois , adopter un plan de construction en pierre et l'exécuter successivement et par parties. Quelques années ne sont rien en comparaison de la durée qu'aura notre République en dépit de ses ennemis ; et bientôt toute l'Europe doit accourir à nos fêtes nationales , comme jadis la Grèce entière accourut aux jeux olympiques.

De chaque côté du cirque les sièges sont distribués par séries, présidées chacune par un ou plusieurs officiers publics chargés d'y faire placer les citoyens à leur arrivée , ainsi que d'y maintenir l'ordre.

Au milieu du cirque s'élève l'autel de la patrie (1). Ses proportions sont telles dans son ensemble et dans ses parties que le tout ne paroît de la circonférence que



d'une juste grandeur. Par la même raison, si les cérémonies pratiquées sur l'autel comportent quelques évolutions, elles se font en grosses masses, et ceux qui les exécutent sont vêtus des couleurs les plus propres à être apperçues de loin.

Les citoyens sont placés, le cortège paroît monté en grande partie sur des chars découverts (2); il est ainsi bien mieux apperçu, et le coup-d'œil en est infiniment plus magnifique et plus imposant; les chars sont entrecoupés de groupes à cheval et même de quelques-uns à pied, s'il est jugé convenable. Tout ce qui paroît dans le cortège sur l'autel de la patrie et dans le cirque, n'importe à quel titre, est revêtu, non pas d'un simple signe, mais d'un costume complet, drapé avec graces (3), et parfaitement uniforme pour tout ce qui remplit le même emploi ou les mêmes fonctions. La pompe ne peut naître que d'une belle forme dans les vêtemens, et de la diversité entre les groupes, et non de la coupe ridicule de nos habits anguleux et rétrécis, et de la bigarure des individus entre eux. Observez en outre que

par le moyen du costume nul ne peut s'introduire dans l'arène ou sur l'autel de la patrie sans être distingué à l'instant, et rappelé par les cris publics. Les gardes deviennent par - là moins nécessaires, et comme il est toujours fâcheux d'en montrer dans les fêtes des peuples libres, il en faut faire paroître le moins qu'on peut.

Le cortège fait le tour entier de l'amphithéâtre. Arrivé au point par lequel il étoit entré, il descend, se rend à pied et en droite ligne sur l'autel de la patrie : les chars sortent de l'enceinte.

Sur l'autel de la patrie, des discours se prononcent, des hymnes sont entendus, des cérémonies se pratiquent. On se rappelle que l'amphithéâtre est coupé en portions de cercle dont chacune forme une série, de manière que les spectateurs sont divisés en plusieurs sections. Chacune d'elles a son orateur et son orchestre.

Sur l'autel de la patrie s'élève un signal : l'orateur de chaque série attentif dit à haute voix : « Citoyens, *tel* orateur va prononcer sur l'autel de la patrie le discours suivant. » On fait silence. Un se-



cond signal est apperçu ; tous les orateurs en costume , élevés sur des socles posés en face de chaque série , au niveau du rang de sièges le plus inférieur , commencent en même tems que l'orateur qui est sur l'autel de la patrie le discours prononcé par lui.

Des chants se font entendre sur l'autel de la patrie ; les orchestres de toutes les séries , dirigés par des hommes exercés et attentifs aux signaux , exécutent tous à la fois ces mêmes symphonies et ces mêmes chants (4).

Quand aux cérémonies qui se pratiquent , je conviens que tous les assistans n'y participent pas d'une manière aussi immédiate ; ils le font cependant jusqu'à un certain point. Il faut se ressouvenir d'abord que les mouvemens qui se font sur l'autel de la patrie s'opèrent , autant qu'il est possible , par grosses masses ; l'imagination supplée facilement aux détails , parce que l'orateur de chaque série , averti par des signaux , les explique à haute voix au moment même où ils s'exécutent.

Enfin , pour qu'il n'existe pas de confu-

sion , chaque série avertit par un signal convenu qu'elle a terminé son discours , ses chants , et entendu le détail des cérémonies , etc.

Par un tel concours de moyens , deux ou trois cent mille spectateurs éprouvent à la fois les mêmes impressions et partagent les mêmes jouissances. Je vais plus loin , je veux que pendant quelques instans tous ensemble ils soient acteurs eux-mêmes.

Une invocation générale à l'Eternel en faveur de la liberté françoise ouvre toutes les fêtes nationales à l'instant où le cortège est placé sur l'autel ; des actions de grâces les terminent au moment où il le quitte. Ces actions de grâces et cette invocation sont toujours les mêmes , de manière qu'en peu de tems elles deviennent familières à tout le monde. Le signal d'avertissement est donné ; les séries prévenues se tiennent en silence. Le signal pour commencer apparôit : à l'instant quatre ou cinq personnes choisies dans chaque série entonnent toutes à la fois l'invocation et l'action de grâces , et tous les spectateurs



sans exception , se dirigeant sur eux , unissent leurs voix d'une extrémité à l'autre de l'enceinte. Je n'imagine rien de plus sublime au monde qu'un chœur de deux ou trois cent mille voix , chanté par des hommes pénétrés du même sentiment. Son effet seroit toujours nouveau.

Je me suis entretenu de cette dernière idée avec un des membres de cet Institut auquel des compositions du plus beau style et de la plus grande force assurent un nom célèbre dans l'histoire de son art , et dont les airs patriotiques braveront la lime du tems ; le citoyen Méhul dont je veux parler , non-seulement n'a pas trouvé cela impossible , mais il m'a dit au contraire qu'il songeoit à une chose bien plus extraordinaire, savoir, de faire chanter tout le peuple assemblé en quatre parties. Il m'a permis de publier son idée, la voici.

La première partie feroit d'abord la tonique ; la seconde , la troisième et la quatrième partie donneroient ensuite successivement la tierce , la dominante et l'octave. Après quoi , ces quatre parties , reprenant simultanément , feroient entendre

les quatre notes à la fois. C'est le rithme seul qui imprimerait à ces morceaux leur vrai caractère. Ce rithme devrait être bien prononcé, afin d'être facilement saisi par une aussi nombreuse multitude. Le citoyen Méhul m'a souvent répété qu'il croyoit être assuré de ses moyens d'exécution.

Je crois, quant à moi, que nous pouvons, avec la volonté de le faire, produire, en général, des effets d'une étonnante grandeur. Celui-ci en particulier me paroît d'autant plus facile à obtenir, que non-seulement dans les écoles publiques, mais même dans les écoles particulières, qui toutes devront être sous l'inspection immédiate des Magistrats, la jeunesse de l'un et de l'autre sexe sera instruite dans les chants et dans les rites des cérémonies civiles et des fêtes nationales, comme elle l'étoit autrefois à frédoner des noëls et à chanter des antiennes.

J'ai été obligé de me transporter brusquement de l'invocation aux actions de grâces; présentées sous le même point de vue, et avec les mêmes moyens d'exécution,



tion, elles ne pouvoient être traitées séparément. Rapportons-nous à la fin des cérémonies pratiquées sur l'autel de la patrie.

Les jeux commencent ; les chars et les chevaux qui sont destinés à courir font le tour entier du cirque. Ainsi tous les spectateurs les voient également. Dans chaque jeu on reconnoît deux vainqueurs égaux. Les concurrens devenant infailliblement très-nombreux par la suite, la course se fait en deux bandes. Le but que la première doit atteindre est opposé à celui qui doit terminer la course de la seconde, et *vice versa* ; et ces termes sont placés l'un à une extrémité et l'autre à l'extrémité opposée, de manière que chaque moitié des spectateurs prend alternativement part à l'intérêt que l'on met naturellement à voir quel est celui qui va remporter le prix.

Quant à la course à pied, le cirque est oblong ; il y a quatre bandes de coureurs qui toutes partent à la fois, et quatre buts différens ; chacune des bandes court l'une à droite l'autre à gauche, en lon-

geant l'amphithéâtre. Ce qui se pratique en même tems et du côté de la rivière et du côté de l'Ecole militaire. Les quatre buts sont placés au milieu de l'arène, sur deux lignes transversales. Les quatre coureurs qui dans chacune des bandes ont atteint les premiers le but, se réunissent alors deux à deux pour partir en même tems de chaque extrémité du cirque vers l'autel de la patrie, et deux restent définitivement vainqueurs, un de chaque côté. Tous les autres jeux imaginables peuvent se combiner aussi facilement.

Avant de quitter ce sujet, je reviens à l'idée d'avoir deux vainqueurs égaux dans chaque jeu. Je n'ai pas certes l'extravagance de vouloir niveler ni les fortunes, ni les talens ; mais je n'en crois pas moins qu'il seroit très-politique et très-moral de ne pas présenter au peuple assemblé un citoyen vivant comme étant unique en son genre. L'habitude de l'admiration exclusive, même sur des objets étrangers au gouvernement, a souvent porté les nations à se passionner pour des hommes, qui, profitant des distinctions qui leur



étoient prodiguées , et qui les élevoient au-dessus de tous les autres citoyens employés dans les affaires publiques , ont fini par détruire la liberté en s'emparant de la souveraine puissance. D'un autre côté , si l'émulation est la mère des talens , l'orgueil en est souvent le tombeau : une gloire qui n'est partagée qu'entre deux individus est certes un stimulant assez puissant ; elle jouit au surplus de l'avantage de moins exciter l'envie des jaloux et le désespoir des vaincus. Elle n'étouffe pas dans l'ame du vainqueur une noble émulation par une stérile vanité. Enfin , ces deux rivaux , couronnés à la fois , faisant ensemble le tour du cirque , les bras entrelacés , offrent le plus touchant tableau de fraternité et d'harmonie , et disposent le spectateur aux sentimens d'union et de paix , qui doivent lier tous les citoyens entre eux.

Les jeux sont achevés , les vainqueurs ont reçu le prix , l'action de grâces part de toutes les bouches à la fois ; le cortège quitte l'autel de la patrie , il remonte sur ses chars ; il y en a un de préparé pour

les vainqueurs , précédé par les prix qu'ils viennent de gagner. Le cortège fait une seconde fois le tour de l'amphithéâtre , dans un sens opposé au premier ; dans cette marche triomphale , des héraults proclament , de minute en minute , le nom des vainqueurs dans les divers jeux. Le cortège sort du cirque , et les citoyens regagnent leurs foyers ou se livrent à la danse et aux jeux particuliers.

Je ne dois pas achever sans faire remarquer qu'une pareille fête dure au moins un jour entier. Elle doit être par conséquent entrecoupée de momens de repos , marqués à la minute ainsi que chacun des actes qui constituent la fête. Le bruit du canon ou le son des trompettes signalent l'instant du repos et celui où les spectateurs doivent reprendre leurs places. Les grandes jouissances , ainsi que l'application et le travail , occasionnent une fatigue , quelquefois très-pénible , quand elles ne nous laissent aucun relâche.

Enfin , je terminerai en observant que tout doit être disposé dans les environs de l'amphithéâtre de manière que les fa-



milles trouvent des rafraichissemens chacune suivant sa fortune , et puissent satisfaire à tous leurs besoins sans que l'indécence ou le dégoût viennent ternir des sensations qui toutes doivent être aussi pures qu'un beau jour.

Telles sont les idées que j'avois communiquées depuis long-tems à plusieurs personnes en m'entretenant des fêtes nationales. Le désordre qui déranga un peu celle du 1<sup>er</sup>. vendémiaire, d'ailleurs si belle, me les rappela avec plus de force. J'en fis au retour le détail au ministre de l'intérieur, qui jugea qu'elles auroient au moins le but d'utilité dont j'ai déjà parlé. Je me suis en conséquence délassé à les recueillir dès que j'en ai trouvé le moment. Puissent-elles appeler, en effet, de nouvelles recherches, non pas seulement sur cet objet paticulier, mais généralement sur tout ce qui peut faire prospérer notre pays. Puisse chacun de nous concourir à rendre la République si grande qu'elle fasse l'admiration de l'univers, si florissante qu'elle soit l'objet de l'émulation de tous ses voisins, si forte qu'aucun de ses

ennemis n'ose l'attaquer ; en un mot , si aimable et si attrayante que le traître même qui s'apprêteroît à la déchirer , frappé de remords plus encore que de crainte , sente le poignard s'échapper de ses mains et son cœur pénétré d'un salutaire repentir s'ouvrir enfin à l'amour de la patrie.



---

## NOTES.

---

(1) *Page 10.* J'insiste beaucoup pour que le nom d'autel de la patrie soit consacré à l'éminence sur laquelle s'exécutent les cérémonies dans les fêtes publiques. Ce mot emporte avec lui une idée tout à la fois religieuse et civique, qui doit, selon moi, caractériser ces sortes d'institutions si on veut qu'elles produisent des effets aussi étendus que salutaires.

L'anarchie, qui n'avoit que des idées gigantesques, des plans sans liaison, et un langage sans justesse, avoit donné à ce monument la dénomination extravagante de montagne. Une montagne construite par des hommes, quelle puérité! Ces gens-là ne ressembloient pas mal aux foux qui eurent la prétention d'élever leur demeure jusqu'au ciel et qui ne produisirent que la confusion des langues.

L'aristocratie de son côté, plus adroite et plus mesurée, conséquemment plus dangereuse, n'exagérant pas, mais minant sourdement, avoit substitué la mesquine et insignifiante expression de tertre, à celle d'autel de la patrie. Elle sen-

toit toute la magie de ce dernier mot, que nous devons mettre autant d'intérêt à maintenir qu'elle en mettoit à le faire oublier.

(2) *Page 11.* On pourroit peut-être mettre en usage, sans de grands frais et dès la saison prochaine, les chars tels que je les propose. Il en a été construit de très-beaux pour différentes cérémonies depuis la révolution, s'ils n'ont pas été dépécés, ils pourroient, avec des réparations ou des modifications, être destinés à cela.

C'est d'ailleurs par la beauté des formes, la grandeur du style et une juste appropriation aux groupes dont ils devront être les porteurs, qu'ils doivent être distingués et produire une véritable pompe, plutôt que par des matières précieuses ou des détails très-finis qui ne s'apperoivent pas de loin. Ils exciteroient en outre une curiosité minutieuse et rendroient l'ordre bien plus difficile à établir.

(3) *Page 11.* Il seroit à désirer que le Corps Législatif statuât sur ce point. Un grand nombre de fonctionnaires publics n'a point de costume; d'autres, comme les Juges, en ont un mesquin et même ridicule. Js sais bien qu'il n'y auroit rien de plus fâcheux que de voir les deux Conseils s'occuper de détails de costumes. U



seroit toujours à craindre qu'une pareille discussion n'eût des résultats bizarres. Mais sur ce point , il me semble qu'un Corps Législatif doit toujours faire ce qu'a fait la Convention. Il doit nommer une Commission , et cette Commission consulte des artistes distingués qui donnent leurs dessins ; elle les présente au Corps Législatif et il adopte.

Quant aux costumes en eux-mêmes , les emplois publics étant temporaires parmi nous , les artistes doivent faire une sérieuse attention à ce qu'ils ne soient pas couteux , d'autant qu'il importe qu'on en fasse usage même dans les cantons ruraux. C'est un moyen puissant pour appeler les habitans des campagnes aux fêtes publiques et les leur rendre imposantes. La différence entre le curé revêtu de ses habits sacerdotaux et le curé en habit court contribuoit singulièrement à augmenter la valeur que l'opinion donnoit aux sacremens et à l'accomplissement des mystères. C'est encore ici par la beauté des formes et un bel assortiment de couleurs qu'il faut frapper les yeux , et non par un luxe trop couteux.

(4) Page 13. J'espère qu'il viendra un tems où, au moins dans les grandes communes, les jeunes citoyennes composeront elles-mêmes les chœurs

répandus dans le cirque. Qu'on se rappelle que dans plusieurs républiques grecques, et notamment à Athènes, c'étoient les filles des citoyens les plus distingués qui chantoient dans les fêtes, et que c'étoit un emploi très-recherché que celui de conduire les chœurs. Eh pourquoi n'en feroit-on pas un moyen d'entretenir la pureté des mœurs, en ordonnant que celles qui auroient manqué aux devoirs de leur sexe et à la piété filiale ne pourroient pas être admises à chanter dans les chœurs? Un conseil, composé de vieillards et de la municipalité, pourroit être juges de l'admission ou de l'exclusion.



## L I V R E S

*Qui se trouvent chez H. J. JANSEN, imprimeur-libraire, rue des Saints-Pères, no. 1195.*

Réflexions sur le culte, sur les cérémonies civiles et sur les fêtes nationales; par L. M. Revellière-Lépeaux. Prix 12 sous.

Problème politique à résoudre: doit-il y avoir une religion dominante en France? Prix 15 sous.

Discours sur l'existence et l'utilité d'une religion civile en France, par J. B. Leclerc. Prix 8 sous.

Essai sur la propagation de la musique en France, sa conservation et ses rapports avec le gouvernement; par J. B. Leclerc. *In-8°.* 15 sous.

Histoire naturelle des Singes, par J. B. Audubert. Cet ouvrage, *in-folio*, sur papier vélin nom de Jésus, paroît par cahier de six planches coloriées, avec le texte. Prix 30 liv. chaque cahier.

Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides; ayant pour objet les sciences, les arts et l'histoire naturelle; avec la description minéralogique des environs d'Edinburgh, de Glasgow, de la montagne de Kinoull près Perth, de l'île de Mull, de celle de Staffa et de la grotte de Fingal; par le citoyen Faujas Saint-Fond. 2 vol. *in-8°.* avec figures. 12 liv.

Le même ouvrage *in-4°.* 24 liv.

Tableau de Lisbonne en 1796. 1 vol. *in-8°.* 4 liv.

Nouveau Voyage autour du monde; précédé d'un Voyage en Italie, en Sicile, etc.; par le cit. Pagès. 3 vol. *in-8°.* avec six belles planches. 12 liv.

Histoire secrète de la Révolution françoise, depuis la convocation des notables jusqu'au premier novembre 1796, *vieux style*; contenant une foule de particularités peu connues, et des extraits de tout ce qui a paru de plus curieux sur cette révolution, tant en France qu'en Ai-

lemagne et en Angleterre ; par F. Pagès. 2 vol. in-8°. 8 liv.

Description des pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne ; suivie 1°. d'un Mémoire sur le cours de l'Araxe et du Cyrus ; 2°. d'Eclaircissemens sur les Pyles Caucasiennes et Caspiennes ; 3°. d'une Analyse de la carte du cours de l'Araxe et du Cyrus ; 4°. de l'Extrait d'un Voyage fait en 1784 dans la partie méridionale de la Russie ; avec deux belles cartes , dont une sur papier grand aigle. 12 liv. La grande carte seule 6 liv.

Valère Maxime, traduit du latin, par le citoyen René Binet. 2 vol. in-8°. 6 liv. *Il y a quelques exemplaires sur papier vélin.*

Discours sur l'histoire et sur la politique en général ; par le docteur Priestley. Traduit de l'anglois. 2 vol. in-8°. 6 liv. *Il y a quelques exemplaires sur papier vélin.*

Histoire de la décadence des mœurs chez les Romains, et de ses effets dans les derniers tems de la république ; par C. Meiners. Traduit de l'allemand. 1 vol. in-12. 2 liv. 10 sous.

Essai sur la politique et la législation des Romains. Traduit de l'italien. 1 vol. in-12. 2 liv.

Cours d'étude pharmaceutique ; par B. Lagrange, pharmacien de Paris, officier de santé des armées de la république. 4 v. in-8°. avec fig. 12 l.

Les Amours de Clitophon et de Leucippe. 1 vol. in-18, sur papier vélin, avec 4 jolies gravures. On n'en a tiré que 500 exemplaires. 6 liv.

Woldemar, par M. H. F. Jacobi ; traduit de l'allemand par M. Ch. Vanderbourg. 2 vol. in-12 avec figures. 3 liv. *Il y a quelques exemplaires sur papier vélin.*

Ferdinand et Constance ; suivi de Julie, de Thémire, du Solitaire et d'Alpin ; par Rhynvis Feith. Traduit du hollandois. 3 vol. in-18, avec 10 fig. 3 liv.



